This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

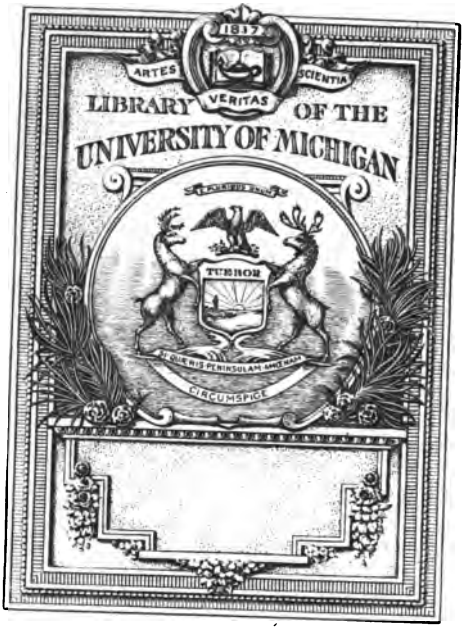
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



ANTIQUARIAAT
C.P.J. VAN DER PEET
N. SPIEGELSTRAAT 33-35
AMSTERDAM

ÉTUDES

AFRICAINES

I

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Grands-Augustins.

ÉTUDES
AFRICAINES

RÉCITS ET PENSÉES D'UN VOYAGEUR

PAR M. POUJOULAT

TOME PREMIER.

P.P. CAPUCINS
LORIENT

PARIS
L. F. HIVERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
QUAI DES AUGUSTINS, 33
1847

DT
279
.P87

v.1

787724-524

TABLE DU TOME I.

Pages.

PRÉFACE DE L'AUTEUR. 1

CHAP. I. Impressions au départ de Marseille. — La mission religieuse de la France. — L'horizon de l'Espagne et les oiseaux voyageurs. — Le coucher du soleil et les Iles Baléares. — Souvenirs historiques à la vue des rivages d'Alger. — Arrivée à Alger. 7

CHAP. II. L'évêque d'Alger. — La Kasbah, le fort de l'Empereur et le bombardement du 4 juillet 1830. — L'hôpital du Dey. — Les nouveaux martyrs. — Visite à des familles juives : l'ordonnance du 9 novembre 1845. — Visite à des familles moresques : l'intérieur de la famille musulmane. 23

CHAP. III. Bab-Azoun. — Souvenirs et tableaux. — Les coteaux de Moustapha. — Les villas moresques. — Les chants d'église à Moustapha. 49

CHAP. IV. Kouba. — La Maison Carrée. — Douéra. — Bouffarick. — Blidah. La prise de Blidah. 68

CHAP. V. Mystérieuse grandeur de la guerre. — Cheragas et Sidi-Kalef. — Émotions aux approches de Staouéli. — Emplacement du camp des Musulmans en 1830. —

Bataille de Staouéli. — Les sépultures inconnues à Staouéli. — Sidi-Ferruch. — Le débarquement de l'armée française. — L'intérêt des lieux. — Hommage aux glorieux souvenirs de Sidi-Ferruch. — La Trappe de Staouéli. — Une nuit à Staouéli. — Les villages de Saint-Ferdinand et de Sainte-Amélie. — Drariah. — Saoula. — Quelques mots sur la colonisation du Sahel d'Alger. 83

CHAP. VI. Investiture du Khelifa de Laghouat. — Expédition de Laghouat. — Six climats depuis la mer jusqu'au Désert. — Le Tell et le Désert. — Le commerce des tribus. — Les Ksars. — La ville de Laghouat. — Avantages d'un solide établissement dans le pays de Laghouat. — Voyage chez les Kabyles de l'Est. . . . 115

CHAP. VII. Réception des reliques de Secondinus, ancien évêque d'Afrique. — Retour futur des anciens exilés de l'Afrique chrétienne. — Le jour de la première communion. — Une première communion de matelots à Alger. — Vœux pour le rétablissement des aumôniers à bord des bâtiments de guerre et dans l'armée. — Les pénitenciers d'Alger. — Transformation morale des condamnés militaires. 143

CHAP. VIII. Fondation de la Société de Saint-Augustin à Alger. — Lettre de l'auteur à monsieur le président de cette Société. — Sa réception au nombre des membres. — Réflexions sur la fondation de cette Société. — Quelques idées sur sa mission religieuse et littéraire. 159

CHAP. IX. Les ordres de la Rédemption, de la Merci et de la Trinité.—Opinions de saint Cyprien, de saint Ambroise et de saint Césaire d'Arles, sur le rachat des captifs. — Le P. Gervais, ancien Trinitaire ; ses souvenirs sur l'état des esclaves, il y a quarante ans. — État des esclaves chrétiens à Alger dans les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles. — Fondation de l'an-

cien hôpital des chrétiens.— Le frère Pierre de la Conception. — Comment les Pères de la Merci rachetaient les captifs. — Le retour des captifs rachetés. — Captivité de Miguel Cervantes.—Anecdotes et récits divers. 171

Chap. X. Bougie et son état présent. — Les Maltais. — Description de Bougie par Léon l'Africain. — Gigelly et son état présent. — L'expédition du duc de Beaufort en 1664. — De Gigelly à Stora. — Philippeville, sa population, son passé et son avenir. — Reconnaissance militaire de Rusicada par le général Négrier en 1838. — Rusicada, ancienne ville épiscopale. — Comment a été fondée Philippeville. — Du Cap de Fer à Bône. 217

Chap. XI. L'église de Bône. — La relique de saint Augustin. — La première vue de la colline d'Hippone. — L'emplacement de la ville. — Le mont Pappua et Gelimer. — Anciens souvenirs religieux d'Hippone. — Étendue du diocèse d'Hippone au temps de saint Augustin. — Célébration de la Messe sur une colline d'Hippone. 241

Chap. XII. Origine des noms d'Hippone et de Bône. — Occupation de Bône par les Français. — État présent de Bône, sa population, ses établissements, ses progrès agricoles. — Bône aux temps passés. — Course au Fort Génois et au Cap de Garde. — Les Grottes des Saints. — Ce qu'on voit du haut du Cap de Garde. — Considérations sur la nature, sur ses beautés, sur ses rapports avec l'homme. 257

Chap. XIII. Départ de Bône. — Dernier regard sur les ruines d'Hippone. — Le camp de Dréan. — Peinture du soir. — La tribu des Boasis. — Une nuit sous la tente. — La vie arabe et la vie européenne. — Ruines romaines d'Akous. — Hammam-Berda. — Emplacement probable de la cité de Figuli. — Arrivée à Ghelma, l'ancienne Calame. — Saint Augustin, et saint Possidius, évêque de Calame, son premier biographe. . . 281

CHAP. XIV. Occupation française de Ghelma en 1835. — Peinture de Calame. Les anciens évêques de Calame. — Trois partis religieux à Calame. — Vestiges d'églises. — Médailles, croix et inscriptions. — La passion des anciens chrétiens d'Afrique pour les spectacles. — Découverte de Suthul. — Description de la caverne de la M'taia. 297

APPENDICE.

Aventures du R. P. Jean Coppin, pris par des pirates de Mayorque, à son retour d'Egypte en 1639. 321
Extrait d'un Mémoire au Roi. 345
Lettres de Voiture sur l'Afrique. 359
Liste des évêques qui ont porté le titre d'évêque d'Hippone depuis le quatorzième jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. . . . 361
Extrait d'un rapport de M. Hase sur quelques inscriptions latines récemment découvertes dans l'ancienne régence d'Alger; lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, aux mois d'avril et de mai 1837. 367

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Je donne au public le produit de deux ans d'étude sur l'Afrique française. Depuis mon voyage en 1844 pour éclairer et animer l'Histoire de saint Augustin de la peinture des lieux, j'ai laissé ma pensée attachée à ce que j'avais vu, et j'ai mille fois en esprit recommencé mes courses dans les provinces d'Alger et de Constantine. Parti d'Afrique plus tôt que je n'aurais voulu, je me promis de la revoir encore et de prolonger ce premier voyage trop rapide par les recherches et les lectures qui touchaient à des pays dont mon âme était si remplie. Des correspon-

dances de plusieurs points de l'Algérie ont été comme autant de voix qui sont venues me parler des hommes et des choses que j'avais quittés ; je me trouvais au courant de chaque changement, de chaque amélioration, de chaque nouvel aspect que présentait la conquête africaine. Nul ne suivait avec plus d'assiduité, d'intérêt et d'ardeur les nouvelles et les mouvements divers de cet empire naissant : de là-bas me venaient des joies ou des tristesses. La gloire de la bataille d'Isly, les désastres héroïques de la colonne Montagnac, les braves de Sidi-Ibrahim, les prisonniers de la Deira qui, pour charmer leurs lugubres ennuis, chantaient les *Hirondelles* de Béranger et qui, trop émus, ne pouvaient jamais achever la chanson, ces prisonniers dont l'horrible fin a été une douleur pour la France et une souillure pour Abd-el-Kader, voilà des images qui n'ont pas passé devant moi comme les fugitives impressions du jour, mais qui m'ont bien remué.

On a publié d'excellents travaux sur l'Algérie. La science géographique, archéologique et historique, et la science administrative ont inspiré

d'importantes œuvres. Mais chaque homme apporte dans l'étude d'un sujet les dispositions, les habitudes de son esprit. Nous avons tous notre point de vue comme nous avons une physionomie qui nous est propre. Après avoir lu les principaux ouvrages auxquels a donné lieu notre conquête africaine, il m'a semblé qu'il restait beaucoup à dire, et que si un penseur, un moraliste s'emparait d'un tel sujet, un livre tout à fait neuf pourrait en sortir. Les souvenirs chrétiens de l'Afrique aux divers âges, mis en regard du christianisme renaissant sur la terre africaine, me paraissaient aussi une source d'intérêt. Malheureusement ma faiblesse m'avertit à l'avance du peu de succès de mes efforts, et peut-être ce livre ne sera-t-il que l'indication d'une riche voie nouvelle. A défaut de l'éclat qu'il aurait reçu sous une autre plume, on y reconnaîtra un profond sentiment d'impartialité, le désir d'être utile aux mœurs de l'Algérie, le désir d'élever la question africaine, de faire comprendre le vrai caractère, la vraie grandeur de notre mission en Algérie, mission trop souvent réduite à des proportions misérables, à de

mesquins horizons. Mon œuvre, inspirée par le patriotisme et l'amour des grandes choses, n'appartient pas à des intérêts ni à des points de vue du moment ; elle est écrite des hauteurs de l'histoire et de la réflexion philosophique.

Depuis dix-huit ans que je barbouille du papier, je n'ai jamais autant regretté de ne pas savoir tenir la plume à la façon des maîtres. Je suis convaincu qu'un bon et beau livre sur l'Algérie contribuerait merveilleusement à la solution de la question africaine, parce qu'il attacherait fortement les âmes à ces contrées et que le style a aussi sa puissante manière de prendre possession d'un pays. Mais que Dieu me garde du glorieux tapage du style contemporain !

Les *Études africaines* ont été écrites à Hyères, où me retenait un devoir domestique, au milieu d'orangers qui me rappelaient ceux de Blidah, en face du petit archipel, gracieuses Cyclades de la Provence ; en face de la mer bleue qui s'en va battre les rivages d'Alger et d'Oran, de Bougie et de Bône. Pourquoi faut-il que la

prose qu'on va lire n'ait rien gardé de la beauté de ce ciel et des suaves et belles lignes de cette nature?

Écouen, août 1846.

CHAPITRE I

DE MARSEILLE A ALGER.

Impressions au départ de Marseille. — La mission religieuse de la France. — L'horizon de l'Espagne et les oiseaux voyageurs. — Le coucher du soleil et les Iles Baléares. — Souvenirs historiques à la vue des rivages d'Alger. — Arrivée à Alger.

I

DE MARSEILLE A ALGER.

Le 15 avril 1844, à six heures et demie du soir, je partais de Marseille pour Alger, à bord du paquebot le *Pharamond*. Le soleil se couchait derrière l'île de Pomègue. Je me retrouvais en mer, sur cette mer que j'avais traversée à vingt ans pour aller demander à l'Orient des enseignements et des souvenirs, pour aller aux lieux où s'était fait entendre la parole des plus grands hommes, et retremper ma foi aux sources mêmes du christianisme. Le but principal de ma pérégrination nouvelle était la recherche

des traces de saint Augustin et le perfectionnement d'une œuvre d'histoire. Je voulais aussi étudier l'Afrique renaissante, le débrouillement de ce chaos d'où un monde doit sortir. La guerre, et la civilisation qui marche à la suite, sont des spectacles auxquels le philosophe et le moraliste ne restent pas indifférents. L'œuvre de saint Louis n'est pas morte avec lui à Tunis ; les idées sont immortelles, et la renaissance chrétienne de l'Afrique est une de ces grandes choses qui se préparent, se fécondent et s'achèvent lentement à travers les âges.

Depuis Charles Martel, la France est le missionnaire armé de la civilisation évangélique. Avec Charlemagne elle recevait les clefs du Saint-Sépulcre et fondait l'indépendance du premier pasteur de l'univers catholique ; avec Godefroy, Beaudouin, Louis VII, Philippe-Auguste et saint Louis, elle frappait et affaiblissait les masses conquérantes de l'islamisme, ouvrait le monde oriental jusque-là fermé à l'Europe, jetait sur tous les points de l'Asie des semences chrétiennes ; avec François Ier, elle recueillait en quelque sorte les premiers fruits de notre vieille influence en Asie, établissait sous le nom de *capitulations* nos droits et la supériorité de notre nom, et dans les pays d'outre-mer toute puissance

européenne se rangeait pour nous laisser passer; avec Louis XIV, la France envoyait aux quatre coins de l'univers d'intrépides propagateurs de l'Évangile et de notre langue, étendait au loin son empire par les chefs-d'œuvre des maîtres, répandait sur les côtes africaines de salutaires terreurs et protégeait de sa royale bannière les cent mille Maronites du Liban et tous les chrétiens épars à travers les régions de l'islamisme. Comme notre force importe à l'avenir du monde, la France du Consulat et de l'Empire, tout en obéissant à l'ambition d'un homme, ne faisait pas moins son œuvre avec les conquêtes de Napoléon; enfin la France, arrachant la Grèce à l'oppression musulmane, servait encore le mouvement civilisateur, et sa gloire se levait comme un soleil nouveau lorsque en 1830 elle plantait son drapeau sur les murs d'Alger. Notre établissement dans l'ancienne Afrique romaine réalisait les plans de saint Louis, faisait disparaître les bandits de la mer et mettait au cœur de la barbarie un foyer d'idées chrétiennes.

La civilisation au moyen de la guerre est un des mystères qui frappent et étonnent le plus l'intelligence. Civiliser à coups d'épée, imposer des usages, des idées, des institutions avec tout l'appareil de la violence et le terrible accompagnement des batailles,

c'est une loi de la terre, loi aussi ancienne que la société humaine. Il en est des nations comme des individus à qui souvent on fait accomplir le bien par force. Une perversité native ne permet guère à l'homme d'aller au bien de lui-même. Ainsi les peuples ne montent pas à la civilisation tout seuls; on les y pousse par la guerre. C'est l'œuvre de la France en Algérie, et dans sa mission africaine la France a de plus beaux destins que Rome. La lutte entre le christianisme et l'islamisme, entre la révélation et l'invention, sera la dernière grande lutte de ce monde.

Ainsi s'en allait capricieusement ma pensée tandis que la vapeur m'entraînait vers les rivages de l'Afrique. Je restai sur le pont aussi longtemps que je le pus; le grand air, la mer immense et le ciel étincelant avaient plus d'attrait pour moi qu'une cabine. Le 16, au lever du jour, du haut du pont, j'apercevais à l'est, cachées dans les brumes, les hautes cimes de la Corse; à l'ouest, sous un ciel d'opale semé de petits nuages blancs, je cherchais les côtes de Port-Vendre, de Barcelone, de Malaga. L'Espagne que je n'ai jamais visitée m'apparaissait belle encore malgré ses malheureuses divisions. Quelques brumes montaient de divers points du ciel; des nuages qui figu-

raient de longues écharpes de gaze étaient suspendus sur nos têtes. Toutefois la brise restait douce, et la mer n'était pas plus agitée qu'un lac. Plusieurs rouge-gorges fendaient péniblement l'air; ils revenaient fatigués du côté de l'Espagne et se sont reposés sur les mâts de notre navire; malgré le bon accueil fait à ces gracieux réfugiés, leur timidité ne leur a pas permis de rester longtemps au milieu de nous. Les rives de France étaient d'ailleurs le but de leur voyage, et nous voguions vers les rives africaines. Les rouge-gorges ont donc continué leur voyage, et j'aurais voulu, je crois, être l'un d'eux pour m'élancer d'un vol vers les orangers d'Hyères où j'avais laissé les doux trésors de mon cœur [1].

A trois heures après midi (le 16), nous découvrions au sud-ouest les îles Baléares. L'île de Minorque se détache d'abord comme une muraille grise sur un horizon blanc. Nous passâmes à deux portées de fusil du port et de la ville de Mahon qui se montre sur une hauteur, entourée de gracieux paysages; au bord du plateau qui domine la mer s'élève une église comme pour bénir la marche des navigateurs.

[1] M. Poujoulat, en partant pour l'Afrique, avait laissé à Hyères sa femme et sa fille. (*Note de l'Éditeur.*)

Le temps continuait à nous être propice. L'orient était noir, mais le soleil se couchait avec splendeur. Des nuages s'étendaient comme des flèches et des lances, et d'autres, comme des léviathans, sur l'horizon embrasé; quelques-uns de ces nuages se balançaient et représentaient des bois de pins au fond d'un ciel lumineux. L'imagination retrouvait ses fantastiques demeures dans les couleurs magiques du couchant sur le ciel de l'Espagne. Les couleurs de toutes les pierres précieuses étincelaient dans ce monde féerique produit par le coucher du roi du jour; ce tableau que nul pinceau de la terre n'aurait pu reproduire, offrait, en s'effaçant lentement, mille scènes diverses, mille jeux poétiques et ravissants. Ces magnifiques apparitions du soir sur la mer, apparitions qui s'évanouissent si vite et qui sont de si fidèles images de la vie, me retraçaient le songes de la jeunesse.

Les îles Baléares sont une halte naturelle sur le chemin de France à Alger; elles deviendront un jour françaises. En 1840, à la première menace de guerre, des ordres avaient été donnés pour que nos vaisseaux s'emparassent de ces îles espagnoles qui du reste passeraient volontiers sous notre domination. Le nom de ces îles se mêle aux plus tristes souvenirs de

piraterie algérienne [1]. Il en est un qui nous revient particulièrement à l'esprit. Dans la première moitié du seizième siècle, le corsaire Khayr-Eddin, devenu capitan-pacha de la marine ottomane, s'était vu enlever la Goulette, Tunis et ses trésors par Charles-Quint; son intrépidité n'avait pu le sauver d'un désastre, mais son caractère était d'acier; il reparut bientôt sur les mers, entraîné par la soif de la vengeance; les rivages de Sicile et d'Espagne eurent à souffrir de ses surprises terribles. Un jour l'audacieux Barberousse, suivi de quarante galères enlevées dans ses courses, se présente devant Mahon avec les couleurs de l'Espagne sur tous ses navires et s'avance comme pour une fête. Les Mahonais, trompés par les bannières de leur nation, crurent voir la flotte de Charles-Quint et firent retentir joyeusement toutes les cloches de leur ville. C'était aux approches du soir; Barberousse attendit la nuit pour entrer dans le port; Mahon s'était endormie au milieu de l'allégresse, elle se réveilla dans le pillage et la servitude. La population tout entière fut jetée pêle-mêle dans

[1] Les gens des îles Baléares, tout chrétiens qu'ils étaient, firent quelquefois eux-mêmes le métier de pirates. Voyez à la fin de ce volume les aventures du R.-P. Jean Coppin, pris par des corsaires mayorcains, à son retour d'Égypte.

les galères de Khayr-Eddin et transportée à Alger : chaque Mahonaïs dut se racheter à prix d'argent. Les côtes de la Méditerranée au seizième siècle voyaient souvent de ces dramatiques aventures.

La matinée du 17 fut pluvieuse et mauvaise; le vend nord-est soufflait avec violence, et le roulis du bateau me fatiguait horriblement. Des requins et des souffleurs, précurseurs des orages, suivaient notre paquebot. Le ciel était d'un gris de plomb. Des courants contraires, venus de Malte et de Gibraltar, augmentaient les secousses du navire. Mais nous en fûmes quittes pour quelques heures de tangage. A deux heures après midi, nous distinguâmes, malgré les brumes, les côtes d'Afrique, les hauteurs d'Alger.

Lorsqu'on voyage en mer, le premier aspect d'une terre qu'on n'avait jamais vue excite toujours de l'émotion, surtout quand cette terre est célèbre et, de plus, marquée des souvenirs de la patrie. En apercevant les hauteurs d'Alger, je vis tout à coup passer devant moi comme une image de son histoire depuis trois cents ans. Les frères Aroudj et Khayr-Eddin, corsaires fameux, rois terribles de la mer dans la première moitié du seizième siècle, fondaient la puissance algérienne et déposaient sur ce rivage le riche produit d'immenses spoliations; le phare

d'Alger me marquait l'emplacement de ce fort du *Pagnon* occupé par les Espagnols et qui fut l'occasion de l'imprudent appel fait à la bravoure rusée des deux frères; Alger, auparavant grand village more sans défense, vit le génie européen, grâce à l'or de Khayr-Eddin, l'entourer de murs solides, de bastions, de casemates et de citadelles; devant la *Guerrière* (El-Zeir) tombe l'orgueil de Charles-Quint. Dumôle qui commençait à se déployer devant moi partaient autrefois des galères, effroi des paisibles navigateurs. L'espace que je venais de franchir depuis Marseille avait été le témoin de bien des angoisses, le théâtre d'atroces brigandages.

Au milieu du dix-septième siècle, la piraterie algérienne osait porter ses attaques jusque sur les côtes de Provence; l'amiral de Beaufort fit subir des pertes aux Barbares; il les châtia sous le fort de la Goulette, en vue de Cherchell et en vue d'Alger. Ces expéditions, glorieuses pour la France, aboutirent à un traité de paix conclu avec les Algériens en 1670 : par suite de ce traité, tous les esclaves français furent remis en liberté, et les navires capturés, rendus à leurs maîtres. Onze ans plus tard, Alger rompt la paix; Louis XIV avait alors plus de cent vaisseaux de ligne et soixante mille matelots; il

envoie Duquesne attaquer Alger que de terribles images environnaient depuis la mauvaise issue des expéditions espagnoles; la flotte française, battue par des tempêtes, cherche un abri au cap Matifoux comme avait fait la flotte de Charles-Quint; puis Duquesne s'approche d'Alger malgré le mauvais temps et lance des bombes sur la ville; douze cents boulets, partis des batteries algériennes, n'atteignent pas un seul des hommes de France; cinquante maisons détruites et cinq cents morts marquèrent les ravages de notre feu. Si une affreuse mer n'avait pas forcé Duquesne de reprendre la route de Toulon, Alger, dès cette époque, eût appartenu à la France. Ce bombardement d'Alger fut pour l'Europe et le monde une formidable nouveauté.

Au mois de juin 1683, Duquesne reparaît devant Alger et bombarde de nouveau ce grand nid de vautours. Sept ou huit cents personnes périssent écrasées sous les débris de leurs demeures. L'épouvante gagne les habitants; ils pressent le Dey de demander la paix. Un esclave français, le capitaine Beaujeu, est interrogé et répond que la soumission à l'empereur de France est le seul parti qui reste; le Dey s'indigne contre un avis pareil et dit qu'il aimerait mieux voir Alger en cendres. Forcé par le peuple

et la milice, il envoie le père Levacher, vicaire apostolique et consul de France, porter des paroles de paix ; Duquesne répond au consul resté dans sa chaloupe qu'il ne sera question de paix qu'après la remise de tous les esclaves français et des esclaves d'autres nations chrétiennes, et menace de recommencer le bombardement. Le 5 juillet, cinq cent quarante-six esclaves arrivaient à bord de la flotte française. Bientôt le feu gronde encore ; quatre cent vingts Français occupés à la Calle par le commerce et la pêche du corail viennent, sur un ordre de Duquesne, s'abriter sous notre drapeau. Mezzomorte, devenu le chef d'Alger, accuse le père Levacher de faire des signaux à la flotte ; on lui donne à choisir entre un turban et la mort. Le consul subit le martyre ; on l'attacha à la bouche d'un canon [1] et son corps vola en lambeaux. Un semblable trépas fut réservé à plusieurs esclaves français. Les relations contemporaines citent le trait d'un reis (capitaine) qui voulait mourir avec le jeune Choiseul à la bouche du canon, en souvenir des bons traitements reçus de

[1] Cette pièce de canon d'une dimension énorme appelée la *consulaire* depuis la mort de P. Levacher, consul de France, fut transportée en France après notre conquête d'Alger et élevée en guise de colonne à Brest sur la place d'armes.

l'officier de marine pendant que l'Algérien avait été prisonnier.

Je me rappelais aussi le troisième bombardement d'Alger, commandé par le maréchal d'Estrées, à la suite de la rupture du traité du 24 avril 1684, traité trop miséricordieux pour que les Algériens le respectassent longtemps. Du 13 au 16 juillet 1688, d'Estrées lança sur la ville dix mille bombes dont les ravages furent effroyables. La vengeance des Algériens se traduisit par les atrocités accoutumées; le vicaire apostolique et le consul de France, beaucoup de Français qui se trouvèrent sous la main du dey, furent attachés à la bouche du canon. C'est au pied du trône même de Louis XIV qu'un envoyé d'Alger implora la paix en 1690; le marquis de Seignelay le présenta au roi dans la grande galerie de Versailles: quel spectacle pour ce Barbare venu d'Alger! dans sa harangue, l'envoyé musulman appelait Louis XIV l'*Alexandre et le Salomon de son siècle, l'admiration de l'univers*. En ce temps-là, la marine française tenait l'empire des mers; la Méditerranée était vraiment alors un lacfrançais. Tunis nous payait un tribut annuel de soixante mille écus et nous donnait, au préjudice de l'Angleterre, le

droit de faire le commerce au cap Nègre et d'y pêcher le corail.

Les menaces de Bonaparte, premier Consul, firent trembler le dey d'Alger, coupable d'avoir capturé des navires de notre pays. Si le chef barbaresque n'avait pas promptement souscrit à toutes les conditions du premier Consul, Alger serait tombée en notre pouvoir vingt-sept ans plus tôt. En 1816, lord Exmouth la foudroya.

Enfin, en présence de la côte d'Alger, je sentais en quelque sorte les battements de cœur de notre armée, lorsque le 12 juin 1830 elle reconnut pour la première fois les rivages promis à sa bravoure. Le jour où notre belle flotte partit pour Alger fut un des jours les plus patriotiquement joyeux dont on ait pu garder le souvenir : je crois entendre encore les cris d'enthousiasme de cent mille spectateurs sur la plage de Toulon, accompagnant de leurs vœux les vaisseaux chargés de grandes destinées.

Tels étaient mes souvenirs à l'aspect de la blanche ville d'Alger qui se déploye en triangle au penchant de la montagne; on me montrait tour à tour le cap Matifoux et la plage de Sidi-Ferruch, le fort de l'Empereur et la Kasbah; à l'aide d'une lunette, je distinguais de riches paysages. Cette ville d'Alger,

d'où les chrétiens ne s'approchaient jadis qu'avec effroi, je la contemplais avec des regards pleins d'intérêt et d'amour; ce rivage, si longtemps inhospitalier, était doux comme le rivage de la patrie. A quatre heures après midi (17 avril), nous jetions l'ancre dans le port d'Alger au milieu d'un grand mouvement où la physionomie arabe se mêle à la physionomie européenne. Nous avions fait le trajet de Marseille à Alger en quarante-huit heures.

CHAPITRE II

PHYSIONOMIE D'ALGER.

L'évêque d'Alger. — La Kasbah, le Fort de l'Empereur et le bombardement du 4 juillet 1830. — L'hôpital du Dey. — Les nouveaux martyrs. — Visite à des familles juives : l'ordonnance du 9 novembre 1845. — Visite à des familles moresques : l'intérieur de la famille musulmane.

II

PHYSIONOMIE D'ALGER.

Dans les récits de voyage, il n'y a rien de mieux, je crois, que de dire les choses au fur et à mesure qu'on les voit ou qu'on les apprend. On court risque, il est vrai, de ne pas rester dans un ordre parfait, mais la narration y gagne plus d'intérêt et de naturel, et le lecteur s'associe plus intimement au voyageur : l'un et l'autre s'instruisent en même temps.

Alger m'a remis tout d'abord dans mes souvenirs d'Orient : il me semblait retrouver Smyrne avec son double aspect oriental et franc, ou bien les cités de Syrie situées sur les côtes et fréquentées par les

Européens. Seulement à Alger on sent la prise de possession du génie français. Nous sommes les maîtres; nous bâtissons; les rues portent des noms français; nous rencontrons des magasins comme dans notre pays et des enseignes en langue française. Alger renferme aujourd'hui cinquante mille habitants. C'est surtout la ville basse qui est faite à l'image de nos mœurs; le génie moresque est resté sur le haut de la montagne. Le mélange des costumes français, arabes, kabyles, juifs, mores, et de notre uniforme militaire; les cris en français, en arabe, en italien, en espagnol; le bruit des conversations en tant de langues diverses, tout cela est d'un très-curieux effet. J'ai retrouvé l'Arabe avec son manteau blanc, son capuchon serré d'un cordon de laine brune, ses jambes nues et ses sandales, sa figure longue et ses yeux noirs. J'ai fait connaissance avec le Kabyle ou Berber, descendant du Gétule et du Numide, l'hôte le plus ancien de ce pays; avec le More venu d'Espagne, avec le Kolougli, fils du Turc et d'une femme indigène. Le More et le Kolougli sont vêtus de même; avec le turban, la large veste et l'ample pantalon qui s'arrête au-dessous du genou, ils n'ont pas des airs de grandeur antique comme l'Arabe et le Kabyle avec

le simple khaïq et le bernous. L'Arabe, sous son khaïq, a autant de majesté que le Romain sous sa toge. Le bernous du Kabyle rappelle le pallium des anciens maîtres du monde.

Il se passe d'étranges choses dans les yeux, sur le front sévère de ces Arabes, témoins muets de notre établissement, de nos triomphes, de nos progrès. Il y a des mystères de mépris, de douleur et d'ironie sur ces fronts. Accroupis sur des pierres, à des détours de rues, à des coins solitaires, ces hommes m'apparaissaient comme des Jérémies pleurant la chute d'Alger et l'invasion étrangère. Ces apparitions-là sont particulièrement expressives le soir. Parfois, à l'heure où la nuit tombe, j'attachais des regards attentifs sur des groupes d'Arabes causant mystérieusement, doucement en des endroits écartés, et j'aurais bien voulu savoir ce qui s'échangeait entre ces vaincus [1].

J'ai retrouvé l'étroite boutique orientale arrangée avec une sorte d'art, et le boutiquier juif ou more, les jambes croisées, encadré comme un buste dans une niche : il a l'air d'être lui-même une marchandise avec son impassible immobilité.

[1] Il y a eu, dans ces derniers temps, à Alger des fêtes où des chefs arabes, ralliés à la France, nous ont montré des visages amis.

Ce n'est pas sans quelque joyeuse surprise que j'ai entendu presque tous les enfants des Juifs et des Mores parler français. Alger a son gamin de Paris très-éveillé, très-alerte. Cette génération naissante, qui sait déjà notre langue, c'est la génération de l'avenir; c'est celle dont nous devrions nous emparer par l'enseignement [1], car le reste de la population qui a âge d'homme ne changera pas; il faut qu'elle achève de mourir avec ses coutumes, ses préjugés, ses erreurs et ses haines.

Du haut de la fenêtre de ma chambre (hôtel d'Orient), je voyais se balancer de nombreux navires français et de diverses nations européennes. Ce port, battu par les vents du nord, a des périls dont on cherche depuis longtemps à triompher. Que de travaux y ont été exécutés! Dans le seizième siècle, Khayr-Eddin fit de grands efforts pour établir un port à Alger; il occupa des milliers d'esclaves chrétiens à construire un môle et une jetée pour unir à la terre-ferme la petite île du fort espagnol. La France, depuis quelques années, travaille à agrandir

[1] Nous ne doutons pas que le passage de M. de Salvandy en Algérie n'amène une bonne organisation de l'instruction publique dans ce pays; c'est surtout l'instruction primaire qu'il faudrait y favoriser par tous les moyens possibles.

le port d'Alger et à le mettre en mesure d'abriter une flotte de guerre. Ce port, contre lequel a toujours conspiré la diplomatie hostile de l'Angleterre, s'achèvera; l'accomplissement de cette œuvre nous permettra de nous défendre lorsque viendront les mauvais jours. Malheureusement, j'entends dire que le plan en voie d'exécution ne répondra pas à tous nos besoins.

La mosquée qui touche à la Place-Royale et à la mer, la plus belle des mosquées d'Alger, est une construction du dix-septième siècle, née du génie européen. La tradition lui donne pour architecte un esclave chrétien à qui on demanda une mosquée et qui fit une église. On prête à l'esclave ces prophétiques paroles : « quand les chrétiens viendront s'éta-« blir à Alger, ils auront une église. » Depuis quinze ans que nous sommes là, nous n'avons pas encore osé donner cette mosquée à la religion catholique; notre politique prudente eût craint d'offenser trop vivement la piété musulmane; nous nous contentons de visiter la mosquée quand cela nous plaît, sauf à exciter une secrète rage dans le cœur des Mahométans qui nous voient. Au jour marqué, Alger chrétienne aura sa cathédrale toute trouvée. J'entendais de ma chambre le muezzin appeler les croyants à la

prière le jour et la nuit; il me semblait qu'il chantait plus fort et plus longtemps qu'il ne fallait, comme si cette voix retentissante et perpétuelle eût voulu prouver la vie de l'islamisme en face de la croix victorieuse. La première nuit où le chant du muezzin est arrivé à mon oreille à Alger, je me suis cru tout à coup dans l'Orient musulman; il y avait treize ans que je ne l'avais entendu, et j'avoue que j'ai senti un certain charme poétique dans cette mélodie aérienne qui me rappelait mon ancienne vie de voyageur. Mais ce charme n'égalait point la joie que j'éprouvai lorsqu'après un an de courses dans la Grèce, l'Asie-Mineure et la Palestine, j'entendis, au milieu du Liban, la cloche catholique!

Il y avait à Alger, au temps de Dapper, cent sept mosquées dont la plupart s'élevaient sur les bords de la mer. La conquête française en a beaucoup réduit le nombre.

Un évêque d'Alger[1], c'est la plus magnifique, la

[1] L'évêché d'Alger fut créé le 10 août 1838 sous le nom de *Julia Cæsarea*. Mais on sait aujourd'hui que l'ancienne ville de Julie Césarée est représentée par Cherchell. Alger occupe l'emplacement de l'ancienne Icosium. Ce fait a été démontré par une appréciation plus exacte des anciennes distances et par la découverte d'une inscription dans les ruines d'un édifice. J'ai été surpris de ne pas trouver dans l'*Africa Christiana* de Morcelli, Icosium parmi les cités

plus étonnante nouveauté de ce siècle! Alger, la métropole du brigandage, la vieille demeure de l'épouvante, l'ancien témoin des plus noires atrocités musulmanes, des plus cruelles douleurs chrétiennes, est devenue un évêché catholique! L'aumône du pasteur se répand à travers la ville où la piraterie entassait les trésors des nations; la croix et le pain divin enchâssé dans un soleil d'or sont portés en procession solennelle aux lieux même où coulèrent les sueurs et le sang des esclaves chrétiens, où les disciples de l'Évangile eurent plus d'une fois à choisir entre le Coran et le martyre! Alger évêché catholique, c'est la conquête française et la consécration de la victoire, c'est l'intronisation de la pensée chrétienne au cœur même de l'islamisme, c'est un pas merveilleux fait dans la voie de la régénération du continent africain, c'est enfin la continuation de la chaîne d'or des Cypriens et des Augustins, interrompue par quatorze cents ans de barbarie!

L'évêque d'Alger reçut donc ma première visite. Je n'avais pas l'honneur de connaître personnelle-

africaines qui étaient des évêchés. On pourrait en conclure qu'Icosium dont l'origine remonte aux fabuleux souvenirs d'Hercule et de ses vingt compagnons, n'avait plus que des débris au temps de l'Église d'Afrique.

ment Mgr Dupuch, je ne connaissais que l'ardeur de son zèle apostolique. La maison qui sert de palais épiscopal n'a rien d'éclatant dans son extérieur, mais elle n'en est pas moins une charmante habitation moresque. L'intérieur présente comme un espace ouvert, entouré de gracieuses colonnettes; il en est ainsi dans toutes les maisons d'Afrique et d'Asie. Les maisons romaines avaient aussi une cour de ce genre qui se nommait l'*impluvium*; la pluie pouvait y tomber. Cet espace ouvert était le milieu de la maison; c'est *le milieu* dont parle Saint Luc[1] dans son récit de la miraculeuse guérison du paralytique[2]. Il est évident que cette forme architecturale est d'origine asiatique et qu'elle avait été imitée par les Romains. Elle a servi de modèle pour nos vieux cloîtres dont nous admirons encore la riche élégance. Ce milieu des maisons orientales laisse la fraîcheur de la nuit pénétrer dans les galeries circulaires et les pièces qui y correspondent; durant le jour, une tente peut le couvrir et protéger la famille contre les feux du soleil. L'appartement de la demeure épiscopale qui sert de salon de réception est une

[1] Chap. v, v. 19.

[2] Et per tegulas summiserunt eum cum lecto in medium ante Jesum.

galerie coupée par une sorte de sanctuaire demi-circulaire, revêtue de marbre ciselé avec beaucoup d'art ; le dôme du petit salon offre comme une ravissante dentelle de marbre, qui fait songer aux merveilleux travaux du génie moresque à Séville, à Cordoue et à Grenade.

Monseigneur Dupuch, évêque d'Alger et d'Hippone, ne pouvait manquer de recevoir avec bonté l'historien de Saint-Augustin. Il me parla de ses pieux labeurs, de ses courses pastorales et de ses sollicitudes. La vue de la soutane violette et de la croix d'or sous un dôme moresque, les signes du christianisme confondus autour de moi avec les images de l'orient musulman, les noms des plus importants pays barbaresques mêlés aux souvenirs des plus touchantes cérémonies catholiques, tout cela m'enchantait comme un beau songe pendant que j'écoutais parler l'évêque d'Alger. Nous avons longuement causé de la résurrection de la foi en Afrique, et des temps chrétiens de ce pays. Avec quelle avidité je prêtais l'oreille aux moindres détails du travail religieux qui se produit dans ce continent ouvert aux idées européennes ! Après des années passées dans l'étude de l'Église d'Afrique, je trouvais un charme infini à la voir tout à coup sortir de la pous-

sière. D'après tout ce que j'ai ouï dire, le génie militaire, jusqu'à ce jour, n'a pas tenu grand compte des monuments de l'ancienne Afrique chrétienne. On n'a presque rien fait pour mettre en lumière les débris si vénérables des vieux âges catholiques.

Il y a de saintes gens, en Algérie, qui, peu versées dans l'archéologie, voient des églises partout. Les messieurs du génie tombent dans un excès contraire et nient volontiers toute découverte d'églises, comme pour se mettre à leur aise et ne pas avoir à les respecter. On a vu des pavés d'église en mosaïque se changer en vergers; on y creusait des trous et puis on y plantait; les lieux où jadis la prière avait fléchi le genou devenaient ainsi des lieux indifférents. De belles colonnes de granit ont été souvent converties en moellons, et la mine a fait sauter de beaux débris pour les réduire aux dimensions des pierres propres à construire. Parfois le génie militaire se montre civilisé à la façon du boulet qui va droit au but, aux dépens de tout ce qu'il rencontre. Le gouvernement qui verse tant de millions dans l'Algérie n'encourrait pas la malédiction des Chambres pour avoir donné des soins suffisants à l'antiquité chrétienne et à l'antiquité romaine en Afrique. Quatre cents francs avaient été affectés pour les

fouilles de l'immense Julie Césarée ! C'est se moquer de la majesté des souvenirs. Mais cette parcimonie à l'égard des siècles antiques ne saurait être que passagère, et la création d'un *musée algérien* à Paris, à côté du musée égyptien, nous répond des soins qui seront donnés à la conservation des monuments africains.

Je voulais saisir d'un coup d'œil l'ensemble de la ville d'Alger avec ses abords et la mer qui bat ses côtes. La Kasbah me parut le point le plus propre à m'offrir ce tableau, et j'y montai. On traverse toute la ville haute qui n'est qu'un amas de petites rues semblables aux rues du Levant. Le vieux génie d'Alger est encore là; rien n'y a été changé. A peine quelques soldats ou quelques chapeaux francs qui montent ou qui descendent, vous avertissent de notre domination. Il y a de la tristesse dans ces étroites et sales rues où plus d'une fois vous apparaissent de sinistres visages, où nulle figure indigène ne vous sourit. Mais il faut en prendre son parti avec les vaincus.

La Kasbah, changée aujourd'hui en caserne, en logements destinés aux officiers, formait comme une petite cité au sommet d'Alger; c'est une réunion de pavillons et d'édifices qui servaient aux divers besoins

du Dey. Il fallait du reste que la Kasbah eût des périls pour les deys, car deux seulement en firent leur demeure : Ali Logo (le fou), et Hussein pacha, le dernier. Les autres deys habitaient le palais situé place Royale et surmonté de l'horloge. Ce qui m'a le plus frappé comme construction, à la Kasbah, c'est une mosquée que j'ai trouvée remplie de lits de soldats et de tout l'attirail des équipages militaires. L'architecture de cette mosquée est charmante; les arceaux sont soutenus par des colonnes torses en marbre blanc d'un beau travail. J'aurais mieux aimé pour le culte catholique cette élégante mosquée que la toute petite mosquée située à quelques pas de la principale porte de la Kasbah, et dont on a fait une chapelle à la Vierge sous le nom de Notre-Dame-des-Victoires. L'autel de Notre-Dame-des-Victoires eût été plus heureusement placé dans l'ancien sanctuaire musulman de la Kasbah, au centre même de la demeure de l'ancien dominateur barbare!

On visite avec un intérêt particulier le kiosque suspendu sur la galerie d'un des pavillons du Dey, ce kiosque où le chef barbaresque respirait la fraîcheur, où il recevait en audience les agents européens, ce lieu enfin où fut donné le coup d'éventail au visage du consul de France. Ce petit coup d'éventail a

remué le monde et déterminé les grandes choses dont nous avons été les témoins. Quand on considère d'un côté cette petite cause, de l'autre les effets immenses qui se déroulent en Afrique sous nos yeux, on reste confondu, et le geste, la colère, la mauvaise humeur de ce maître d'Alger se montre à nous comme je ne sais quoi de bien lointain et de fabuleux. Rien n'égale l'ardente rapidité du génie de la France; sa chaude expansion transforme et crée des mondes en un clin-d'œil.

Du haut de la Kasbah, Alger se déploie jusqu'à la mer. Les terrasses des maisons, comme chacun le sait, sont couvertes de chaux pour garantir les habitants contre les ardents rayons du soleil. Vue du sommet de la colline, la blanche Alger a l'air d'être bâtie d'hier. Lorsqu'on se place sur les terrasses de la Kasbah et qu'on a, à ses pieds, la métropole africaine étincelant au soleil, devant soi la mer immense, à droite et à gauche, des sites qui ont tous un caractère de grandeur, on est frappé de la rare magnificence de la position d'Alger. Au sud-est, on me montrait le fort de l'Empereur, dont l'effroyable chute sous le feu de nos batteries détermina la capitulation du Dey; il est dominé par les hauteurs de Boujareah, où les Algériens n'avaient rien construit.

Des batteries établies sur ces crêtes, depuis le jardin du consulat de Suède jusqu'au mamelon qui fait face au côté occidental du fort, tonnèrent avec d'affreux ravages contre Sultan-Kalessi pendant six heures de la matinée du 4 juillet 1830. Le général en chef qui, du consulat d'Espagne, présidait à tout, donna le signal de l'attaque avec une fusée volante. Les quinze cents janissaires enfermés dans le fort de l'Empereur firent une bonne et intrépide défense ; la Kasbah et le fort Bab-Azoun vomissaient aussi le feu le plus vif. L'armée française, placée sur les sommets de Boujareah, contemplait cette décisive et grande lutte. Quel spectacle! c'était comme une succession de tonnerres qui grondaient, éclataient, et multipliaient la mort et la ruine; de la montagne à la mer s'étendaient des tourbillons de fumée avec un bruit qui semblait devoir ébranler la terre. Une scène de l'enfer planait sur ce vieil asile du brigandage et de la servitude, et ces formidables images étaient le passage à des temps nouveaux. A mesure que se ralentissait le feu des batteries algériennes, notre armée sentait venir à nous la victoire. La bravoure de l'ennemi ne pouvait rien devant les ravages inévitables de nos obus et de nos bombes. A la fin, le fort de l'Empereur sauta, et cette im-

mense explosion, qui frappa d'une stupeur soudaine notre armée et en quelque sorte la nature elle-même, fut le dernier bruit d'Alger la guerrière en présence de nos drapeaux victorieux ! Le souvenir de cette matinée du 4 juillet 1830 a longtemps attaché mes regards au fort de l'Empereur et aux crêtes des collines d'où partait notre terrible feu.

Un peu plus haut que la Kasbah, l'attention s'arrête devant deux hôpitaux militaires dont la construction doit être maintenant achevée ; leurs murs, d'une élévation considérable, ont quelque chose de fier et de dominateur ; nos soldats malades ou blessés, dans ces beaux asiles que leur offre la France, sembleront menacer encore l'ennemi. Nos malades se trouvent en ce moment à l'hôpital du Dey, que nous sommes allés visiter en traversant le vallon de Boujareah. Au fond de ce vallon coule une petite rivière, la seule autour d'Alger ; sur ses bords croissent l'aloès et le nopal ! Au penchant du coteau paraît un cimetière chrétien dont je raconterai l'origine en parlant des anciens esclaves chrétiens à Alger. Non loin de là, quelques femmes juives, voilées et coiffées du tentour comme les femmes du Liban, gémissaient dans un cimetière de leur nation ; elles fondaient en larmes comme les pleureuses

d'Orient, collaient leurs lèvres sur la tombe, et paraissaient écouter à travers le silence du sépulcre ; ces femmes racontaient la vie et les bonnes œuvres des morts qu'elles pleuraient. Il y a chez les Juifs des jours marqués pour les larmes autour de ces tombeaux.

L'hôpital du Dey est ainsi nommé parce qu'il occupe l'emplacement du jardin du Dey ; ce jardin était considérable ; il y avait des pavillons pour le maître et des harems pour ses femmes ; c'était la villa du gouverneur-général de l'Algérie. M. le duc de Rovigo en fit un généreux abandon.

L'hôpital est une réunion de trente et une baraques blanches qui sont comme autant de dortoirs pour les soldats malades. Les anciennes baraques sont en chaume, les nouvelles ont des toits. Une propreté parfaite règne dans les salles que nous avons visitées ; on y comptait alors à peine trois cent cinquante malades ; c'était peu si on se souvient des trois ou quatre mille malades qui s'y trouvaient encombrés auparavant. La dyssenterie est, comme chacun sait, le mal qui fait le plus de ravages parmi nos troupes d'Afrique. L'hôpital du Dey a un aumônier ; on aime à voir les consolations religieuses assises aux portes de la souffrance, dans ces

lieux qui, malgré notre conquête, ne sont pourtant pas la France et où rien ne représente mieux la patrie que la religion. Je visitais l'hôpital du Dey, le 18 avril; les figues étaient près de mûrir dans les parties du jardin conservées pour l'usage des malades, et déjà les vignes se couvraient de feuillage. J'ai vu là des orangers de la plus haute taille, et j'ai goûté des bananes d'un goût exquis : c'est en janvier qu'elles mûrissent.

« En mars, dit Léon l'Africain, tous les arbres se « couvrent de fleurs; en avril, se nouent presque « tous les fruits, la fin de ce mois et le commence- « ment de mai donnent des cerises mûres. A la mi- « mai on cueille des figues, et, dans quelques « lieux, à la mi-juin, on trouve des raisins mûrs. « Les poires, les oranges et les prunes atteignent « leur maturité en juin et juillet. Les figues d'au- « tomne (c'est-à-dire la deuxième récolte) mû- « rissent en août, mais c'est en septembre que les « figues et les pêches sont le plus abondantes. »

Le chemin qui nous a ramenés à la ville nous a fait passer à côté de la forteresse appelée du *Poux* par les Arabes, et forteresse des *Vingt-quatre heures* par les Francs. Tout autour on travaille, on creuse pour l'agrandissement d'Alger; c'est là que furent

élevés les tombeaux des sept deys, de forme carrée, recouverts chacun d'un dôme, soutenu par quatre colonnes. Un même jour avait vu ces sept deys monter au pouvoir et tomber sous les coups du peuple et des janissaires [1].

Chaque soldat de la milice algérienne pouvait prétendre à la domination; de là les révolutions, les coups d'épée, la succession rapide des maîtres de ce pays. On cite très-peu de deys qui soient morts dans leur lit. En 1720, le P. Comelin et ses compagnons de l'ordre de la Trinité avaient vu les tombeaux des sept deys. Cinq ou six jours avant leur arrivée à Alger, un Juif avait été brûlé dans le voisinage de ces tombeaux; il était faussement accusé d'avoir coupé la langue à un Turc.

Le faubourg qui s'étend de ce côté s'appelle Bab-el-Oued; à peu de distance de la porte *Bab-el-Oued*, en face de la mer, un jardin appelé Promenade Royale s'étend en amphithéâtre; un officier, dont le nom rappelle d'autres époques, le colonel Marengo, a créé ce jardin avec le bras des condamnés militaires. C'était auparavant une côte abrupte et nue;

[1] Le dey qui fut élevé au pouvoir à la suite de ces sanglantes scènes était un pauvre cordonnier; ces fut par ses ordres qu'on bâtit les tombeaux à la mémoire des sept victimes.

on y trouve aujourd'hui des parterres, des allées sinueuses, des kiosques revêtus de faïences, quatre jolies fontaines moresques. Le colonel Marengo, qui m'a fait les honneurs de son jardin avec un aimable empressement, m'a parlé d'un souvenir intéressant au sujet de l'une de ces quatre fontaines. Cette fontaine, selon la tradition, ornait la place d'Alger, où l'on avait coutume de couper la tête aux esclaves chrétiens; les bords du bassin servaient à aiguiser le yatagan, et les traces du fer s'y montrent encore; le glaive ensanglanté était lavé dans l'eau de cette fontaine. Si la tradition offrait un caractère grave de vérité, ce n'est pas dans un jardin qu'il faudrait placer cette fontaine aux sanglants souvenirs, mais dans un lieu sacré, à la porte de quelque église. Les esclaves morts sous le yatagan des Algériens furent des martyrs, car ils auraient pu conserver la vie au prix de l'apostasie. Trois croissants surmontaient la porte du jardin, ce qui donnait un grand air d'islamisme aux possesseurs de la Promenade Royale; j'ai engagé le colonel Marengo à faire disparaître ces croissants ou à les poser renversés en signe de défaite : il me l'a promis. Dans un coin du jardin, une pauvre femme bien âgée balayait quelques tombes qui recouvrent les os de son mari et de

ses enfants; elle embrassait devant moi les mains du colonel dont les ordres ont jusqu'ici respecté ces ombes. La bonne vieille demande qu'après sa mort on l'ensevelisse à côté de ceux qui lui furent si chers. Les morts dont elle prend tant de soins n'étaient pas les seuls qui reposassent sur la colline, et le créateur du jardin n'a pas fait grâce à toute cette poussière humaine.

En rentrant par la porte de Bab-el-Oued, on m'a fait voir une ancienne mosquée qu'on remet à neuf et dont on veut faire la cathédrale. Cet édifice, de forme circulaire, a plus d'étendue que la cathédrale actuelle d'Alger, située en face de l'évêché; mais son enceinte est loin d'être proportionnée à la population chrétienne du pays. Le dimanche, depuis cinq heures du matin jusqu'à midi, l'église est pleine à chaque messe; les fidèles, composés surtout de Mahonais et de Maltais, ne peuvent pas tous trouver place. La première fois que j'ai entendu l'office divin dans l'ancienne mosquée devenue église catholique, mon esprit a été fortement distrait par la pensée de tout ce qu'il a fallu d'événements pour que la commémoration du sacrifice du Calvaire se célébrât avec pompe dans un sanctuaire de l'islamisme!

La croix est plantée sur trois minarets d'Alger. En voyant cette Afrique française sortir de terre et multiplier chaque jour les merveilles, on songe à tant de Français morts en Algérie, à tant de braves qui, après des souffrances grandes comme leurs luttes, ont jeté les bases d'un nouvel empire et fondé la sécurité dans ces contrées naguères livrées aux barbares. Nos soldats sont ensevelis çà et là sur la terre africaine ; leur poussière est partout comme leur gloire. Que le dieu de saint Louis les récompense ! Martyrs de la civilisation, croisés des derniers temps du monde, ces combattants français ont bien mérité de la patrie et du christianisme : leur sang a cimenté l'Église d'Alger.

Pendant mon séjour à Alger, j'ai visité quelques familles juives et moresques des plus considérables ; j'ai retrouvé les mœurs de l'Asie. Si je peignais l'intérieur de ces maisons, je m'exposerais à répéter bien des pages de notre *Correspondance d'Orient*. Dans la maison israélite où m'a conduit Moïse Narboni, j'ai vu une fin de noce. Un groupe de jeunes juives entourait la mariée ; la richesse de leurs costumes éblouissait les regards. Quelques-unes de ces jeunes filles portaient des colliers de perles de Tunis ; il y en avait pour une valeur de plus de 100,000 fr.

Les Juifs d'Alger ne feraient pas comme ce soldat romain des premiers temps, qui, ayant trouvé dans le camp d'un roi de Perse un petit sac de peau rempli de perles, les jeta, ne sachant ce que c'était, et ne garda que le sac. La coiffure des compagnes de la mariée étincelait de diamants; elles portaient des robes de brocart d'or et des babouches semées de paillettes d'or. Je me permis de regretter que la mariée eût gâté ses jolies mains avec les dessins coloriés des Arabes; on me répondit qu'il avait fallu subir cet usage et que le mari ferait disparaître ces peintures le lendemain; déjà la nouvelle épouse avait, par l'ordre de son mari, effacé le henné de son visage. D'ici à peu d'années, les usages mores auront été abandonnés par les Israélites d'Alger, qui sont en voie de civilisation européenne. Plusieurs d'entre eux parlent notre langue, et leur demeure est meublée à la manière française. J'ai vu de jeunes Juives africaines vêtues d'après les modes de Paris.

Ce serait ici le cas de dire un mot de l'ordonnance royale du 9 novembre 1845, relative à l'organisation du culte israélite en Algérie. La première idée qui vient à l'esprit, en lisant cette ordonnance, c'est que la religion mosaïque n'a plus d'existence propre puisqu'elle a besoin d'une loi de l'État qui l'orga-

nise. Les Juifs, qui depuis dix-huit siècles *ne savent ce qu'ils font,* ont cessé d'être avec Moïse en acceptant l'intervention du pouvoir temporel dans la constitution de leur état religieux. Voilà le ministre de la guerre qui nomme les rabbins, qui a le droit de les révoquer ou de les suspendre; qui règle leurs attributions, approuve leurs décisions ou les rejette! Un maréchal ou un général, muni d'un portefeuille, devient le successeur d'Aaron et d'Éléazar! pour peu que vous admettiez que le gouvernement français soit chrétien, il s'ensuivra que des mains chrétiennes exercent aujourd'hui le ministère spirituel des Israélites. L'ordonnance de 1845 donne aux Juifs de l'Algérie des avantages civils, mais elle enterre le mosaïsme.

Les maisons des Mores, attachés de près ou de loin à l'administration française, offrent un mélange d'usages africains et européens. On y trouve comme une lutte domestique entre notre esprit et l'esprit musulman. Mais les concessions qu'on nous fait et les préférences qu'on nous donne sont toujours soumises au succès de nos armes. La fortune d'Abd-el-Kader est la règle de conduite de plus d'une maison arabe d'Alger.

Je n'ai jamais pénétré dans un intérieur mo-

resque sans éprouver une sorte de recueillement et de respect. C'est surtout par la mauvaise constitution de la famille que doit périr la société musulmane, et rien n'est plus admirable que la manière dont la famille musulmane est abritée. Ce n'est pas seulement la jalousie, la nécessité de se dérober au soleil ou aux oppresseurs qui a changé chaque foyer en un sanctuaire peu accessible. Il y a là une idée morale, si je ne me trompe. Le monde n'a rien de plus auguste que les liens de la famille, les relations entre le mari et la femme, entre les parents et les enfants. Il y a au fond de tout cela quelque chose comme le *saint des saints*, et le mystère sied bien au foyer. Il semble que l'autorité paternelle grandisse à mesure qu'elle s'enfonce dans l'isolement de la famille, à mesure qu'elle se sépare de toute autre puissance : elle prend dans la solitude un caractère de pieuse majesté. Les Arabes nous donnent, sous ce rapport, d'importantes leçons dont nous ferions bien de profiter. Le mal moral de la France, aujourd'hui, c'est que l'autorité paternelle a perdu aux yeux des enfants le prestige religieux qui s'y attachait.

CHAPITRE III

PROMENADES A MOUSTAPHA.

Bab-Azoun. — Souvenirs et tableaux. — Les coteaux de Moustapha. — Les villas moresques. — Les chants d'église à Moustapha.

III

PROMENADES A MOUSTAPHA.

Le nom d'Alger réveille le souvenir de tant d'atrocités commises, qu'il y a une sorte de contraste entre ce nom et de charmants paysages. Il semblerait que le crime ne devrait habiter que des lieux sauvages, d'âpres rochers suspendus aux bords des abîmes, une terre environnée de sombres aspects; on serait d'abord porté à croire qu'une féroce pensée, un affreux projet ne peut pas naître au milieu des sourires de la nature, en face d'un coteau gracieux ou d'une prairie étincelante; mais les choses de ce monde offrent parfois les plus étranges désaccords; les ravissants paysages du Bosphore n'ont jamais empêché

l'ordre de couper des têtes ou de noyer des femmes, et, au temps de la domination barbaresque, les suaves contours, les délicieux tableaux, les douces harmonies du pays d'Alger ne sauvaient la liberté ni la tête d'aucun chrétien. Quand l'homme porte l'enfer dans son âme, c'est en vain que la nature lui présente des paradis d'où partent des inspirations d'amour et de paix. Les promenades que j'ai faites à Moustapha, à travers les magnificences du mois d'avril, m'ont surpris et ravi. Toutefois, avant de monter vers ces belles collines, je devais passer par les plus étonnantes misères de la nature morale.

Pour aller à Moustapha, on traverse le quartier oriental d'Alger qui se nomme Bab-Azoun. C'est à la porte de Bab-Azoun que la justice algérienne frappait les Turcs comme la cruauté frappait les chrétiens et les juifs à la porte de Bab-el-Oued : on pendait les chrétiens nus à des crochets, et ces corps pâles, meurtris, portant les traces d'horribles souffrances, étaient la digne parure de la porte d'une ville barbaresque. A l'époque de l'expédition de Charles-Quint, les abords de Bab-Azoun furent témoins de l'héroïsme des chevaliers de Malte, que les Algériens appelaient les *habits rouges*, à cause de la couleur de leur cotte d'armes. Les chevaliers s'avançaient

fièrement à pied avec la lance et l'épée; devant eux reculait la cavalerie ennemie. L'audacieuse petite phalange se précipitait invincible dans le faubourg de Bab-Azoun au milieu des corps qu'elle avait fauchés; peut-être son courage vainqueur l'eût entraînée dans la ville même, si le dey Hassan ne se fût hâté de faire fermer la porte sans se préoccuper de la foule éperdue ainsi livrée aux coups des chevaliers. Le porte-enseigne de l'ordre, Ponce de Savignac, tenant de la main gauche son drapeau, enfonça de la droite son poignard dans la porte et l'y laissa planté comme un signe vigoureux et menaçant[1].

Tout ce côté est couvert de constructions nouvelles qui rappellent nos cités de France. Ainsi que Bab-el-Oued, Bab-Azoun voit reculer les limites de la ville. Sur ce point se porte principalement l'activité des spéculateurs; Bab-Azoun sera la plus belle portion d'Alger. En dehors des portes actuelles, les images de la vie du désert ont tout à coup étonné mes regards; j'ai vu des tentes faites de poils de chameaux, des cabanes faites de fumier et de broussailles. Là vivent sous notre protection quelques tribus soumises. Les familles étaient entassées sous

[1] L'expédition de Charles-Quint eut lieu au mois d'octobre 1541.

les huttes comme des animaux. On mangeait la molle galette, on buvait le lait aigre; les moins pauvres ajoutaient à leur festin le gâteau à l'huile que j'avais connu sous la tente des bédouins de Syrie. J'ai parcouru ces misérables demeures autour desquelles étaient amoncelées des ordures; quelques mots français sortaient de la bouche des pauvres Arabes; presque tous les petits enfants parlaient notre langue. Deux petits Arabes de trois ou quatre ans, debout à l'entrée d'une tente, faisaient l'exercice avec une baguette en guise de fusil. Mais comment exprimer l'effet produit par la vue de ce sale campement arabe placé en face de grandes maisons françaises avec ces enseignes : *aux Vendanges de Bourgogne, café de la Renaissance, restaurant d'Apollon,* en face d'ateliers nombreux et de toute l'activité européenne? Ces deux sociétés jetées en présence l'une de l'autre formaient le plus curieux des spectacles.

Un camp de bédouins dans le désert ou en rase campagne avec les armes, les chiens et les troupeaux, est un tableau qui se comprend, qu'on peut aimer et qui porte un caractère de poésie primitive. Mais les familles arabes établies dans le fumier de Bab-Azoun ne sont rien autre que la dégoûtante barbarie assise à nos portes. Qu'on leur bâtisse un kan à la manière des karavansérails d'Asie.

Ce qui est aujourd'hui faubourg de Bab-Azoun sera enfermé dans la ville lorsqu'on aura élevé les murs d'enceinte qui doivent se prolonger jusqu'à la forteresse de Bab-Azoun. Près de là, on achève le lazaret qui recevra les navires du Levant. Une belle route conduit dans l'intérieur du pays. Cette route, couverte de Français, de Mores, d'Arabes, d'Italiens, de Mahonais, de Maltais, de Nègres et de Négresses, offre de riches sujets d'observations et de piquants tableaux de mœurs. On ferait des volumes avec la seule étude de toutes les figures qui se mêlent sur le chemin. Des omnibus qui partent de la place Royale se croisent en sens divers. De temps en temps on y aperçoit des Mores ou des Arabes; ils sont là moins poétiques que sur leurs chameaux. Ces têtes à barbe noire avec la coiffure du désert s'encadrent mal au fond d'un omnibus; l'Arabe et le chameau semblent faits l'un pour l'autre, mais l'Arabe et l'omnibus ne sont qu'un contraste.

Parmi les nègres ou négresses qui bordaient la route et qui étaient mendiants ou vendeurs d'oranges, plusieurs gardaient à peine de glorieux vestiges de la figure humaine. C'était une humiliante ressemblance avec la bête, avec le singe; c'était une expression de stupidité animale dont mon cœur s'attristait.

Je cherchais dans ces vivantes ruines la plus belle œuvre de Dieu et je ne la retrouvais point. Le dernier degré de l'échelle humaine est un effrayant mystère. Je me suis arrêté avec une sorte de terreur devant ces nègres et ces négresses accroupis aux bords du chemin; quand j'ai pu entrevoir en eux quelque trace de facultés humaines, et reconnaître à travers les débris l'âme humaine encore dans son temple, j'ai senti une vive joie; j'ai compris qu'il n'y avait là qu'une chute profonde, une effroyable dégradation, et que ces pauvres êtres, pouvant me dire oui ou non, demeuraient supérieurs aux bêtes les mieux organisées, supérieurs à toutes les œuvres inanimées de la création.

Les beaux coteaux de Moustapha rappellent les rivages du Bosphore à Thérapia et à Buyuk-déré. On distingue le Moustapha supérieur et le Moustapha inférieur; ce dernier comprend la partie basse jusqu'à la mer; un camp français y est établi; le chemin qui traverse le camp est planté de mûriers. Du haut de Moustapha, la rade se présente sous la forme d'une aile déployée dont l'extrémité orientale est le cap Matifoux, et l'extrémité occidentale Alger. C'est au printemps que je parcourais les hauteurs de Moustapha, et la nature s'y montrait alors dans

toute sa splendeur. On admirait la vigueur de la végétation; le tendre éclat de la verdure; la variété des aspects; la richesse des scènes et des images; l'épaisseur des prés fleuris jetés sur la colline comme d'éblouissants tapis. Le cactus aux larges feuilles hérissées de dards croît à côté du myrte et du rosier sauvage; des champs d'iris et d'asphodèles s'étendent non loin du jujubier et de l'oranger, du figuier et du caroubier, du citronnier et de la vigne; nous retrouvons ici tous nos arbres fruitiers de France avec plus de vigueur; le laurier-rose, à la fleur purpurine, marque les sinuosités de chaque courant d'eau, et l'orme, le frêne, l'aulne et le chêne-vert laissent deviner une sève puissante.

Chaque détour de la route vous conduit à des tableaux gracieux ou magnifiques. De nombreuses villas moresques sont semées ou plutôt suspendues çà et là comme des nids dans un verdoyant feuillage. Ces doux paysages connurent les ravages de la guerre; la dévastation passa sur la plupart de ces villas si paisibles; on a tout relevé depuis; les travaux de l'homme et les inépuisables trésors de la nature ont fait disparaître jusqu'aux dernières traces des révolutions. La pensée des maux s'enfuit vite, la Providence veut que les plaies de l'âme se ferment

comme les larges blessures faites par la hache au tronc de l'arbre : la perpétuelle renaissance de chaque chose dans la création nous convie, nous pousse presque à notre insu à l'oubli et à l'espérance.

Une villa moresque suffit pour vous faire juger du climat et de l'ancien gouvernement du pays. L'extérieur n'annonce presque rien; c'est le déguisement de l'opulence, dans une contrée où toute richesse pouvait devenir la proie du despote. Rien n'était plus dangereux que de paraître riche; des murs nus et grossiers, des vêtements modestes; telles étaient les précautions pour tromper les cupides regards du pouvoir; et même une fois entré dans la maison, il faut chercher pour trouver. Nos habitations de France n'ont pas de secrets et s'offrent d'elles-mêmes et en entier à la curiosité du visiteur; on n'atteint que peu à peu et par des détours dans les diverses profondeurs de la villa moresque; chaque pas nous mène à de véritables découvertes, car on ne soupçonne pas tous ces sanctuaires si variés de la vie domestique. Le pavé et les murs intérieurs sont revêtus de faïence peinte; les portes qui communiquent d'une pièce à l'autre sont petites et en bois sculpté; les boîtes et les cassettes en nacre

sont les objets de luxe les plus fréquents; dans chaque salon, les divans écarlates vous invitent au repos. On y trouve le *frigus opacum*, la fraîche obscurité du poëte; le soleil n'y pénètre jamais; la seule brise de la mer ou de la colline arrive par de petites fenêtres grillées. C'est ainsi que tout était prévu pour se garantir à la fois des tyrans et d'un brûlant climat. La jalousie aussi trouvait son compte dans cette distribution intérieure des maisons africaines; on y cachait sa femme ou ses femmes. En Afrique comme en Asie, les abris les plus discrets, les sanctuaires les plus profonds ont toujours dérobé au profane la beauté aimée dont on veut garder pour soi tout seul les regards, le souffle et la parole.

Beaucoup de villas moresques de Moustapha appartiennent aujourd'hui à des Français; ils n'ont pas à se préoccuper, comme les anciens possesseurs de ces lieux, des redoutables fantaisies gouvernementales, mais le soleil est toujours là, et leurs demeures sont de sûrs abris contre l'ardeur de ses feux. S'il m'était donné d'arranger ma vie avec tout le charme que l'imagination peut lui prêter, je voudrais tous les ans passer six mois dans une villa de Moustapha ou dans un kiosque du Bosphore, entre la méditation, la poésie et l'amitié.

On m'a montré, à Moustapha, une maison des Dames du Sacré-Cœur pour l'éducation des filles des colons de l'Algérie.

Un dimanche, aux heures de l'après-midi, je gravissais lentement le chemin de Moustapha supérieur, promenant tour à tour mes regards de ces belles collines à la rade étincelante et de la rade au ciel bleu. Je roulais dans mon esprit mille pensées sur notre occupation de l'Algérie, sur nos destinées en ce pays, sur la France nouvelle que ce sol fertile doit faire germer, sur le retour d'un âge chrétien dans ces régions où la gloire chrétienne fut si grande, lorsque tout à coup j'entendis des voix sur un ton qui me rappelait nos chants d'église; en avançant, je distinguai une voix d'homme et des voix d'enfants et de femmes qui chantaient alternativement les versets du *Magnificat*.

« Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante,
« voilà que toutes les nations me proclameront bien-
« heureuse.

« Parce que celui qui est puissant a fait pour moi
« de grandes choses; et son nom est saint.

« Et sa miséricorde se répand d'âge en âge sur
« ceux qui le craignent.

« Il a fait éclater la force de son bras; il a con-
« fondu les desseins des superbes.

« Il a renversé les puissants de leur trône et a
« élevé les humbles. »

Une pauvre petite construction s'offrit à moi à droite, à quelques pas de la route; c'est de là que partaient les voix. J'y entrai. Le pavé de l'étroite chapelle allait en montant; des femmes, de jeunes filles, des enfants étaient réunis autour d'un prêtre, revêtu du surplis et de l'étole; on chantait les vêpres. Je reconnus le prêtre, nous avions descendu ensemble le Rhône, il y a quelques années, à bord d'un bateau à vapeur; c'était un Allemand; il se nomme l'abbé Landmann [1]; il avait été curé de Constantine et maintenant il était curé de Moustapha. Cette cabane de pierre était son église, ces femmes, ces jeunes filles, ces enfants étaient ses paroissiens. Assis sur un banc à côté d'une femme âgée dont le costume était celui d'une paysanne, j'entendis l'office jusqu'au bout. Ces chants d'église qui frappaient mon oreille dans un lieu où je ne m'attendais pas à les trouver, ces pauvres gens de France

[1] M. Landmann a adressé récemment un mémoire au roi sur la colonisation de l'Algérie. Voyez à la fin de ce volume un extrait de ce mémoire.

réunis autour d'un prêtre d'Allemagne venu là pour être leur pasteur, ce cantique de la mère du Sauveur du monde, gloire et libératrice des femmes, sur une terre où la femme fut longtemps esclave, ce contraste d'une pauvre petite église et d'un grand et riche paysage, ce touchant mélange de religion et de patrie au milieu d'une belle nature, en face d'une mer autrefois sillonnée et couverte par les ennemis du nom chrétien, tout enfin concourait à remuer fortement le cœur et à jeter l'âme dans des rêveries infinies.

CHAPITRE IV

LES ENVIRONS D'ALGER.

Kouba. — La Maison Carrée. — Douéra. — Bouffarick. — Blidah.
La prise de Blidah.

IV

LES ENVIRONS D'ALGER.

Alger est environnée de villages où l'agriculture se déploie sous la protection de nos camps. J'ai parcouru tout le massif d'Alger avec le vif intérêt qui s'attache à des terres conquises qu'on foule pour la première fois, et à des œuvres récentes qui sont des créations de l'homme. Des routes ouvertes par nos soldats relient ces divers centres de population, qui sont les premiers efforts de la colonisation française. Ils ont commencé en 1841, mais c'est surtout à partir de 1842 que les images de la vie européenne sont venues animer les solitudes du Sahel.

J'ai visité Kouba avec M. le baron de Vialar, un

des plus anciens et des plus honorables colons de l'Algérie, homme doux, intelligent et bon, qui a jeté dans la conquête française son âme et sa fortune. Si tous les Français de notre colonie africaine étaient religieux et hommes de bien comme lui, nous aurions exercé sur les Arabes un plus fort ascendant moral, et le mépris ne se serait jamais placé entre l'islamisme et nos victoires. Cette grave question viendra en son lieu.

Kouba est à trois lieues au sud-est d'Alger. On y va à travers un beau pays; on n'a pas assez de regards pour toutes les magnificences de Moustapha supérieur. Je me suis arrêté un moment devant la colonne qui porte le nom du général Voirol, successeur intérimaire du duc de Rovigo dans le gouvernement de l'Algérie. Un petit chemin mène à Kouba; il est bordé de grands oliviers sauvages, d'aubépines et de nopals; la marguerite et la camomille blanchissaient les champs. Nous avons passé à côté d'un tombeau de marabout, entouré d'un bosquet comme le sont tous ces pieux asiles musulmans. En Afrique, de même qu'en Orient, ces bosquets sont respectés; on y cherche un refuge contre les dévorantes ardeurs du soleil. Dans l'opinion musulmane, des prodiges d'une invisible colère frapperaient le profane qui

oserait y porter le fer ou le feu. Les enchantements de la forêt du Tasse appartiennent au même ordre de superstition ; et comme le même fonds d'idées gouverne les peuples de tous les pays et de tous les temps, il y eut aussi chez les anciens des bois sacrés, des forêts où l'on invoquait la divinité. Les pensées d'utilité publique se cachaient ainsi sous des voiles religieux, et l'homme était retenu par de mystérieuses terreurs plus puissantes que toute force d'ici-bas ; il s'agissait de conserver les bois. Nous aurions bien besoin d'un dieu qui arrêtât le déboisement de la France.

On distingue trois villages à Kouba : le vieux, dont les premiers habitants sont morts des fièvres et de l'usage immodéré des boissons fortes ; le neuf, qui prospère par la culture des terres et la sobriété des habitants ; et le troisième enfin, qui est un village moresque. Nous avons un camp à Kouba. Les terrains incultes sont couverts de fleurs sauvages ; les oiseaux y volaient par milliers sous le soleil d'avril. De beaux défrichements commençaient à changer la face de ces collines ; des champs de blé, des jardins potagers, des oliviers sauvages greffés, annonçaient le passage et le travail de l'homme. L'industrieuse activité de M. de Vialar a été comme le bon génie de

ces lieux. La ferme qu'il y a établie est confiée à des Mahonais. On les rencontre en grand nombre en Algérie ; les trois quarts des cultivateurs de nos possessions africaines sont Mahonais ; ils se distinguent par leur moralité et leur travail. Trop souvent les étrangers venus en Algérie ne sont que la lie de leur nation ; il n'en est pas de même des Mahonais ; ce sont des familles entières, c'est toute une population pauvre, mais laborieuse, qui s'est portée dans l'Afrique française. La langue des Mahonais offre de grandes ressemblances avec le provençal et surtout avec le languedocien. Ces ressemblances s'expliqueraient par la vieille domination des Aragonais dans les îles Baléares. On sait que, pendant un certain temps, les rois d'Aragon furent maîtres de quelques provinces du Midi de la France. C'est ainsi que la langue des Aragonais put se mêler avec la langue des peuples de la Provence, du Languedoc et du Roussillon.

En voyant tant de charmants domaines dans notre trajet d'Alger à Kouba, je demandais à mon guide s'il était resté beaucoup de propriétaires mores. Il me répondait qu'un tiers d'Alger et du massif leur appartient. Les Mores émigrés ont pris le chemin de Tunis ou du Maroc. Les travailleurs de cette nation

sont plus heureux que sous les deys. Les petits propriétaires ont de la peine à vivre parce que tout est devenu cher depuis la domination française. Les Arabes vendent au prix de quinze francs un mouton qui se vendait deux francs au temps des Turcs. Aussi les Arabes s'enrichissent avec nous ; sous le rapport matériel, notre domination est leur âge d'or; mais la question religieuse est là qui élève une terrible barrière. Les Mores et les Juifs d'Alger ou du Sahel sont au nombre d'environ quarante-cinq mille. On compte environ trente-cinq mille Européens, vingt-cinq mille dans la ville, dix mille répandus dans le massif. Avant notre établissement en Afrique, Alger et ses environs ne renfermaient pas autant d'habitants. Nous parlions tout à l'heure des Mores. Nous avons appris avec quelque surprise que ce nom de *more* n'existe pas dans la langue du pays; le souvenir des trois Mauritanies, les dénominations nationales des vieux siècles ont disparu. Il n'y a en Afrique que les Arabes, les Kabyles ou Berbers, les Turcs et les Kolouglis, issus de Turcs et de femmes indigènes. Nous avons donné le nom de Mores aux Arabes des villes. Il ne faut pas croire que les Turcs de l'ancienne régence d'Alger eussent quelque chose de commun avec les vrais Osmanlis; c'étaient un ramas de rené-

gats de toutes les contrées, Grecs, Circassiens, Albanais, réunis en société pour piller sur les mers.

Avant que les fortes mains du maréchal Bugeaud eussent pris le gouvernement de l'Algérie, il y avait danger à s'en aller sans escorte vers la Maison Carrée. Aujourd'hui c'est un but de promenade à cheval. On va d'Alger à la Maison Carrée, comme de Paris à Saint-Cloud; les piétons, les cavaliers et les voitures couvrent la jolie route qu'on a tracée. La Maison Carrée est un fort moresque construit sur une élévation d'où l'œil embrasse au sud et au sud-ouest l'Atlas et la Mitidja, au nord et au nord-ouest les hauteurs de Moustapha au bout desquelles apparaît la blanche ville d'Alger comme un nuage lumineux abaissé sur la colline et aussi comme une carrière. Cette vue est belle. Ces contours de collines, semés de blanches villas, sont charmants. Au pied de la Maison Carrée courent les eaux limoneuses de l'Arrach qu'on passe sur un pont. L'Arrach vient de l'Atlas au sud-est de Blidah, traverse la Mitidja, grossie par les eaux de l'Oued-el-Kerma, et se jette dans la mer à peu de distance du fort. Les cailloux roulés par l'Arrach indiquent que cette rivière devient souvent un torrent. Une morne solitude environne la Maison Carrée; ce sont des terres sans culture,

des espaces où la vie n'est plus. Du haut du coteau, je voyais les eaux stagnantes luire dans la plaine de la Mitidja; l'insalubrité de cette portion de la vallée éloignera bien longtemps encore les colons. Du jour où cette Mitidja, jadis si féconde et si riche, aura été délivrée des éléments de mort qui la dérobent à notre activité, la colonisation française aura fait un grand pas. Vingt mille bras européens, appliqués à l'exploitation d'une semblable plaine, la transformeraient en un ravissant Éden, source immense des produits les plus précieux. La Mitidja est à la fois un grand problème et une belle proie offerte au génie agricole.

La première fois que je suis allé à la Maison Carrée, c'était le 24 avril 1844. Ce jour-là, le maréchal Bugeaud devait se mettre en marche pour aller battre les Kabyles des environs de Bougie qui n'avaient pas voulu encore reconnaître la domination française. Ces tribus kabyles occupent un espace de dix-huit lieues dans les montagnes et peuvent mettre sur pied près de vingt-cinq mille combattants, presque tous fantassins. Elles avaient payé l'impôt à Abd-el-Kader; le maréchal voulait qu'elles payassent l'impôt à la France, pour effacer parmi ces Kabyles tout vestige de la domination de l'émir. Dans leurs der-

niers messages adressés au maréchal gouverneur, les Kabyles de l'est, à qui on reprochait le bon accueil fait aux troupes d'Abd-el-Kader, répondaient que cet accueil avait été simplement une pieuse hospitalité; le maréchal leur répliquait qu'on donne l'hospitalité à des hommes et non pas à une armée. Les Kabyles consentaient à nous laisser passer dans leurs montagnes et à maintenir la sécurité pour nous; ils consentaient à l'exécution de la route commencée d'Alger à Constantine, mais refusaient de se soumettre à la France. « Nous mourrons s'il le faut, » avaient-ils ajouté.

Un mot du maréchal avait amené des centaines d'Arabes à la Maison Carrée; ils étaient accourus de douze à quinze lieues à la ronde pour accompagner les convois de l'expédition; les Arabes seuls s'entendent à faire marcher les chameaux, et de plus, dans cette expédition, leur nombre devait servir d'escorte. Le maréchal emmenait cinq mille hommes de ligne et trois cents cavaliers pour tenir tête à vingt-cinq mille Kabyles, tous braves. On s'explique sans peine la puissance de ces cinq mille soldats disciplinés que le chef lance ou retient comme un seul homme, en face d'une multitude courageuse mais désordonnée. Que peut une masse d'individus intrépides mais se

battant au hasard, en présence de forces compactes qui se distribuent au gré d'une seule pensée, en présence de la précision rigoureuse de nos soldats qui se comprennent, s'entr'aident et se dirigent eux-mêmes avec les coudes? c'est là tout le secret des succès d'une poignée de nos braves contre des Arabes trois ou quatre fois plus nombreux.

Ce fut donc de la Maison Carrée que partit l'expédition. Du haut de la terrasse du fort, j'attachai longtemps mes regards sur les régiments qui s'acheminaient joyeux du côté où les attendaient les périls de la guerre. Les chameaux des convois et leurs conducteurs arabes formaient un tableau à part à la suite de nos soldats. Appuyé sur un mur de la Maison Carrée, je suivis de l'œil les bataillons français aussi longtemps que je pus distinguer l'éclat de leurs armes ; et lorsque l'espace et les collines m'eurent dérobé nos régiments, mon cœur ému leur envoya des vœux.

Quelque temps après, je connus la destinée de cette expédition qui n'avait duré qu'un mois. Je retrouvai à Dellys ses traces glorieuses, comme je le dirai plus tard. La soumission des Kabyles de l'est avait été rapide, mais pas du tout complète et défini-

tive. Les menaçantes nouvelles du Maroc avaient obligé le maréchal à s'y porter sans retard.

La route de Dely-Ibrahim à Blidah vous fait passer à travers une succession de créations diverses. Entre Alger et Dely-Ibrahim, on rencontre la petite commune d'Elbiar, où se tenait le consul d'Espagne au moment de l'expédition française en 1830. Le site d'Elbiar est un des beaux sites du pays. La nature offre de riches variétés et la culture est soignée jusqu'au village de Dely-Ibrahim, situé à trois lieues à l'ouest d'Alger. Une élégante petite église réunit tous les dimanches les colons de ce village. Douéra, à six lieues d'Alger, m'a vivement intéressé. En 1842, le voyageur qui s'en allait à Blidah trouvait à Douéra de pauvres baraques en planches pour se reposer; il n'y avait rien de plus, et tout autour le sol était couvert de palmiers-nains et de plantes sauvages. L'année 1843 vit tout à coup une ville sortir de ce désert. Dans l'espace d'un an, plus de mille habitants s'y trouvèrent rassemblés, sans compter les ouvriers qui formaient une population flottante. Douéra a des établissements militaires, un mur d'enceinte, une école pour les garçons, une autre pour les filles, une charmante église que nous avons vu près de s'achever et qui a été ouverte à la piété

chrétienne par l'évêque d'Alger, au mois d'août 1845. Les défrichements sont considérables, mais les fourrages sont les produits les plus importants du sol ; Douéra n'est pas un pays de culture, c'est l'industrie qui fait vivre la cité nouvelle. Placée sur la route de Blidah, elle est comme une halte animée ; chaque jour plusieurs centaines de voyageurs s'y arrêtent. Les épreuves du climat, fatales surtout aux enfants, l'insalubrité des maisons neuves, l'ignorance des conditions de la vie sous le ciel africain ont fait des victimes à Douéra comme partout ailleurs en Algérie ; mais à mesure qu'on s'acclimate, qu'on s'établit solidement et qu'on se dirige avec intelligence pour les soins de la vie animale, la mortalité diminue et la santé publique est aussi bonne que dans les meilleurs pays de France. On avait craint que l'eau ne vînt à manquer à Douéra ; deux fontaines publiques et cinquante-six puits ont dissipé toutes les inquiétudes. Douéra est un point central et dominateur qui rayonne sur tous les villages d'alentour. Il y a quelque chose des Contes des *Mille et Une Nuits* dans la soudaine apparition d'une ville française au milieu des solitudes africaines. Nous ne sommes pas loin des temps où les coups de main, les embuscades, les agressions de toute nature ensanglantaient les

lieux où l'on passe paisiblement aujourd'hui comme sur une route de France. Une sécurité profonde règne dans le Sahel, et dans ces régions conquises on jouit des douces images de la patrie sans la pensée du péril. Ce qui fait la grandeur de Dieu, c'est surtout la puissance de créer; voilà pourquoi l'homme se montre particulièrement grand à nos yeux lorsqu'il accomplit quelque chose qui ressemble à la création; aussi la fondation de la ville de Douéra dans le Sahel nous faisait songer à la fois à la gloire de notre nation et au génie de l'homme.

Bouffarick mérite les regards du voyageur. Il y avait là dans la plaine, à distance égale du Sahel et de l'Atlas, un grand marché sur un terrain marécageux; des lentisques et des broussailles formaient toute la végétation de cette triste partie de la plaine; pourtant on espéra vaincre l'insalubrité du sol. Cette position intermédiaire d'Alger à Blidah appelait une cité; un arrêté du 27 septembre 1836 créa la ville de Bouffarick. Le fossé qui l'entoure, le camp d'Erlon avec ses casernes pour quinze cents hommes et ses écuries pour quinze cents chevaux, lui donnent un air militaire. La grande question à résoudre était l'assainissement de Bouffarick; des boulevarts furent tracés et plantés d'ormes et de frênes, de mûriers et

de saules; les principales rues de Bouffarick furent aussi plantées d'arbres; mais ce n'étaient là que des moyens incomplets. Il fallait des travaux pour diriger et recevoir les eaux, pour combler ou dessécher les marais; une persévérante volonté a accompli cette œuvre d'utilité publique. Les colons de Bouffarick, que nulle épreuve n'a pu abattre, ont bâti près de trois cents maisons en pierre, établi des fermes, défriché et ensemencé des espaces considérables, planté des milliers d'arbres fruitiers. Chaque année, la coupe des foins amène à Bouffarick mille ou douze cents hommes, et bien des vices voyagent avec cette population flottante. La récolte annuelle des foins est d'environ quarante mille quintaux métriques. En attendant que l'agriculture y atteigne le développement désirable, Bouffarick, placé au centre de la plaine, offre aux colons son marché pour principale ressource; il s'y fait d'importantes ventes de bétail, apporté à la fois par les Européens et les Arabes qui arrivent de vingt lieues à la ronde, et les produits les plus divers s'échangent au marché de Bouffarick. Ce lieu, longtemps l'effroi des colons, n'épouvante aujourd'hui plus personne; c'est un commencement de victoire remportée sur le mauvais génie de la Mitidja.

Blidah, la ville aux riants aspects, aux beaux jardins, aux belles eaux, se voit de loin au pied du Petit Atlas; à douze lieues d'Alger elle apparaît comme un Éden au bout de l'espace triste et nu qui s'étend depuis Dely-Ibrahim, et j'ai compris que les Arabes de ce pays l'aient appelée leur Damas. Cette Blidah où les orangers et les palmiers n'inspirent que de suaves pensées de paix, connut toutes les horreurs de la guerre durant l'automne de 1830. La population, soutenue par les Kabyles des montagnes, ne put empêcher nos soldats de s'emparer de la ville sous les ordres du général Clausel. Il y eut une curieuse nuit autour de Blidah, ce fut la nuit que notre armée passa au bivouac sous les beaux orangers chargés de fruits, aux portes de la ville qui venait de tomber en notre pouvoir. Des feux, en grand nombre, éclairaient de leurs rouges lueurs ces jardins magnifiques; les flammes des bivouacs allaient lécher les fruits d'or qui pendaient sur la tête de nos soldats. Au lever du jour, le drapeau de la France flottait sur tous les minarets de Blidah, mais la ville était déserte; la population fugitive avait gagné les montagnes; tristes, immobiles en face de leur ville, ces pauvres vaincus regardaient les nouveaux maîtres que la destinée venait de leur donner.

Ils durent souffrir aussi lorsqu'ils virent les beaux arbres de leurs jardins tomber sous la hache de nos soldats qui avaient reçu l'ordre d'ouvrir un chemin autour des murs de la ville. Ces arbres étaient des amis, et les possesseurs de la veille s'attristaient de leur sort comme s'ils eussent vu tomber des fils ou des frères. Les Arabes de la tribu de Beni-Salah, établis sur une colline voisine, dont l'ardente résistance avait été remarquée, furent rudement châtiés. Les principaux de Blidah étaient venus implorer le pardon ; on le leur accorda. Les habitants rentrèrent dans la ville : mais le drame de la prise de Blidah n'était pas arrivé à sa fin ; d'affreuses scènes devaient marquer le dernier acte.

La petite armée qui venait de prendre Blidah, avait mission de franchir le col de Tenia et de soumettre Médéah et le bey de Titery : on sait comment l'intrépide phalange promena pour la première fois nos drapeaux sur les sommets de l'Atlas, comment la France fit connaissance avec ces cimes africaines où elle n'avait point encore posé le pied. Deux bataillons et deux pièces de canon étaient restés à Blidah, aux ordres du colonel Rulhières. Tandis que l'armée, retournant à Alger, traversait l'Atlas, elle apprit que le régiment de Blidah, atta-

qué par six mille Arabes, s'était merveilleusement défendu. Elle prit la route de Blidah, et le sang et les cadavres qu'elle trouva dans la malheureuse ville attestèrent suffisamment la violence de la lutte. Ce combat dans les rues avait été affreux; la fusillade des Arabes par des trous pratiqués à travers les murs des terrasses avait été funeste à nos braves; sans l'arrivée d'une compagnie de grenadiers que les Arabes épouvantés prirent pour notre armée, peut-être ne serait-il pas resté un seul homme de nos deux bataillons de Blidah. Aussi la vengeance de nos soldats fut atroce; ils firent du carnage, surtout dans les maisons d'où étaient partis le plus de coups de fusils. La visite aux silencieuses maisons de Blidah par les officiers de l'état-major général produisit un effroyable chiffre de cadavres parmi lesquels s'étaient rencontrés des cadavres de femmes. Pendant les sanglantes scènes de Blidah, les limpides ruisseaux qui descendent du Petit Atlas murmuraient au milieu des jardins comme si rien de nouveau n'était survenu; les pommes d'or pendaient à leurs rameaux verts, le figuier d'Inde et l'aloès marquaient paisiblement les limites de la possession de l'homme qui périssait égorgé, et le vent des montagnes remplissait les palmiers de bruits indifférents.

Aujourd'hui Blidah ne se souvient plus de ce qu'elle a souffert il y a quinze ans; c'est une charmante ville française bien peuplée qui tire de son inépuisable sol des produits riches et variés; par le voisinage de la Mitidja et de l'Atlas, par ses communications avec Milianah et Médéah et les pays de l'intérieur, elle est un centre d'industrie dont l'importance doit grandir. Le génie européen réserve à Blidah une belle destinée.

CHAPITRE V

STAOUÉLI ET SIDI-FERRUCH.

Mystérieuse grandeur de la guerre. — Cheragas et Sidi-Kalef. — Émotions aux approches de Staouéli. — Emplacement du camp des Musulmans en 1830. — Bataille de Staouéli. — Les sépultures inconnues à Staouéli. — Sidi-Ferruch. — Le débarquement de l'Armée Française. — L'intérêt des lieux. — Hommage aux glorieux souvenirs de Sidi-Ferruch. — La Trappe de Staouéli. — Une nuit à Staouéli. — Les villages de Saint-Ferdinand et de Sainte-Amélie. — Drariah. — Saoula. — Quelques mots sur la colonisation du Sahel d'Alger.

V

STAOUÉLI ET SIDI-FERRUCH.

Cette horrible chose, qu'on appelle la guerre, serait digne de l'éternelle malédiction de Dieu et des hommes s'il ne se rencontrait pas au bout des champs de bataille, au bout des sanglants sacrifices et des poignantes douleurs, quelque œuvre salutaire, quelque changement utile, quelque pas vers des destins meilleurs. Il y a, dans le champ de bataille, une mystérieuse grandeur. Les coups d'épée, la sombre majesté du bruit du canon, les immolations héroïques préparent le triomphe des idées, ainsi que nous l'avons déjà dit. La loi de ce monde c'est que tout s'enfante dans la douleur. Dieu, qui est le bon

Dieu, s'est fait aussi appeler le Seigneur des armées; il a permis la guerre comme il permet le mal; il aurait pu épargner à l'humanité ce formidable moyen d'action et la pousser à ses fins par d'autres voies, mais la guerre est une peine de la nature humaine tombée. L'initiation des peuples s'accomplit à l'aide de vastes funérailles; les tombeaux se transforment en berceaux d'une vie nouvelle. Les créations françaises, dans le massif occidental d'Alger, ferment quelques-unes des plaies faites par la guerre; elles adoucissent l'amertume des souvenirs sur cette terre où tant de sang a coulé en 1830.

J'avais, à Staouéli et à Sidi-Ferruch, un compagnon qui résumait la pensée et la gloire de notre guerre d'Afrique : ce compagnon était l'évêque d'Alger. Que d'événements devaient s'accomplir pour qu'on vît un évêque d'Alger servant de guide à un voyageur dans les régions africaines! J'avais un autre compagnon qui était aussi comme une expression vivante de notre conquête, M. l'abbé Montera, originaire de Corse, chanoine de la cathédrale d'Alger, ancien curé d'Alger, ecclésiastique pieux, de beaucoup de sens et de modération, dont le nom se rattache aux premières œuvres de la foi dans la capitale barbaresque devenue française. Il avait

été mon camarade d'études, et après dix-neuf ans de séparation, nous nous retrouvions au milieu des merveilles de l'occupation algérienne.

Partis dans la matinée du 25 avril, nous nous sommes un moment arrêtés à la maison du Bon Pasteur qui s'ouvre au repentir des femmes et des jeunes filles; des prairies émaillées de fleurs environnaient cette demeure du pardon. Cheragas est le premier village que nous ayons rencontré ; il n'avait pas un an de date et n'offrait que des cabanes de bois animées par un peu de culture. Les familles établies à Cheragas venaient toutes des environs de Grasse et d'Antibes; elles ne m'ont pas paru heureuses, et j'espère que, depuis notre passage, leur situation aura gagné. Après une demi-heure ou trois quarts d'heure de marche, nous avons vu blanchir le marabout de Sidi-Kalef à travers un petit bois de palmiers, de cactus et d'agaves; tout autour du marabout se déployaient d'épaisses et magnifiques prairies. Nous y avons fait une courte halte sans descendre de cheval; l'évêque d'Alger a récité un *De Profundis* après lequel il m'a dit : *Ici fut tué Amédée de Bourmont!* Ce souvenir du combat de Sidi-Kalef, le 24 juin 1830, m'a vivement ému. J'avais vu à Toulon Amédée de Bourmont et ses

trois frères, noble escorte d'un père malheureux ; la victoire veut des sacrifices; une bien cruelle flèche de douleur perça l'âme du général en chef de l'expédition d'Alger. J'ai vu les arbousiers et les lauriers-roses derrière lesquels s'étaient groupés les Bédouins qu'Amédée de Bourmont avait demandé de charger à la tête de son détachement de grenadiers; une balle atteignit le jeune et intrépide officier au moment où il s'élançait, le sabre à la main, vers l'ennemi : cette balle lui donna la mort et la gloire.

En examinant les alentours de Sidi-Kalef, j'étais frappé des mille accidents de terrain qui formaient pour les Arabes comme autant de petits postes singulièrement appropriés à leur errante manière de combattre. Les ravins qui coupent le pays, les haies, les touffes d'agaves, les masures devenaient des retranchements d'où les tirailleurs bédouins faisaient du mal à notre armée. On parvenait à débusquer l'ennemi mais non pas à le joindre, car, après chaque position perdue, il courait en occuper d'autres. Notre cavalerie n'avait pas un champ libre pour la manœuvre. Toutefois, des masses éparpillées et vagabondes devaient finir par céder à notre artillerie et à nos puissantes colonnes.

Dans ma vie de voyageur aux pays les plus illus-

tres de la terre, j'ai eu des journées fécondes en émotions inexprimables; des heures qui valent des siècles par la grandeur des images, la profondeur des impressions, la durée du souvenir. Ma journée à Staouéli et à Sidi-Ferruch comptera parmi ces ineffaçables journées. C'est dans ces lieux que se décida le sort de la plus importante expédition des temps modernes, de cette guerre qui doit imprimer un mouvement nouveau, donner une vie nouvelle à tout un continent. C'est là qu'une jeune armée française sur laquelle s'attachaient les regards du monde, triompha à la fois des éléments, des dangers d'un pays nouveau pour elle, et d'une résistance ardente, vigoureuse, acharnée. C'est là que se livra une mémorable lutte entre la civilisation et la barbarie, entre la loi chrétienne du progrès et la loi musulmane des destinées immobiles, entre les enfants de la lumière et les enfants de la nuit, comme aux anciens jours des croisades : tout fut grand sur ces champs de bataille, l'œuvre et les hommes.

A mesure que nous approchions de la plaine de Staouéli, je regardais d'un œil pieux le sol que nous foulions, et j'y cherchais partout les traces de l'héroïsme de 1830. Ces terrains en friche, ces espaces inhabités, ce silencieux désert de broussailles pre-

naient un caractère sacré ; tous ces coins de terre avaient vu les efforts, la fermeté de nos braves, et s'étaient teints de leur sang. Le monastère de la Trappe qui m'apparut tout à coup dans les profondeurs de Staouéli fut d'un grand effet au milieu des impressions diverses qui me saisissaient et m'agitaient. Il occupe une portion de l'emplacement du camp des Algériens qui tomba au pouvoir de notre armée, à la bataille de Staouéli, le 19 juin. Quelques palmiers, à côté du monastère, marquent le lieu où s'élevait la tente du bey de Constantine. L'aga, gendre du dey, qui avait le commandement des forces algériennes, avait une tente dont les divisions élégantes et ingénieuses et l'ameublement magnifique furent un spectacle pour nos Français. Le bey de Titery, le khelifa d'Oran qui remplaçait le vieux bey de la province s'étaient établis aussi dans de riches pavillons. Les deux cent quatre-vingts tentes des chefs et des janissaires, en pyramide, en dôme ou en croissant, par la variété des formes et l'éclatante variété des étoffes, devaient offrir un charmant tableau. Les vingt-cinq ou trente mille guerriers musulmans, rassemblés tout autour, devaient donner au camp de Staouéli quelque chose de la physionomie du camp de Kerbogâ à Antioche ou du camp de Saladin à Saint-Jean-d'Acre.

Une redoute, élevée sur un terrain raide et armée de pièces de gros calibre, protégeait le camp de Staouéli; l'attaque et l'envahissement de la redoute à travers le feu qui s'échappait de toutes ses embrasures, assurèrent notre triomphe dans cette bataille où les difficultés du terrain avaient trompé la bravoure la plus admirable et les plans les mieux combinés. L'emplacement de cette redoute garde des traces d'un ancien poste romain. Les Trappistes en ont fait leur cimetière; une grande croix de bois était plantée au milieu. Au moment où j'atteignais la redoute, aujourd'hui champ de repos, les oiseaux y chantaient; quatorze ans auparavant, le canon y avait chanté à sa manière la grande chanson de mort. En franchissant le ruisseau qui traverse le plateau de Staouéli et coule vers le nord, je me rappelais l'ardeur des brigades Monck-d'Uzer et Damrémont à culbuter les Bédouins qui en occupaient les deux rives. Dans le voisinage de la mer, je songeais à la brigade Clouet attaquée à l'improviste par l'ennemi que cachait un épais brouillard et qui voulait tourner notre gauche. Je reconnaissais les mamelons d'où le bey de Constantine et le khelifa d'Oran s'étaient précipités avec leurs troupes sur la division Loverdo qui formait l'aile droite de

notre armée. Les noms des généraux de Bourmont, Berthezène, Tolosé, Lahitte, d'Arcine, Achard, retentissaient dans ma pensée; j'aurais voulu savoir le nom de tant de jeunes soldats que l'histoire ne connaîtra jamais, et qui, à la voix de leurs chefs, ont couru au-devant de la mort pour saisir la victoire.

Au-dessous de la redoute, un petit espace au bord du chemin est couvert de sépultures; on croit que ce sont des sépultures de Français tués à la bataille de Staouéli. Un même fossé renferme plusieurs corps. Quelques-unes de ces sépultures ont été ouvertes dans le but de s'assurer si elles gardent des restes de nos soldats; mais on n'a trouvé que des ossements, ce qui ne pouvait résoudre la question. Toutefois une observation serait de nature à la résoudre. On sait la coutume des Arabes d'emporter leurs morts dans les combats; admettons que dans la rapidité de leur déroute à Staouéli, ils aient été obligés d'abandonner bien des morts; ce n'est pas sur le champ de bataille qu'ils les auraient laissés, mais plus loin, où la promptitude de la fuite ne leur aurait pas permis de rattacher les corps traînés par leurs coursiers. Je pense donc que les sépultures inconnues placées dans le voisinage du monastère de la Trappe sont des sépultures françaises. Il faudrait qu'une croix

fût plantée au milieu de ces tombes et qu'un mur les protégeât. Les sépultures ouvertes n'étaient qu'à demi refermées. J'ai appelé sur ce triste oubli l'attention de l'évêque d'Alger et de l'abbé de la Trappe. Les premiers martyrs de notre guerre d'Afrique méritent un pieux souvenir. J'avais ouï dire et j'avais lu qu'un monument à la mémoire de nos braves avait été élevé à Sidi-Ferruch; je n'en ai trouvé aucun vestige.

Sidi-Ferruch, presqu'île formée par deux baies, est à une lieue et demie de Staouéli. On y va par des sentiers sablonneux. L'espace qu'on traverse est inculte et solitaire. Des broussailles couvrent le sol. De temps en temps je rencontrais le chèvrefeuille en fleur à côté du houx ou du palmier-nain. Une mosquée, entourée de petits logements pour les pèlerins musulmans, couronne l'élévation de Sidi-Ferruch; la *Torre-Chica*, tour d'origine espagnole, surmonte la mosquée. Tout cela est maintenant abandonné; on a enlevé les restes du santon qui se trouvaient renfermés dans une châsse de bois travaillé, parée d'amulettes en argent, corail et verroteries. Lorsque le général de Bourmont, suivi de son état-major, s'établit dans le marabout de Sidi-Ferruch, il y fit respecter tous les témoignages de la piété mu-

sulmane. Les trois drapeaux avec des lances plantés autour de la châsse du santon, les diverses décorations de la salle qui représentaient des *ex-voto*, bannières, étoffes de soie, furent laissés à leur place. La *Torre-Chica* s'offrit naturellement pour l'établissement d'un télégraphe et du service des signaux. La presqu'île, devenue le quartier-général de l'armée française, bientôt défendue par des retranchements et par vingt-quatre pièces de canon, fut transformée en position formidable. Quel spectacle que ce camp de Sidi-Ferruch avec son merveilleux aspect de cité européenne improvisée, avec ses routes tracées en un clin-d'œil par le génie, avec des cabanes de feuillage et des tentes, avec les équipages, les caissons, l'artillerie, les cantines, le matériel des hôpitaux! Quelle ravissante poésie dans ces quarante bataillons français, groupés le soir par compagnies autour du feu du bivouac, jetant tout à coup dans ce désert une vie nouvelle, mêlant un vaste bourdonnement au bruit des tambours ou au son des cors, en face des masses ennemies immobiles et silencieuses dans la nuit!

J'étais à Sidi-Ferruch le 25 avril par une magnifique journée. Debout sur le plateau où croissent des plantes d'aloès et des fleurs sauvages, le visage

tourné vers la mer et les lointains horizons de la France, j'attachais mes yeux sur les flots, non point avec des pleurs comme les Troyennes de Virgile,

. . . . . Pontum aspectabant
Flentes,

mais avec l'esprit ravi et l'âme profondément émue; je replaçais sur ces flots les cent navires de guerre chargés de notre armée; les trois ou quatre cents voiles qui concouraient à l'œuvre, et je sentais passer en mon cœur l'ardente impatience de nos troupes enchaînées dans leurs flottantes prisons. La mer était calme et belle et se brisait sur les rochers de la presqu'île. Elle se brisait ainsi et avec le même bruit, quand le 14 juin 1830, à trois heures du matin, par un temps admirable, la première division de l'armée française s'avançait en silence pour le débarquement; je marquais de l'œil les endroits où l'eau n'étant plus assez profonde pour mouiller la giberne, tous nos soldats se jetèrent à la mer afin de toucher plus tôt au rivage qui, depuis tant de jours, semblait se dérober à leurs vœux. Du haut du marabout de Sidi-Ferruch, quelques pièces de campagne auraient suffi pour foudroyer notre armée à son débarquement et jeter partout la mort, la terreur, le découragement; la négligence de l'ennemi

qui n'avait tenu aucun compte d'une position semblable fut un bienfait de la Providence. Les cris d'enthousiasme de nos troupes annoncèrent seuls leur prise de possession de la terre africaine. L'ennemi, établi sur les collines de la Yu-Yasma, en face de Sidi-Ferruch, à un quart d'heure de distance, ne commença son feu qu'après avoir vu nos colonnes s'ébranler.

Le débarquement d'une imprimerie à Sidi-Ferruch excita parmi nos soldats de joyeuses acclamations; Ils l'appelèrent tout d'abord l'*Africaine*, et ce fut comme un baptême de gloire. Pour la première fois une imprimerie apparaissait sur cette terre; les premiers feuillets qui s'en échappèrent furent des bulletins de triomphe pour notre armée. Le plus merveilleux instrument de la propagation de la pensée humaine, l'instrument à l'aide duquel la civilisation européenne ne peut pas périr, entrait en Afrique avec l'épée française. Puisse la presse de l'Algérie n'user jamais de son empire qu'au profit de la morale religieuse et de notre grandeur nationale!

Une des choses qui attestent le plus la grandeur de l'homme, c'est qu'il puisse donner à des lieux auparavant indifférents un intérêt immense en les rendant témoins des inspirations de son génie ou des

élans de son courage. Ils semblent garder quelque chose de l'âme humaine quand ils ont été le théâtre de ses plus importantes œuvres. En les contemplant, en les foulant, on croit retrouver et saisir tout ce qui a passé par là. Il faut que le patriotisme tienne aux plus profondes racines du cœur, car l'intérêt des lieux s'accroît prodigieusement par la seule pensée que ceux qui ont accompli de telles œuvres sont des hommes de notre nation, des enfants nés aux bords de nos fleuves et de nos mers, dans nos cités et nos villages. Les idées du foyer et de la famille se mêlent aux images héroïques qui revivent devant nous, et tout concourt à nous remuer les entrailles. Sidi-Ferruch et Staouéli auront désormais le privilége d'émouvoir toute âme vraiment française.

Je n'ai trouvé, à Sidi-Ferruch, ni croix, ni chapelle, ni colonne, ni monument d'aucun genre qui rappelle le débarquement de l'armée française en 1830. Il n'est pas de considération politique qui puisse justifier un pareil oubli. Qu'ont à faire les rancunes des partis en présence d'un aussi beau souvenir? L'état d'abandon complet où je vis Sidi-Ferruch est un crime contre la gloire; j'en exprimai ma peine à plusieurs personnages de l'Algérie; M. l'évêque d'Alger me parla de quelques plans

pour l'illustre presqu'île, du projet d'y construire un village, et me dit qu'il y célébrerait une messe solennelle d'anniversaire le 14 juin suivant. Voici en effet ce que M. l'évêque d'Alger me fit l'honneur de m'écrire à la date du 20 juin 1844; les glorieux souvenirs de 1830 commençaient à être vengés de leur oubli, et peut-être n'ai-je pas été tout à fait étranger à la manifestation de ces sentiments réparateurs.

« Que n'ai-je le temps, m'écrivait M. l'évêque « d'Alger, de vous raconter la cérémonie du 14 juin « à Sidi-Ferruch! les pères (de la Trappe) y ont bâti « un obélisque; j'y ai célébré la messe pontificale avec « une pompe extraordinaire, entouré de soixante-« dix trappistes ou ecclésiastiques et de douze « cents personnes environ. Il y a eu débarquement « simulé, attaque, prise du camp; l'infanterie et la « cavalerie y combattaient; la marine mêlait ses « salves aux cris des vainqueurs, au *Te Deum*, au « *De Profundis* que nous chantions; je mêlais moi-« même ma voix solennellement émue à ces cris, à « ces chants, à ce tonnerre pacifique qui rappelait « les premiers roulements de celui du 14 juin 1830. « Le temps était magnifique. Trois bâtiments de « guerre se sont rencontrés. L'amiral, le directeur « de l'intérieur, le procureur-général, etc., assis-

« taient à la fête. Vers midi, nous avons vu les « soixante-dix pères et prêtres assis en couronne « sur le rocher, au-dessus des flots, et mangeant le « repas antique, les dattes du désert; car c'était « vendredi, et nous voulions unir cette trop légère « pénitence à tout ce que souffrirent là des héros. « Le brave fils de M. de Bourmont n'a pas été « oublié. La milice, accourue d'Alger avec la mu- « sique d'un régiment, a arboré sur *Torre-Chica* « une grande et belle croix en fer ouvragé que nous « y avons laissée et qui sera le signe le plus ex- « pressif de ces événements dignes d'une mémoire « sans fin. »

La lettre qu'on vient de lire fut pour moi une joie; elle m'apportait des nouvelles dignes de la France; et maintenant, quand ma pensée s'en va du côté de Sidi-Ferruch, elle s'arrête avec bonheur à la croix de fer plantée sur *Torre-Chica*, à cette croix qui prophétise à l'Afrique un nouvel avenir.

Après avoir passé quelques heures à Sidi-Ferruch, nous retournâmes à Staouéli pour y coucher. Le monastère se construisait rapidement; cent vingt-cinq soldats y travaillaient. Aujourd'hui l'édifice est achevé. Une avenue de mûriers mène à la principale porte du couvent; une croix de fer sur une co-

lonne de pierre est comme le signe qui avertit du caractère de la demeure bâtie dans cette solitude. La culture avait commencé autour du monastère ; le blé naissant couvrait de grands espaces; il y avait des champs si étendus qu'on ne pouvait tracer que trois sillons par jour. Il faudra peu de temps pour que les pieux travailleurs changent la face de cette terre de Staouéli[1].

[1] Voici, d'après un rapport officiel, l'état actuel du domaine des Trappistes à Staouéli : les constructions se composent : du monastère, d'une ferme avec une vaste cour carrée ayant 60 mètres sur chaque face et entourée de constructions; d'un moulin avec un aqueduc en arcades pour amener les eaux; d'ateliers divers de forges, de charronnage, de menuiserie; d'un hôtel sur le bord de la grande route; de deux fours à chaux en activité; d'une fontaine dont les eaux sont amenées de la colline par des tuyaux en plomb. Ces constructions sont faites dans les meilleures conditions possibles; les ouvertures et les encoignures sont en pierre de taille et toutes les couvertures en tuiles. Elles sont évaluées 300,000 fr. Il reste à élever d'autres constructions, dont la valeur serait de 150,000 fr. et au nombre desquelles seront trois fermes. 180 hectares de terre ont été défrichés, 50 convertis en prairies nettoyées, 45 ensemencés en céréales, 4 en jardin et potager, 11 sont couvertes de taillis, 10 se trouvent en guérets, jachères et terrains préparés : en tout 300 hectares. 200 hectares cultivables restent à défricher. On a planté 3,000 mûriers, 1,000 arbres fruitiers de diverses espèces et un hectare de vignes. L'établissement possède 24 bœufs d'Afrique et d'Europe, 18 vaches et taureaux d'Afrique, 200 moutons, 600 béliers, brebis et agneaux, 7 chevaux et juments, 78 porcs, 150 volailles, poules, canards, oies et pigeons. Il est habité par 60 religieux, pères, frères et novices, et 20 ouvriers civils (domestiques ou journaliers), aux-

On a dit que les Trappistes auraient pu être placés plus utilement sur d'autres points de l'Algérie et qu'il eût surtout mieux valu les établir dans l'intérieur du pays, afin que les indigènes pussent recevoir la salutaire influence de leurs vertus; chacun sait d'ailleurs que des religieux seraient moins exposés que d'autres à la fureur des Arabes ou des Kabyles en cas de rébellion. Nous croyons qu'il n'y a pas à se repentir d'avoir choisi Staouéli pour le premier établissement des Trappistes; les souvenirs ont leur autorité; l'intérêt, la grandeur morale de ce monastère s'accroît par l'image de la bataille de Staouéli; il n'est pas indifférent que le christianisme colonisateur accomplisse ses premières œuvres sur le théâtre d'une victoire dont les résultats furent décisifs. Plus tard, si les ouvriers cénobites ne manquent pas à la riche moisson africaine, un second

quels il faut joindre une population flottante de 10 colons et 10 visiteurs ou pensionnaires par jour. L'établissement ne produit pas encore tout ce qui est nécessaire à ses habitants et aux animaux qu'ils entretiennent. Une portion consommée par eux et évaluée dans le rapport à 25,000 fr. est donnée par le sol; le reste est acheté. Cependant le produit représente déjà six pour cent de la plus-value que les travaux exécutés ont donnée au sol et qui est de 400,000 fr. On fabrique à Notre-Dame de Staouéli du bon beurre et du fromage.

La Trappe de Staouéli est une grande leçon et un grand exemple pour la colonisation de l'Algérie.

monastère de la Trappe pourra s'élever dans les lointaines profondeurs de nos possessions.

Les Trappistes de Staouéli, placés sous l'invocation de Notre-Dame-de-Staouéli, ont pris possession de leur solitude depuis le mois de septembre 1843. Quelques-uns ont péri martyrs de leurs travaux sur une terre nouvelle. A mesure que la culture se poursuivra, Staouéli gagnera en salubrité, et la mort ne viendra pas interrompre tant de saints et laborieux efforts. Le sceau des Trappistes de l'Algérie offre une croix sous un palmier à côté d'une Vierge debout sur le croissant renversé. Ce sont bien là les armes d'une pieuse et forte institution qui glorifie Dieu en fécondant la terre et concourt à l'affermissement de la conquête africaine par la prière et le travail.

A la vue des religieux qui se sont volontairement condamnés à une rude vie, je me demandais d'où pouvaient naître des vocations de cette nature, quels vents du monde avaient poussé des hommes en des voies qui paraissent si difficiles à suivre. L'imagination compose un roman avec chacune de ces destinées ; elle voit dans les Trappistes, des voyageurs de la vie bien las, abreuvés de bien des amertumes, brisés par bien des douleurs, et qui, de mécompte

en mécompte, de tristesse en tristesse, arrivent à des partis extrêmes. D'après des renseignements directs dont l'exactitude est incontestable, la plupart des hommes qui entrent à la Trappe sous l'empire de vives souffrances morales, n'y restent pas ; il faut des âmes fortement trempées pour un régime semblable, et les blessés de la vie, les naufragés du monde sont faibles en général. Les vocations les plus décidées, les plus nombreuses sont des vocations toutes simples, toutes naturelles ; le désir de marcher dans la perfection chrétienne, la vue des périls du monde, un saint effroi qui fait reculer devant la sublimité du sacerdoce, une sainte frayeur inspirée par l'obligation d'entendre les confessions, l'amour d'une retraite profonde qui saisit tout à coup un cœur religieux : tels sont les motifs qui, le plus souvent, mènent à la Trappe. Les premières années qui suivirent la révolution de Juillet, accrurent le nombre des hôtes pieux de Mortagne et de la Meilleraie. Beaucoup de jeunes hommes, se tournant vers Dieu pour ne pas voir la terre livrée aux révolutions, se présentaient pour vivre de la vie des Trappistes. Depuis deux ou trois ans, ce goût violent de la solitude, produit par les orages politiques, s'est arrêté. Quoique la loi civile française ne reconnaisse

plus de vœux perpétuels et qu'elle puisse délier à volonté, les Trappistes, une fois entrés dans l'ordre, croient leur conscience engagée à tout jamais.

En attendant la construction du monastère, des blokaus servaient de chapelle et de logement aux Trappistes de Staouéli et aux soldats qui travaillaient. Je passai avec mes deux compagnons la nuit du 25 au 26 avril 1844 dans un de ces blokaus. Je ne dormis pas de la nuit ; de trop fortes impressions agitaient mon esprit. Je trouve dans mes notes de voyages la page suivante, écrite à la lueur d'une petite lampe, à dix heures du soir, le 25 avril :

« Staouéli,—dans un blokaus,—dix heures du soir.

« — Tout le monde dort à côté de moi. Ce soir à huit heures nous avons entendu chanter le *Salve Regina* dans le blokaus qui sert de chapelle ; tous les pères en robe blanche et les frères en robe brune chantaient avec une admirable gravité et une expression de piété profonde. Quel recueillement ! Quelle foi ! Qui pourrait dire l'effet produit dans cette solitude africaine par le *Salve Regina* des Trappistes, sur le champ de bataille où l'armée française disputait aux Musulmans l'empire de ce pays ? Les pensées, les émotions débordaient en moi ; à genoux au milieu de ces cénobites auxquels rien d'humain n'est compa-

rable, j'étais tour à tour ravi dans les cieux et abîmé sous le poids des plus prodigieux contrastes. Je pouvais me croire le jouet de je ne sais quelle vision. La religion, avec ses œuvres les plus expressives, régnait sur la nuit et le désert, ayant pour temple, pour tout abri quelques morceaux de bois joints ensemble. J'aurais voulu éterniser le chant de ce *Salve Regina* des Trappistes. En sortant de l'humble chapelle pour venir me coucher, j'ai vu de tous côtés les ombres sur la terre et un ciel étincelant d'étoiles; ainsi brillaient les étoiles sur notre armée lorsqu'elle bivouaquait à Staouéli ou à Sidi-Ferruch. C'est maintenant l'heure où les panthères, les hyènes et les chacals sortent des broussailles épaisses qui les cachent; je trace ces lignes aux cris des chacals et des crapauds qui seuls interrompent le silence de cette vaste solitude. Les Trappistes sont couchés depuis le chant du *Salve Regina*; ils se lèveront à deux heures du matin pour l'office et la méditation, et puis encore à quatre heures. Le solennel intérêt de cette nuit me frappe, m'oppresse, et de temps en temps je me sens comme assailli par les songes, les fantômes, les mystérieuses voix de l'infini; je rêve tout éveillé d'armée, de bataille, de trépas héroïques, de civilisation victorieuse, de

christianisme triomphant. Cette nuit à la Trappe de Staouéli entrera fort avant dans ma mémoire. »

Le 26 avril au matin, nous prenions congé des Trappistes, et nous allions, à travers des terrains incultes, vers le village de Saint-Ferdinand. Çà et là des champs de blé attestaient de premiers défrichements. Saint-Ferdinand est bâti sur une hauteur; des cultures, des plantations, des moissons naissantes l'entouraient. La construction des villages neufs du Sahel est uniforme; les maisons ont même hauteur, même largeur, même nombre de fenêtres; cela rappelle les villages de bois qu'on donne aux enfants en guise de joujoux. La parfaite identité des habitations empêche toute jalousie quand il s'agit de concéder ces demeures aux colons. Comme les rébellions des indigènes sont toujours possibles, tous ces villages occupent des positions stratégiques, et chaque maison est comme un poste où l'on pourrait se défendre Ce qu'on appelle le Château de Saint-Ferdinand est une simple maison blanche couverte en ardoise, environnée d'un jardin et d'une fontaine. Une demi-heure de marche au sein de vallons étroits remplis de broussailles nous a conduits au village nommé *Marabout d'Aumale*; un joli petit bois de trembles l'avoisine. Les panthères et les

hyènes ne manquent pas autour du Marabout d'Aumale ; les gens du village me disaient qu'ils entendaient souvent, la nuit, les hurlements des bêtes.

A trois quarts d'heure de marche d'Aumale, toujours vers le sud-est, le beau village de Sainte-Amélie a frappé notre attention. Nous avons remarqué une maison à deux tourelles dont le premier étage doit servir de chapelle : la croix est sculptée sur la façade de la maison, debout sur un croissant renversé. Une salle du rez-de-chaussée nous a offert un pavé romain, une mosaïque avec une inscription qui ne laisse voir aucun sens. A côté de cette élégante construction, coulent de belles eaux fort bonnes à boire, ombragées par plusieurs palmiers qui s'élancent du même tronc. Des peupliers plantés auprès de cette fontaine formeront un bosquet charmant. Que de meurtres ont ensanglanté ces lieux où maintenant une jeune fille, un enfant peut se promener en liberté !

Le colonel Marengo, l'ordonnateur des travaux du Sahel, nous avait fait avec beaucoup de politesse les honneurs de Sainte-Amélie. Il tenait à nous montrer la *Caroline*, espèce de ferme militaire située à trois quarts d'heures de là, vers le sud. Cette ferme, qui pourrait soutenir un siége et que les

Arabes ne parviendraient pas à emporter, est placée dans une position magnifique. Du haut de la *Caroline*, on domine tout le pays environnant, on contemple de vastes espaces qui n'attendent que le bras de l'homme pour produire. J'avais devant moi, à l'est, Douéra, plus loin les hauteurs de Boujareah que franchit l'armée française avant d'investir Alger ; au sud, la Mitidja, dominée par l'Atlas, Bouffarick et Blidah ; à mes pieds de gracieux coteaux, des vallons fleuris où paissaient des troupeaux gardés par des Arabes. Un demi-million d'habitants pourrait vivre dans les solitudes verdoyantes qui s'étendaient devant nous et que l'activité européenne pourrait fertiliser et transformer en peu de temps.

La fin d'avril est une époque propice pour visiter le massif d'Alger ; des prés en ont fait jusqu'à présent la principale richesse, et c'est le mois d'avril qui leur donne leur plus éblouissant éclat. J'ai donc vu le massif dans toute sa gloire. Le village de Baba-Hassem, au nord-est de la *Caroline*, s'élevait au milieu de riches prairies et de coteaux défrichés par nos soldats. De Baba-Hassem à Drariah, j'ai rencontré les plus rares magnificences que puisse déployer le printemps ; la nature avait jeté çà et là de vastes et étincelantes corbeilles de fleurs ; nous sui-

vions des routes bordées de prairies dont la beauté ne saurait se décrire, et des collines aux gracieux contours se succédaient sous nos yeux. Des milliers d'oiseaux chantaient dans les airs et voltigeaient en épais bataillons au-dessus des prés, suspendus comme d'harmonieux nuages. Des trous aux bords du chemin attendaient des mûriers, des peupliers et des platanes.

Les maisons de Drariah n'ont pas l'uniformité des autres villages ; Drariah fut l'œuvre de l'industrie privée. Un tiers de la population est protestant. Ce village a une église pareille à celle de Dely-Ibrahim. Il était alors le seul, parmi les villages neufs, qui eût une église et un curé. En traversant les autres points, nous étions abordés par des hommes et des femmes qui nous demandaient quand viendrait le jour où une église et un prêtre leur seraient donnés. *On nous traite comme des esclaves et des animaux*, me disaient plusieurs de ces pauvres gens. La nouvelle d'une messe prochaine était accueillie avec joie ; on regardait le passage de l'évêque d'Alger comme une bénédiction et une espérance.

Après Drariah nous avons visité Saoula, dans un joli vallon où la culture nous parut soignée. Il y avait

là des champs de blé, des jardins, des vignes et des figuiers.

Avec quel intérêt je contemplais ces villages qui l'année d'auparavant n'existaient pas! Le désert s'effaçait sous la main de l'homme; où les Arabes égorgeaient, où les bêtes féroces cherchaient leur proie, des villages naissaient et des champs cultivés promettaient d'abondantes récoltes. Ces créations de tous les jours, ce monde nouveau sortant tout à coup de la nuit, cette animation à la place de la mort, ce bruit du travail à la place du silence, ces produits qui nourrissent l'homme à la place des palmiers-nains et des lentisques, des houx et des arbousiers, monotone et inutile parure de ces grandes solitudes, enfin toutes ces rapides conquêtes sont un spectacle bien attachant. Nous rencontrions des Francomtois, des Alsaciens, des Provençaux, des gens des bords de la Saône, de la Marne et du Rhin; ces travailleurs auxquels la France n'a pu donner du pain nous apparaissaient comme de vivantes images de la patrie; nous leur adressions un salut ami et des vœux pour leurs jours à venir. Les tribus arabes du massif occidental d'Alger se sont enfuies; elles n'ont laissé que leurs clôtures de nopals qui ferment les jardins et les vergers devenus français.

Les environs d'Alger n'ont pas de position plus charmante que celle de Birkadem, dont on remarque tout d'abord l'élégant café more et la belle fontaine. L'église de Birkadem possède un autel en marbre, un tableau de la Sainte-Famille que je crois être la copie de quelque tableau de Raphaël, et des morceaux de marbre venus d'Hippone, marqués du signe de la rédemption; ces marbres, placés dans les murs de l'église, sont au nombre de treize et figurent les stations du chemin de la croix. Nous rentrâmes à Alger par la route d'Hussein-Dey, de l'Agah et de Bab-Azoun.

En sortant de chacun des villages neufs du massif habité par des Français, je me sentais attristé comme si j'avais quitté des exilés, car les pauvres familles établies dans le Sahel d'Alger n'ont pas trouvé encore une douceur de vie qui les dédommage de l'éloignement de la France. Dans les pays lointains, l'église c'est la patrie, et la pensée du prêtre se rattache aux meilleurs souvenirs du sol natal. Le culte catholique, parmi tous les cultes connus, charme et console, élève et fortifie. Les désirs religieux des pauvres familles du massif étaient donc restés dans mon cœur. La population de chaque village, avec une église et un curé, deviendrait plus complète, plus

rassurée, plus aguerrie contre les épreuves d'une vie nouvelle. Je soumis cette situation à M. le maréchal Bugeaud ; j'avais reconnu en lui, dans des entretiens particuliers, une vive disposition à faire ou à seconder le bien. M. le maréchal gouverneur m'assura qu'il demanderait au ministre de la guerre des titres qui pourvussent aux besoins religieux dont je lui parlais; et peu de temps après ma rentrée en France, mes amis d'Alger m'annonçaient avec joie que les brebis catholiques du Sahel avaient trouvé des pasteurs.

Je disais tout à l'heure que les populations françaises des villages neufs du Sahel n'étaient pas dans un état prospère à l'époque de mon passage; depuis ce temps leur sort n'est pas devenu plus heureux. L'installation de ces quinze ou vingt villages a été plus féconde en mécomptes qu'en bons résultats; les villages situés sur les routes ont seuls réussi. On ne fait point assez pour les familles qu'on attire par de belles promesses : on ne leur donne que de faibles secours, des moyens insuffisants; la bonne volonté, l'amour du travail ne les sauvent point de la misère. Que d'illusions détruites ! que d'espérances évanouies ! ces pauvres gens croyaient trouver une patrie et du pain, et c'est l'exil et le désespoir qui les attendent. Nous avons entendu des plaintes amères

et vu couler des pleurs. Ceux qui, comme nous, aiment l'Algérie et son avenir, s'affligent de résultats pareils; au lieu d'un sentiment de joie, nous éprouvons maintenant une involontaire tristesse quand nous rencontrons sur les chemins de France des familles entières s'acheminant vers l'Algérie avec des espérances qui doivent se changer en douleurs. Il faut qu'une position meilleure soit faite à ces émigrants confiants et courageux. La colonisation de notre conquête serait un problème sans solution possible, si le retentissement des déceptions en Algérie accréditait parmi nous l'idée que l'Afrique est le pays des sacrifices et des chimères. Les villages du Sahel d'Alger sont un essai de colonisation; il importe que cet essai réussisse et qu'il soit comme la préface d'un avenir digne de la France.

CHAPITRE VI

LAGHOUAT ET LE DÉSERT.

Investiture du Khelifa de Laghouat. — Expédition de Laghouat. — Six climats depuis la mer jusqu'au Désert. — Le Tell et le Désert. — Le commerce des tribus. — Les Ksars. — La ville de Laghouat. — Avantages d'un solide établissement dans le pays de Laghouat. — Voyage chez les Kabyles de l'Est.

VI

LAGHOUAT ET LE DÉSERT.

Dans les premiers jours de mon arrivée à Alger, on s'entretenait beaucoup d'un personnage venu de pays lointains pour faire sa soumission à la France. Ce personnage était Sid-Yahia-ben-Maâmmar, frère de Sid-Ahmed-ben-Salem, chef de la ville de Laghouat. Plus d'un an auparavant, Sid-Yahia s'était présenté au camp du général Marey, dans une course au sud de l'Algérie, où ce brave officier supérieur avait soumis au paiement de l'impôt la grande tribu nomade des Oulad-Neyl, longtemps rebelle à notre

domination. Depuis lors, le chef de la ville de Laghouat envoyait au gouverneur d'Alger des chevaux de soumission, des présents pour recevoir en échange l'investiture de khelifa; mais M. le maréchal Bugeaud avait constamment refusé les chevaux et les présents et fait dire au chef de Laghouat qu'il ne traitait pas avec les gens sans les connaître, et que s'il tenait à devenir un serviteur de la France, il fallait qu'il vînt lui-même à Alger solliciter cette faveur. Ahmed-ben-Salem s'était résigné à ce dernier parti; mais atteint d'une grave maladie, il envoya son frère Sid-Yahia.

Ce fut le 12 avril 1844 que Sid-Yahia fut présenté à M. le maréchal gouverneur; il en reçut solennellement l'investiture de khelifa de Laghouat pour le compte de son frère. Toutefois cette investiture ne devait être définitive qu'après qu'une colonne française aurait parcouru, sans coup férir, le pays dont le nouveau khelifa demandait le gouvernement: il fallait que tous les chefs des villes et tribus de cette dépendance acceptassent son avénement au pouvoir et vinssent avec lui recevoir du gouverneur-général l'investiture de leurs fonctions respectives [1]. Cette double condition a été remplie.

[1] Les détails sur l'investiture du khelifa de Laghouat et sur le

Le général Marey, à la tête d'une colonne, parcourut en trente-deux jours un espace de cent soixante-dix lieues sans tirer un seul coup de fusil. On reconnut le khelifa de Laghouat institué au nom de la France; la lecture solennelle de son brevet en français et en arabe fut suivie d'un coup de canon; une administration nouvelle s'organisa; la perception de l'impôt n'éprouva aucune difficulté, et cette prompte soumission d'un pays si loin de nos portes s'accomplissait à l'époque même où le Maroc nous faisait la guerre, ce qui n'était pas de nature à favoriser nos intérêts.

L'espace franchi par la colonne du général Marey dans l'expédition de Laghouat n'avait jamais été exploré; tous les détails sur des contrées si nouvelles pour nous sont précieux; nous mettrons à profit le récit d'un de ceux qui faisaient partie de cette intéressante expédition.

L'auteur de la relation distingue six climats depuis la mer jusqu'au Désert: la Mitidja, terrain chaud, bas, humide; l'Atlas, de vingt-cinq lieues de largeur, dont le climat est celui du midi de la France et qui finit

pays de Laghouat ont été tirés des documents officiels. Nous avons lu aussi avec beaucoup d'intérêt un ouvrage intitulé: *Sahara algérien*, publié par M. le colonel Daumas, directeur central des affaires arabes à Alger.

à Boghar; le petit Désert, terrain élevé et peu arrosé, puis le Djebel-Amour, à cent lieues au sud d'Alger, et le Djebel-Sahary, qui ont vingt-cinq lieues de largeur et une hauteur pareille à celle des Vosges. Vient ensuite le bassin du Mzi (c'est le nom d'une rivière), présentant une série de chaînes abruptes ; le terrain est aride, la chaleur forte. Enfin après Laghouat, on trouve le grand Désert sans eau et sans montagnes. L'aloès, le figuier de Barbarie, l'oranger, le palmier croissent dans la Mitidja et ne prospèrent point dans l'Atlas où l'on rencontre presque tous les arbres du midi de la France. Les arbres du Désert sont le lentisque, le genévrier et quelquefois le caroubier. Le pin et le thuya couvrent les parties basses des montagnes; le chêne, le tremble et le pin se rencontrent sur l'Atlas, sur le Djebel-Sahary et le Djebel-Amour. Le palmier ne donne ses fruits que dans les régions méridionales de ces dernières montagnes. Au delà de ces monts, l'orge et le blé deviennent rares ; c'est surtout la datte qui nourrit les babitants.

A partir de ces points, la physionomie du pays n'est plus la même ; végétaux, reptiles, insectes, minéraux, tout se présente avec un caractère particulier ; et les mœurs des habitants changent comme les aspects et les produits de la nature. On est en

plein dans les phénomènes et les curieuses nouveautés de l'Afrique centrale. Tout le pays, même le grand Désert, paraît formé de bonne terre végétale; seulement elle est recouverte d'un sable fin, apporté sans doute par les vents du midi. Cette couche de sable varie selon les lieux; le côté nord des hauteurs voisines de Laghouat n'a point de sable; le côté sud, au contraire, en présente de grands amas. La plupart des rivières, au delà du Djebel-Amour, ne sont que des torrents; le Mzi, la plus considérable de ces rivières, disparaît sous le sable au-dessous de Tegemonte, reparaît à Recheg, se dérobe encore pour se montrer de nouveau à une demi-lieue de Laghouat, et se perd ensuite.

Les mois de mai et de juin font germer dans le petit Désert une herbe excellente pour les troupeaux; l'été la dévore, l'hiver la ramène. Le petit et le grand Désert offrent au printemps une immense prairie d'alfa. Dans les régions du sud, quand on a dépassé Boghar, on trouve des truffes, appelées en arabe *terfès*, qui ont la peau lisse et la blancheur des pommes de terre; quoique dépourvues de saveur, elles sont saines et recherchées. La vipère à cornes est le reptile le plus commun du grand Désert.

C'est toujours l'homme qui intéresse le plus dans

la nature; et lorsque nous nous trouvons en face de contrées où les conditions de la vie sont difficiles, nous nous demandons comment l'homme y pourvoit à ses besoins. Un peu de culture vers le Tell ou dans le voisinage des rivières, et de nombreux bestiaux, telles sont les ressources des tribus du petit Désert. L'automne, l'hiver et le printemps leur donnent de suffisants pâturages; en été, les tribus conduisent leurs troupeaux dans le Tell. C'est surtout en hiver que les pâturages abondent dans le petit Désert; les tribus du Tell s'y rendent à cette époque; en même temps elles échappent à la rigueur du froid. Il y a dans le Djebel-Amour et le Djebel-Sahary des points assez arrosés en été pour qu'une partie des habitants et des bestiaux puissent y passer cette saison brûlante. Le grand Désert, quoique dépourvu de culture, suffit à nourrir des troupeaux de moutons et de chameaux qui peuvent rester très-longtemps sans boire. Les hommes et les chevaux boivent le lait des brebis et des chamelles ou l'eau qu'on apporte sur les chameaux. Les tribus du grand Désert se livrent au commerce. L'hiver elles vont à Touggourt vendre laines, beurre, fromage, bestiaux, les graines du Tell, les marchandises de l'Europe; elles achètent des dattes, des étoffes de laine, des esclaves, des

plumes d'autruche, et reviennent au printemps en communiquant avec les Beni-Mezab : les tribus laissent reposer leurs chameaux près de Laghouat. Au retour de l'été, elles vont dans le Tell échanger les marchandises du sud contre celles du nord et le grain. Elles rentrent au commencement de l'automne, laissent à leurs chameaux le repos dont ils ont besoin, et recommencent les mêmes pérégrinations qui leur font faire quatre cents lieues par an.

Ces tribus, dans leur curieuse vie qui prête à de merveilleuses épopées, ne sont pas toujours en paix; elles font la guerre, tantôt entre elles pour des intérêts ou des rivalités, tantôt avec des ennemis dont elles veulent franchir le territoire, tantôt enfin avec des Arabes étrangers dont la rapacité les menace. Le désert a ses corsaires comme la mer. Les Sahariens connus sous le nom de Touareg sont particulièrement renommés pour leur piraterie; le langage qu'ils parlent et la blancheur de leur teint indiquent des origines qui ne sont point africaines. Parmi les nomades du Sahara, il en est qui ont les yeux bleus et les cheveux blonds : ne représenteraient-ils point quelque reste de la nation des Vandales? que de secrets d'histoire sont cachés dans les régions comprises entre le Tell où notre drapeau est planté et

l'océan de sable inhabité appelé le Falat par les Arabes! Dans ces pays où l'eau est si rare, il y a une sorte de grandeur morale à boire peu; on est quelque chose comme un héros quand on peut passer plusieurs jours sans boire. Il faut plus de force et de courage pour supporter une longue privation que pour braver le péril.

Une population qui se déplace sans cesse ne peut pas toujours transporter ses marchandises; elle a des entrepôts que les Arabes appellent des *ksars;* on a dit du Désert qu'il était une mer sans eau; les ksars en sont comme les ports. Chaque tribu a son ksar qu'elle garde elle-même ou qu'elle fait garder. On le place quelquefois sous la protection des marabouts. Tous les lieux ne conviennent pas pour la construction des ksars; il faut le voisinage d'une rivière ou d'une eau potable, un sol où les cultures puissent s'arroser, où des silos solides puissent conserver les grains; il faut enfin un lieu élevé qui n'ait rien à craindre des inondations, et qui soit comme un poste à l'abri des coups de main. Des briques cuites au soleil et assez légères, voilà les matériaux de construction. Les jardins des ksars avec leurs poiriers et leurs amandiers grands comme nos chênes, avec leurs palmiers hauts de vingt à trente mètres et leurs

clôtures de murs surmontés de tours à créneaux, offrent à l'Européen un spectacle mêlé de surprise et d'enchantement.

Les luttes entre le Désert et le Tell (*tellus*), la terre vivante et productive, caractérisent ces peuples pillards qui ne prennent conseil que de leurs besoins. Quand le Désert n'a plus d'herbes à la fin de mai, le Tell se trouve menacé. En été la mort est au Désert, et la vie ne se retrouve plus que dans le Tell; c'est alors que le Tell est le maître et que les tribus environnantes lui sont soumises : sans le Tell, les hommes et les troupeaux du désert périraient; un proverbe du Désert le dit : « Celui-là est notre père qui « est le maître de notre mère, et notre mère c'est « le Tell. » La datte est le pain du Désert, mais la datte sans mélange finit par nuire à la santé de l'homme. Le Désert, privé de grains, est condamné à recourir au Tell, et chaque année les habitants du Sahara algérien viennent y échanger contre du blé les marchandises de leur commerce et les produits de leurs troupeaux. Le dominateur du Tell est donc le dominateur du Désert, et la découverte de ce fait importe à notre politique.

Laghouat, dont le khelifa a donné lieu aux investigations que nous consignons ici, est la principale

cité du Désert. La ville s'élève au penchant d'un mont dont le pied oriental est baigné par l'Oued-Mzi. Des murailles et deux tours construites au sommet la protégent. Au nord et au sud de Laghouat, s'étendent des jardins qui sont comme de brillantes forêts printanières de trois mille mètres de longueur. Le palmier, le figuier, le pêcher, le prunier, l'abricotier, l'amandier, le mûrier et le bananier y mêlent la riche variété de leur feuillage. Un ruisseau formé par une déviation des eaux du Mzi arrose ces beaux jardins. La ville a quatre mosquées, un fondouk et environ six mille habitants. Elle date de quelques siècles et tour à tour elle a subi la domination du Maroc, de Médéah, d'Oran et d'Alger. Notre khelifa actuel, Ben-Salem, de l'ancienne famille des Ouled-Zanoun, a soutenu des luttes contre Abd-el-Kader; c'est un chef puissant dont l'autorité, fortifiée et organisée par la France, serait de nature à nous soumettre les pays du sud et de l'ouest restés indépendants et hostiles. Laghouat, placé à la limite du grand Désert, sert de point de communication entre le Maroc et Tunis pour les caravanes des marchands et des pèlerins. Un solide établissement à Laghouat pourrait attirer vers Alger le commerce de l'intérieur, et nous rendre les maîtres de toute

voie entre l'ouest et l'est de l'Algérie. Les tribus du sud-ouest, les plus hostiles à notre domination, se trouveraient ainsi placées entre la division d'Oran et un puissant khelifa aux ordres de la France. L'agrandissement de notre commerce de l'Algérie et la sécurité de nos possessions seraient donc le résultat d'une forte organisation dans le pays de Laghouat. Tout ce pays, malgré le nom de désert qu'on lui donne, ne connaît ni lions, ni tigres, ni aucune bête féroce; mais il offre des pâturages, des troupeaux, des jardins remplis d'arbres fruitiers, des cités, un mouvement commercial. Les vieux contes s'évanouissent devant les réalités, et l'existence du désert lui-même est devenue presque une fable.

Les observations et les faits précédents sont une suffisante démonstration de l'utilité de nos postes au bord du Tell; les postes de Sebdou, de Saïda, de Thiaret, de Teniet-el-Ad, de Borarh, de Tebessa et de Biskara sont nés d'une haute et prévoyante pensée; cette façon d'étendre notre empire d'outre-mer est tout simplement le plus sûr moyen de le défendre et de le consolider. L'expérience des possessions lointaines nous apprend que toute occupation restreinte se condamne à une irremédiable faiblesse. En nous établissant le plus près possible du Désert,

nous appelons à nous le commerce de l'intérieur, nous protégeons les caravanes, les populations des villes; le Tell nous donne le petit Désert qui tire du Nord ses principales ressources. Le gouvernement des contrées du Sud par des chefs arabes, tenant de nous leur autorité, réaliserait de faciles merveilles au profit de notre métropole africaine. Si les événements permettent à notre khelifa de Laghouat de tenir toutes ses promesses, la face politique et commerciale du Désert sera bientôt changée, et les chemins de Tombouctou s'ouvriront peu à peu à notre activité.

Nous avons sous les yeux un récit digne d'être connu et qui va nous faire passer sur d'autres points de l'Algérie. Au commencement de 1844, un de nos cadis de la province de Titery, appelé devant le général Marey pour affaire de justice, lui raconta son voyage chez les Kabyles de l'Est en des termes et avec des détails pleins d'un charmant intérêt; ce récit nous a paru comme un tableau de mœurs; le voici tel que l'a recueilli une plume intelligente :

« Il y a six ans, dit le cadi au général Marey, un Dervich de Méquinez arriva chez les Abides; il mendiait de tentes en tentes, et gagnait quelque argent en faisant des djedouals (allumettes). J'eus

pitié de sa misère, et voyant, du reste, qu'il savait assez bien ses livres saints, je le recueillis dans ma zaouia où je l'employai à faire lire les petits garçons, quand mes fonctions de cadi m'obligeaient à m'absenter. Cet homme fort pieux semblait avoir renoncé complétement à sa vie errante ; il ne se passait pas de jour qu'il ne me remerciât de mes bienfaits ; je m'attachai à lui, et, après quatre années d'épreuves, je lui donnai ma fille, mon unique enfant. El-Hadj-Ahmet ayant eu un enfant de ma fille, il devint mon enfant ; je n'eus plus rien de caché pour lui, il savait ou j'avais enterré mon argent. Quand je me trouvais chez les Douairs pour y juger l'affaire qui m'a fait encourir votre colère, mon gendre m'a enlevé tout mon trésor, sept cents boudjous, mes pistolets garnis en argent, mon fusil et mes livres saints ; puis, montant sur ma mule, il a quitté ma fille et son enfant.

« Je n'ai appris tout mon malheur que lorsque je suis rentré sous ma tente ; je me suis rappelé alors que mon gendre n'avait ni patrie, ni parents, ni amis, et j'ai perdu l'espoir de jamais le retrouver. Ma douleur fut si grande, que je ne pus rester chez moi ; je vins à Médéah chez un de mes amis. J'appris de lui que mon gendre était passé dans la ville,

en disant qu'il se rendait par mon ordre à Alger, pour y faire des achats. Je me décidai, sur ce renseignement, à me mettre à la poursuite de mon voleur. Arrivé à Blidah, j'eus encore de ses nouvelles, et je sus qu'il avait pris la direction de l'Est. Je remis mon cheval à un ami, et j'entrepris, seul et à pied, la recherche de El-Hadj-Ahmet.

« Je quittai Blidah pour me rendre chez les Khachna; je fus à leur marché de Khemis, la paix et la tranquillité y régnaient; des cavaliers du colonel Daumas circulaient dans le pays à la recherche de quelques voleurs. Chacun rendait hommage à la sollicitude avec laquelle le Maréchal veille dans l'intérieur des tribus aux intérêts et aux droits de tous. Les Khachna sont heureux, ils ont ensemencé beaucoup et songent aux profits assurés de leur récolte. Les Khachna ne pouvant me donner aucune nouvelle de mon gendre, je les quittai pour me rendre au marché du Djema des Issers. La nouvelle du marché était l'arrivée prochaine de l'armée; j'appris des Issers qu'ils étaient aussi serviteurs des Français et qu'ils les attendaient avec impatience pour jouir enfin de la tranquillité que le Maréchal avait su donner à toutes les tribus soumises à son autorité, et pour voir enfin cesser les inquiétudes que leur donnent

les projets de ghazia de Ben-Salem et des Kabyles sur leur pays et principalement sur leur marché. Les Issers sont en relation constante avec le colonel Daumas, ils fréquentent habituellement le marché d'Alger : ce sont là les griefs que les Kabyles ont contre eux.

« Ne trouvant aucune nouvelle d'El-Hadj-Ahmet chez les Issers, je me joignis à des Amavaoua qui étaient venus au marché du Djema, et je me rendis avec eux, recommandé par Oulid-ben-Lanoun, au marché d'El-Sebt-el-Khodja. Au marché d'El-Sebt, j'eus le bonheur de faire la rencontre de Bou-Charèb, ancien khodja d'El-Berkani et agha du Cherg du Titery, mon ancien maître et seigneur. Bou-Charèb se réjouit de me voir, et me conduisit à Sidi-Ahmet-Taieb-Oulid-Ben-Salem, auprès duquel il s'est retiré, et qui se trouvait aussi au marché. Après m'avoir demandé le but de mon voyage, Ben-Salem me questionna sur ce que je savais des projets des Français. Je lui dis que j'avais entendu dire qu'au printemps ils devaient marcher contre les Kabyles, en sortant d'Alger, de Médéah et de Sétif; mais Ben-Salem eut l'air de ne rien croire de mes paroles. Il me demanda alors des nouvelles du Titery, comment gouvernaient les Français, si le général

Marey avait pesé fortement sur le Dirah, si Ben-Maydin était toujours bien avec les Français; il me demanda aussi si j'avais entendu dire que les Français eussent fait des ghazia depuis peu. Je lui répondis alors que nous vivions en paix et dans le respect de notre religion et de notre propriété; que le général Marey avait enlevé beaucoup de grains aux gens de Djebel-Dirah, qui cependant avaient pu ensemencer leurs terres; que Ben-Maydin avait de grands honneurs et une grande puissance; j'ajoutai enfin que les Français ne faisaient plus de ghazia depuis quelque temps. Ben-Salem dit alors à Bou-Charèb : Nos amis nous trompent, et ce que me dit ton serviteur m'indique assez clairement que le Sultan a quitté le pays; s'il en était autrement, les Français tiendraient encore la campagne et feraient des ghazia. Le marché d'El-Sebt-el-Khodja ressemble à un camp plutôt qu'à un marché. L'arrivée prochaine des Français occupait tous les esprits. Les Kabyles reprochaient aux Amavaoua d'être, dans leurs cœurs, les serviteurs des chrétiens; ils ont dit à Bel-Cassem-Oulid-Oukassi, leur chef, qu'ils n'ignoraient pas que son frère écrivait journellement à Alger, où il vendait son honneur et la liberté de ses frères dans l'espoir de devenir le sultan des Kabyles. Ils ont en-

gagé les Amavaoua à se réfugier dans leurs montagnes avec leurs familles et leurs richesses, et à défendre ensemble leur indépendance. Oulid-Oukassi leur a répondu : Vous ne pouvez nous donner asile et nous ne pouvons aller chez vous; il me faut à moi seul quatre cents mulets pour emporter mes biens, et mon frère en aurait besoin de six cents; comment les Amavaoua vivraient-ils dans votre pays? Engagez plutôt Ben-Salem à vivre tranquille au milieu de vous, à retenir ses cavaliers et à renoncer à ses projets contre le marché des Issers; il attirera sur nous la colère des Français, et alors il n'y aura pas de salut pour aucun; ils dévasteront nos plaines, et il ne restera du grain ni pour nous, ni pour vous. Oulid-Oukassi cache, par crainte des Kabyles, ses intentions de soumission; mais on est généralement convaincu que lui et la majeure partie des Amavaoua se rangeront du parti des Français quand l'armée parviendra sur son territoire. Ben-Salem a répondu à El-Haoussin-ben-Zamoum (jeune homme qui commande aux Flissa sous la tutelle du vieux Amer-Ouel-Hadji), qui s'était chargé de lui rapporter les paroles d'Oulid-Oukassi : Je retiendrai mes cavaliers à cause de l'hospitalité que j'ai trouvée chez vous et puisque vous le désirez; mais je quitterai le pays,

car je vois que vous me trahirez quand les Français arriveront chez vous.

« Ben-Salem réside, m'a-t-on dit, avec sa maison, qui ne se compose plus que de vingt-cinq chevaux et de cent fantassins, chez les marabouts Sidi-Mohamed-Bel-Cassein, entre les Flissa et les Mateka. L'argent commence à lui manquer et il sera obligé de laisser courir ses cavaliers pour qu'ils puissent vivre.

« Quant aux Flissa, j'ai appris que leur jeune chef El-Haoussin-ben-Zamoum était partisan des Français, mais que sa tribu était loin de partager ses opinions.

« Bou-Charèb obtint d'Oulid-Oukassi une lettre qui devait me faire protéger dans mes recherches chez les Beni-Bou-Khatem. Je quittai El-Sebt sans nouvelles de mon gendre, et j'entrai chez les Beni-Bou-Khatem. J'attendis deux jours chez des marabouts de cette tribu leur jour de marché. Les Beni-Bou-Khatem habitent un pays difficile ; ils sont riches en hommes, en armes et en munitions. Fiers et jaloux de la vieille indépendance de leur pays, ils sont décidés à la défendre. Ma qualité d'Arabe serviteur des Français ne m'a pas cependant nui à leurs yeux ; j'ai été nourri et aidé par tout le monde. Ne trouvant

pas mon gendre chez les Beni-Bou-Khatem, je quittai cette tribu, me dirigeant vers l'Est. Le pays des Kabyles est funeste à quiconque s'y engage sans un homme du pays comme sauvegarde. Cet homme donné à l'étranger qui voyage chez les Kabyles porte le nom d'*anéia*. Tout l'amour-propre d'une tribu est mis à ce que sa protection, qu'elle confie à l'anéia, ne soit jamais violée; le devoir de l'anéia est de mourir avec l'homme qu'il est chargé de protéger, et la tribu perd son honneur jusqu'à ce qu'elle ait vengé les affronts qu'il peut avoir reçus. Accompagné de l'anéia des Beni-Bou-Khatem, je parvins chez les Beni-Bou-Yousouf, que je trouvai, comme leurs voisins, décidés à défendre par la poudre leur indépendance. Je fus au marché de Djama-el-Saaridj, qui est au pied du pays des Beni-Bou-Yousouf. J'y appris qu'un étranger était passé récemment dans le pays, se dirigeant vers l'Est. Sur cette nouvelle, je me mis immédiatement en route. Je passai chez les Beni-Menguelat; j'eus occasion d'y voir leur djemâa réunie. Ses idées de résistance sont bien arrêtées; elle s'occupait des moyens de s'approvisionner de grains pour ne plus avoir à souffrir de la présence de l'armée dans le pays. De chez les Ouled-Menguelat je me rendis, avec un anéia de la tribu, chez les ma-

rabouts de Sidi-Abderahman. Ces marabouts, d'une grande sainteté, sont choisis d'ordinaire par toutes les tribus voisines comme arbitres dans les affaires qui les divisent; leur jugement est toujours accepté par elles comme le jugement de Dieu, et elles s'y conforment avec une grande religion. Je vis parmi eux un vieillard nommé Bel-Kharat, qui passe pour l'homme le plus instruit de toutes ces montagnes; il lit et comprend tous les livres.

« J'arrivai chez les marabouts de Sidi-Abderahman découragé de l'insuccès de mes recherches et fatigué de mes longues marches; mais leur ayant expliqué le but de mon voyage, ils me dirent que la veille il était passé chez eux un Taleb venant du Gharb et se rendant chez les Tolba-ben-Dreïss. L'espérance me revint, et je partis avec un anéia des marabouts pour le pays des Tolba-ben-Dreïss. A mon arrivée chez eux, j'appris qu'un étranger instruit, venant du Gharb, émerveillait les Tolba de ses récits de Moulé-Abderahman et des chrétiens, et que depuis deux jours ils s'étaient réunis dans leurs zaouia et lui faisaient fête. Je ressentis en moi un sentiment de joie qui m'annonçait que je touchais au terme de mon voyage. Je donnai à mon anéia un signe auquel il reconnaîtrait si cet étranger était réellement mon gen-

dre. El-Hadji-Ahmet avait eu dans sa jeunesse le bout du nez coupé. L'anéia entra dans la zaouia, me laissant à la porte; il salua l'assemblée, et au signe que je lui avais donné il reconnut mon gendre, assis au milieu des Tolba. Il pria alors le cheikh de sortir, en lui disant qu'un étranger qu'il conduisait désirait lui parler. Le cheikh sortit, m'écouta, et entra dans la zaouia sans me répondre une parole. Après avoir repris sa place, le cheikh demanda à El-Hadji-Ahmet s'il n'avait pas un beau-père nommé El-Adji-Aly, et qui était cadi chez les Abides. Mon gendre se troubla à cette question qui lui était faite si loin de son pays, et baissa la tête sans rien répondre.

« Les Tolba me firent alors entrer; je baisai leurs têtes, et ils me dirent de m'asseoir vis-à-vis de mon gendre; ma présence inattendue dans ces montagnes l'avait frappé de stupeur.

« Je racontai alors aux Tolba mes malheurs, et la pérégrination longue et périlleuse, après laquelle Dieu m'avait conduit devant eux pour confondre le méchant.

« Les Tolba admirèrent ensemble les décrets de la Providence, et reprochèrent d'une manière sublime à mon gendre la noirceur de son action. Mais El-Hadji-Ahmet, sortant tout-à-coup de son abattement,

commença contre moi des imprécations effrayantes; il dit aux Tolba que j'étais un chrétien, que par ma présence je souillais leur zaouia, que j'avais été le khodja du colonel Yousouf, que mes richesses étaient toutes impures, et que, craignant de perdre son âme dans ma fréquentation, il avait fui de ma tente en emportant mes richesses impies pour les distribuer aux pauvres musulmans. Mais l'esprit de Dieu et de la justice était avec les Tolba, et ils ne virent que le crime de celui qui avait abandonné sa femme et son enfant pour voler les biens de son père, de son bienfaiteur.

« Les Tolba m'autorisèrent à me jeter sur mon gendre et à le fouiller; je trouvai dans une bourse en cuir, placée sur sa peau, une somme de 200 boudjous, restant de mon argent qu'il avait dissipé. Elle me fut rendue par les Tolba, sans que je pusse leur faire rien accepter; on me rendit ensuite mon mulet, qui avait été vendu à l'un d'eux, mais qui n'en avait pas encore payé le prix; on me rendit aussi mon fusil, mes pistolets garnis en argent et mes livres saints. Le lendemain, les Tolba voulurent nous faire jurer l'oubli du passé, et lurent sur mon gendre et sur moi le Feta, pour sceller notre réconciliation. J'engageai mon gendre à revenir avec moi auprès de

sa femme et de son enfant; mais, craignant au fond de son cœur, que je ne le livrasse aux Français, je ne pus le décider à me suivre. J'obtins de lui qu'il répudiât ma fille; les Tolba le délièrent de ses engagements.

« Je fus prié instamment par plusieurs des Tolba de leur vendre mon mulet; mais mes pieds étaient blessés, j'étais malade, et je les priai à mon tour de me laisser conserver ma monture. Mon mulet leur faisait envie à cause de sa haute taille; ils en possèdent du reste fort peu; le pays les nourrit difficilement, quoique les Kabyles fassent du foin comme les Français, et paviennent à habituer leurs mulets à manger, en place d'orge, des figues sèches et même des olives.

« Je quittai les Tolba, pénétré de reconnaissance et d'admiration pour leurs hautes vertus, et je pris le chemin de l'Ouest pour regagner mon pays.

« En arrivant chez les voisins des Tolba, je fus surpris de ce que j'appris sur leur compte. On m'assura que leur nombre s'élevait jusqu'à six ou sept cents, et que tous savaient lire et se battaient volontiers. Marabouts dans leurs montagnes, ils deviennent guerriers dangereux quand ils sortent de leur pays; ils sont même querelleurs, coupent les chemins et font des

ghazia. Les Tolba sont aussi redoutés par leurs voisins comme guerriers, que vénérés par eux comme savants. Dans leurs courses, chacun d'eux est armé d'un fusil, d'un long sabre et d'un bâton ferré ; ils se servent de chacune de ces armes selon l'ennemi auquel ils ont affaire; ils assomment les conducteurs inoffensifs des caravanes et se servent de leurs fusils et de leurs sabres contre les gens armés qui veulent leur résister. Les Tolba, comme presque tous les Kabyles, vont tête nue l'été comme l'hiver; l'huile et les figues forment à peu près toute leur nourriture; ils trempent des figues dans l'huile et les mangent; ils boivent de l'huile. Pendant l'hiver, qui est très rigoureux dans leurs montagnes, ils s'enduisent le corps d'huile, et quand la neige tombe sur leurs têtes nues, on les voit secouer la tête pour s'en débarrasser, comme le font les bœufs.

« Je m'éloignai enchanté de tout ce qui m'était arrivé, et tremblant de faire rencontre, hors du pays des Tolba, d'une de leurs bandes. Je repris à peu près le chemin par lequel j'étais venu, et, toujours conduit par un anéia, j'arrivai sans encombres jusqu'aux Issers. Je passai chez les Khachna, à Blidah, et je parvins enfin chez les Abides, où mes parents et mes amis se réjouirent de mon retour.

« J'ai appris sous ma tente que vous m'aviez envoyé chercher par un cavalier; je me suis délassé un jour, et je suis venu vers vous pour entendre votre volonté et me soumettre à ce que vous ordonnerez sur moi. »

CHAPITRE VII

SOUVENIRS RELIGIEUX.

Réception des reliques de Secondinus, ancien évêque d'Afrique. — Retour futur des anciens exilés de l'Afrique chrétienne. — Le jour de la première communion. — Une première communion de matelots à Alger. — Vœux pour le rétablissement des aumôniers à bord des bâtiments de guerre et dans l'armée. — Les pénitentiers d'Alger. — Transformation morale des condamnés militaires.

VII

SOUVENIRS RELIGIEUX.

Je développerai plus tard des idées sur l'indispensable nécessité de donner en Algérie une grande place à l'élément religieux, sous peine de voir périr l'œuvre de la France. Je ne veux que rappeler ici mes souvenirs religieux du 28 avril 1844 à Alger. La réception des restes d'un ancien évêque d'Afrique, une première communion de matelots dans l'ancienne capitale du brigandage musulman, des centaines de condamnés militaires transformés par l'action chrétienne, tels sont les spectacles qui ce jour-là ravirent mon esprit.

On sait que dans l'année 484 beaucoup d'évêques

africains, chassés par l'impitoyable Huneric, allèrent demander un asile aux pays des Gaules et d'Italie. Secondinus fut un de ces illustres proscrits ; aucun monument ne nous apprend comment s'écoulèrent les jours de son exil ; il paraît seulement que Secondinus trouva un abri en Italie, qu'il y répandit les fruits abondants de son zèle et qu'il y mourut. Une ville du royaume de Naples, Troia, gardait ses restes vénérés. Un bras de Secondinus a été donné à l'église d'Alger comme un bras de Saint-Augustin avait été donné à Hippone renaissante. Ces bras sortis de leurs vieux sépulcres pour reparaître en Afrique sont comme de sublimes travailleurs qui aideront à reconstruire l'édifice de la foi chrétienne dans ces contrées.

J'étais dans la cathédrale d'Alger lorsque les reliques de Secondinus, enfermées dans une châsse, sont venues solennellement prendre possession de l'autel qui leur était destiné. Un évêque du Ve siècle revenant en Afrique dans le XIXe siècle et reçu par un évêque français dans une mosquée convertie en église, c'est toute une merveilleuse histoire ; ces rapprochements, ces contrastes qui laissent voir l'accomplissement d'événements immenses, ont une façon d'éloquence dont l'âme est fortement saisie.

M. l'évêque d'Alger a trouvé quelques chaudes paroles en harmonie avec la pensée des assistants, mais le spectacle lui-même était au-dessus du discours le plus expressif.

Quand la renaissante Église d'Afrique aura avancé sa mission et que les besoins religieux seront partout satisfaits, quand chaque chose sera entrée dans une voie bonne et sûre et que l'Algérie chrétienne aura atteint le degré de gloire auquel il sera permis de la voir monter, alors une belle fête pourra être donnée au monde. On convoquerait des divers points de l'Afrique, de l'Italie et des Gaules les évêques de l'ancienne Église africaine; on interrogerait tous les temples, tous les sépulcres, tous les débris, pour leur demander ce qu'ils gardent des ossements des Cyprien, des Aurèle, des Alype, des Sévère et des Fulgence. De toutes parts ces morts tirés des sanctuaires où les vénère la piété, des coins de terre où ils reposent ignorés et sans gloire, s'achemineraient, au milieu des pompes chrétiennes, vers Alger ou vers Hippone, devenue le rendez-vous du saint épiscopat d'autrefois; ils arriveraient pour être les témoins heureux d'une nouvelle moisson chrétienne dans un pays jadis fécondé par leur sueur ou même par eur sang. Placés dans un monument qui serait

comme le panthéon du catholicisme africain, ils représenteraient un passé plein de génie, de courage et de vertu, et leur muet langage aurait toute la grandeur de l'histoire. De même que les fils s'excitent à l'amour des belles choses par le souvenir de leurs ancêtres, par la vue des images de leurs aïeux, ainsi les évêques et les prêtres de l'Afrique nouvelle sentiraient se rallumer le feu de leur zèle en présence des restes sacrés de leurs glorieux ancêtres dans la foi.

Il est dans la vie un jour religieux dont le moins croyant ne perd point le souvenir, jour qui garde la blancheur du lis et la pureté des rayons de l'aube, tout rempli des sourires du ciel, des émotions du cœur et de la foi, du doux bruit des cantiques et du parfum des fleurs, jour heureux où les enfants conversent avec les anges, où sur chacun de ces fronts bénis semble briller une étoile : c'est le jour de la première communion ! Lorsque la tête s'incline sous le poids des fatigues de la vie, sous le poids des douleurs nées d'espérances brisées, parfois la pensée va se reposer sur le jour déjà lointain où tout paraissait si beau, comme on chercherait à se consoler d'un affreux désert par le souvenir d'un ravissant paysage. Si les tourments ou les ravages du doute ont passé

sur votre vie, vous reportez un mélancolique regard sur les paisibles sérénités du jour où la croyance forte et naïve vous faisait toucher les invisibles réalités des mystères chrétiens : on est alors comme le navire parti du port avec la poupe ornée de fleurs, avec des chants joyeux, les voiles arrondies par un vent propice, et qui, à peine arrivé à la moitié du voyage, se voit battu, rompu, mis en pièces par l'ouragan et les flots ! Heureux ceux dont la marche en ce monde ne dément point cette fête séraphique du premier printemps de l'âme, et qui n'ont jamais communié qu'au bien, à la vérité, à la beauté morale, à l'ordre divin ! Cette première alliance complète d'une jeune créature avec son Dieu se célèbre le plus souvent dans l'église où nous reçûmes le titre glorieux de chrétien, autour des champs, des prés des collines où notre enfance s'écoula; et c'est ainsi que la première communion se confond avec les suaves images de la terre natale. Mais c'est tout un nouveau monde, toute une source d'impressions profondes et nouvelles, quand des enfants de la France, des adolescents jetés à travers les rudes labeurs de la navigation, se trouvent amenés à faire la première communion sur la rive africaine, dans l'ancienne métropole du pillage, de la servitude et du meurtre.

Ce que la première communion a de plus touchant se mêle ici aux plus saisissantes idées de la conquête.

Représentez-vous donc une cinquantaine de matelots de nos bâtiments de guerre, dans leur tenue la mieux soignée, rangés sur plusieurs bancs au milieu de la cathédrale d'Alger, pénétrés de respect, recueillis, les bras croisés ou tenant ouvert à la main un livre de prières. De pieux camarades s'étaient réunis à ceux qui allaient communier pour la première fois. La plupart des matelots assemblés pour le festin des anges avaient plus de vingt ans. Ils n'étaient pas de ceux qui ont sucé le christianisme avec le lait; des années s'étaient passées sans qu'ils fussent instruits des vérités de la foi. Ces matelots n'avaient connu de Dieu que le nom, quoiqu'ils vécussent au milieu de ses plus formidables merveilles; ils n'avaient pas découvert la grandeur divine dans les belles nuits d'Afrique, d'Orient ou d'Amérique, ni dans la magnifique étendue des flots, ni dans les terribles colères de l'Océan; ils n'étaient jamais descendus un seul moment dans les profondeurs de leur âme pour y étudier ses besoins infinis, ses misères et sa destinée; la vie humaine n'était pour eux qu'un livre fermé, et le plan divin de la création n'existait point pour eux. Nulle lumière n'était venue traverser la nuit de leur

existence mêlée de durs travaux, d'asservissements sévères et de jouissances brutales. C'est à Alger que le bienfait de la pensée religieuse les attendait.

Il y avait alors à Alger un prêtre (j'ignore s'il y est encore) dont le zèle, fécond en bonnes œuvres, se faisait sentir de toutes parts : c'était l'abbé Tissier. Il se montrait, à bord de nos bâtiments de guerre qui arrivaient à Alger, comme un missionnaire d'amour religieux ; sa parole à la fois grave, douce et familière instruisait, touchait les matelots. Les devoirs du bord n'étaient jamais négligés; ce sont les heures de l'oisiveté qu'on donnait aux entretiens sur les intérêts les plus élevés de la destinée humaine. C'est ainsi qu'une portion de notre marine de guerre a été évangélisée à Alger. Il est possible que quelques matelots trompent le prêtre, mais des actes partiels d'hypocrisie infâme ne sauraient détruire la valeur morale de l'ensemble d'une œuvre. On admire comment des marins, touchant à tant de contrées diverses et se trouvant fréquemment en France, vont renaître à la religion précisément sur cette terre africaine où le christianisme renaît. Ne semble-t-il pas que ce rivage d'Alger ait particulièrement reçu une mission chrétienne? C'est là que la foi attend une foule d'hommes longtemps retenus dans les ténèbres

de l'ignorance ou du vice; c'est là qu'on devient chrétien, *fiunt christiani*, comme aux derniers temps du paganisme. Souvent des matelots se disent adieu à Toulon, partent pour des expéditions lointaines, et se donnent de pieux rendez-vous à Alger. On est séparé de longs mois par l'Océan et les tempêtes, et l'on se retrouve au pied d'un autel en Afrique, en présence de celui qui tient les mers dans le creux de sa main et qui arrête ou déchaîne les orages.

A la vue de ces jeunes matelots, je me redisais ce que j'ai pensé bien des fois depuis que j'ai voyagé sur mer, c'est qu'il manque un homme à bord des bâtiments de guerre : il manque l'aumônier! La religion n'a plus sa place sur nos vaisseaux ; il n'y a plus de signe de foi dans ces flottantes cités que de continuels périls environnent. Des hommes qui habitent sur l'abîme et dont la vie est une lutte contre les formidables forces de la nature ; des hommes dont les jours sont à la merci du vent qui se lève et du nuage qui passe, n'ont personne pour leur parler de Dieu, pour les consoler et les bénir. A l'heure de l'agonie et de la mort, nulle pieuse voix ne leur adoucit les terreurs de l'éternité, nulle main ne leur ouvre les portes de la future et immortelle patrie. Nos vaisseaux en perdant leur aumônier ont perdu leur

plus belle poésie, car il y avait une sublime poésie dans la prière et les cérémonies chrétiennes sur les mers. Il est des officiers de marine, nous le savons, qui ne voudraient pas d'un aumônier; la carte et la boussole leur suffisent; ils croient pouvoir naviguer sans Dieu; nous respectons l'indépendance de leur raison, et nous n'entendons pas qu'on les force d'assister à la messe; mais c'est précisément parce que nous désirons que la liberté de conscience soit une vérité sur mer comme sur terre, que nous aimerions qu'on songeât à cette portion de l'équipage qui a des besoins religieux. On ne témoigne pas un grand respect pour la liberté de conscience, quand on contraint un homme de foi à demeurer victime de l'incrédulité d'un autre homme. Oh! quel chagrin pour les mères dans la seule idée que des fils élevés dans la religion des aïeux ne retrouvent plus aucune image de leur foi du moment qu'ils mettent le pied sur un navire! S'il se rencontre des officiers de marine pour lesquels le manque d'un aumônier soit presque une joie, combien y en a-t-il qui, dans les longues traversées, s'attristent de voir mourir sans consolation quelquefois des amis, souvent des matelots! Plus d'un officier de marine qui séjourne à Toulon connaît le chemin des églises et aussi le

chemin de la demeure des pauvres. Ces jeunes hommes n'ont point encore découvert de l'incompatibilité entre l'épaulette et le sentiment chrétien ; ils ne trouvent pas la moindre honte à professer la religion de Jean Bart et de Duguay-Trouin, de Tourville et de Suffren. Il n'est pas loin, j'espère, le jour ou l'aumônier sera rendu à nos vaisseaux, et alors nous demanderons que les prêtres appelés à de telles missions soient doux et polis, instruits et pieux : le succès de missions semblables dépend du caractère particulier de l'homme.

Le rétablissement des aumôniers, nous le souhaitons non-seulement pour notre marine, mais aussi pour notre jeune et héroïque armée d'Afrique qui s'en va braver la mort sans que personne lui parle de Dieu et de l'âme immortelle.

Alger a deux pénitentiers, l'un au Fort-Neuf, l'autre au Fort des Vingt-Quatre-Heures; ils reçoivent les militaires condamnés à des peines correctionnelles. On trouve aussi au Fort-Neuf l'établissement appelé établissement du Boulet. J'ai plus d'une fois visité les ateliers de ce fort, ses noirs et humides cachots, ses longues et sombres galeries qui certainement ont entendu autrefois les gémissements des esclaves chrétiens; la cour du Fort-Neuf communique avec

la mer par une porte; cette cour abritait les péniches du dey; on y retrouve de petits canons enfoncés dans la terre, auxquels les barques étaient attachées. Le prêtre dont j'ai parlé tout à l'heure a fait entrer les consolations religieuses dans ces demeures de l'expiation. Un autel est élevé dans la galerie du Boulet et dans la galerie du pénitentier; j'y ai vu même un chaire du haut de laquelle l'homme évangélique rompt le pain de la divine parole.

Le soir du 28 avril il me fut donné d'assister à un spectacle qui ne sortira jamais de ma mémoire. Plus de deux cents condamnés militaires étaient réunis dans une longue galerie souterraine dont le fond présentait un autel dédié à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. La statue de la mère du Sauveur du monde surmontait l'autel. Les pieux condamnés militaires ont fondé une association de persévérance et d'honneur pour détruire le blasphème et les paroles contraires aux bonnes mœurs. Cette société se compose de douze conseillers et de plusieurs divisions commandées par des chefs et des sous-chefs élus entre camarades. Les membres de l'association venaient ce soir-là recevoir des mains de l'évêque d'Alger leur diplôme. Je les ai vus arriver l'un après l'autre, tenant un cierge à la main, aux pieds du prélat qui leur

remettait le diplôme et leur donnait la bague épiscopale à baiser. Ils étaient recueillis, doux et timides, et vous les auriez pris pour des adolescents simples et purs plutôt que pour des soldats que la loi militaire a châtiés. Pendant la cérémonie, de belles voix de condamnés répétaient des cantiques.

Les constructions nouvelles, l'activité du pays d'Alger, la sécurité des routes, les défrichements commencés dans le Sahel, l'organisation de notre pouvoir sur les Arabes soumis avaient vivement intéressé mon intelligence; mais je donne toute mon admiration à ces condamnés redevenus des hommes, redevenus dignes de leur céleste origine et rendus à l'harmonie morale, à ces condamnés venus là souillés de vices, sans foi ni loi, et présentant aujourd'hui l'image d'une société d'élus; ces défrichements de l'âme humaine, cette culture du cœur, ces conquêtes de la vertu et de la religion sur les penchants pervers, les habitudes immondes et les dépravations de tous genres, cette merveilleuse transformation qui, à la place de natures dégradées, nous montre des hommes remontés à une grande hauteur morale, voilà ce qui frappe le plus, non-seulement le penseur religieux, mais le philosophe quel qu'il soit, pourvu qu'il s'intéresse à la dignité humaine. Nous étions là

comme dans des catacombes, au bruit des vagues de la mer qui se brisaient au pied du Fort-Neuf, au bruit des cantiques qui retentissaient sous les longues et tristes voûtes éclairées par des cierges. Je ne sais si l'imagination chrétienne peut abuser sur la portée de telles créations, mais il serait permis de croire qu'elles marquent le rivage d'Alger du sceau prophétique d'une mission providentielle.

L'esprit du mal est malheureux de tout le bien qui peut s'accomplir. On connaît ces lugubres oiseaux que la lumière du soleil importune. Il y a dans le monde une conspiration secrète et jalouse contre toute gloire et tout bonheur, un atelier d'éternelles calomnies contre toute vertu. Trop de bien s'était opéré dans les pénitentiers et le Boulet d'Alger pour que d'envieuses rumeurs ne vinssent point gronder autour du Fort-Neuf. Des gens qui ne se nomment point et se bornent à machiner dans l'ombre, ont accusé les intentions du prêtre directeur, mis en doute la sincérité du retour religieux des condamnés militaires et jeté d'indignes motifs de piété à la face de tant de jeunes hommes exclusivement occupés de bonnes et louables pensées. Mais cette poussière est retombée sur la tête de ceux qui l'avaient lancée

contre la vérité, et je m'honore d'avoir pris publiquement la défense des condamnés militaires d'Alger.

CHAPITRE VIII

LA SOCIÉTÉ DE SAINT-AUGUSTIN.

Fondation de la Société de Saint-Augustin à Alger. — Lettre de l'auteur à monsieur le président de cette Société. — Sa réception au nombre des membres. — Réflexions sur la fondation de cette Société. — Quelques idées sur sa mission religieuse et littéraire.

VIII

LA SOCIÉTÉ DE SAINT-AUGUSTIN.

La pensée religieuse qui transforme les matelots de guerre et les condamnés militaires d'Alger, a fondé en 1843 dans la métropole africaine une association sous le patronage de saint Augustin. Le but de cette Société, semblable d'esprit et d'intention au Cercle catholique de Paris, est d'offrir un centre moral aux hommes et surtout aux jeunes hommes venus de France. Elle n'exclut pas les amis du dehors, elle les recherche au contraire. Seulement, pour être membre de la Société, il faut, aux termes du règlement, en faire la demande par lettre. Au mois d'avril 1844 la Société religieuse et littéraire

de Saint-Augustin avait pour président M. l'abbé Dédoux, chanoine d'Alger. J'eus l'honneur de lui adresser la lettre suivante :

A Monsieur le Président de la Société de Saint-Augustin.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Je fais un pèlerinage en Afrique pour ajouter la couleur des lieux à l'histoire de Saint-Augustin que je viens d'achever, et, dès mes premiers pas sur cette terre illustre, je rencontre une Société littéraire et religieuse récemment fondée sous le patronage du grand homme dont mon cœur et ma pensée sont pleins! Vous comprendrez mon vif désir de me mêler dans vos rangs. Permettez-moi donc, monsieur le Président, de solliciter l'honneur d'être inscrit au nombre des membres de la Société de Saint-Augustin. Cette faveur me sera d'un bon augure pour le reste de mon voyage dans les contrées africaines, et donnera un intérêt de plus à ma prochaine visite aux ruines d'Hippone!

Ce que je sais du but de votre œuvre et de l'esprit qui l'anime me fait voir dans l'inspiration des fondateurs une bénédiction divine, une intention de la Providence. En effet, Alger, la grande porte de l'Afrique, le rendez-vous de tous les intérêts, de

toutes les passions, de toutes les idées nouvelles, le centre des agitations, des mœurs et des races les plus diverses, offre un spectacle dont le premier effet n'est pas un entraînement vers notre foi. Ces nombreux courants d'opinions et de croyances frappent d'abord l'âme d'une sorte d'indifférence pour les religions. On se laisse aller à penser que tout est bien, que tout est suffisamment vrai, parce que toute chose a l'air de cheminer tranquillement vers son but! Il faut se défendre de ces soudaines impressions, dangereuses erreurs d'un esprit qui ne creuse rien et ne regarde pas au fond. Les jeunes imaginations, même celles qui réunissent les meilleurs instincts, sont toujours disposées à ne toucher les choses que du bout de leur aile, pour peu que les passions du cœur y trouvent leur profit. Il est utile de se persuader que le pêle-mêle des sentiments humains, au lieu d'arrêter notre effort vers les croyances chrétiennes, doit l'exciter au contraire. La religion catholique n'apparaît jamais plus belle qu'en présence du chaos moral. Les mille et mille formes de l'erreur dans l'univers n'enchaînèrent point le zèle des douze pauvres Galiléens; les dieux dont la terre était couverte ne firent pas reculer les disciples du Dieu crucifié. La Société des saines doctrines de Saint-

Augustin d'Alger, armée de notre magnifique unité religieuse, de notre admirable perpétuité, de nos enseignements avec lesquels tout s'opère, tout monte et se fortifie, cette Société littéraire de l'Afrique renaissante fera ici l'office de l'ange porte-lumière au profit des hommes de *bonne volonté* à qui le ciel a promis la paix.

Dans ce nouveau monde africain ouvert à l'activité européenne, le vice est plus pressé de se produire que la vertu, car le fleuve de la civilisation charrie avec lui bien des misères morales! Il est nécessaire que le christianisme intervienne sous plusieurs formes pour brider le mauvais côté du cœur humain. Au milieu de cette chaude expansion du génie français, au milieu de ces merveilleux efforts pour reculer au loin les limites de la barbarie, je n'aperçois guère que des hommes embrasés de l'amour des intérêts matériels. Le feu de la cupidité circule dans leurs veines, la passion de l'or éclate dans leur yeux, et c'est la terre, la terre seule qu'ils regardent! Il importe qu'il y ait dans la métropole de l'Algérie une association dont les travaux rappellent l'homme à la sublimité du spiritualisme, à la grandeur de sa nature immortelle, aux droits et aux devoirs de la créature faite à l'image de Dieu! Il importe d'en-

seigner que l'Europe, en enfonçant les portes de l'islamisme, obéit à des desseins providentiels, et qu'il s'agit d'agrandir le royaume de la vérité et non pas seulement d'augmenter le nombre des riches sur la terre !

Il ne m'appartient pas, Monsieur le Président, d'indiquer aucun chemin, d'ouvrir aucun horizon à la Société née depuis peu dans ces contrées redevenues fécondes en belles et saintes choses. Mais souffrez que je vous exprime le vœu de voir la Société religieuse et littéraire d'Alger travailler à faire revivre à force de soins, de recherches et d'utiles correspondances, les temps de l'Afrique chrétienne, ces vieux âges si glorieux dont les légions françaises foulent de toutes parts les débris ! Tirer de leur immense tombe ces anciennes et mémorables époques, ce sera aussi ressusciter la foi en Afrique, et la génération nouvelle rattacher son œuvre religieuse à la chaîne d'or des trois grands siècles africains ! Heureux si je puis apporter mon grain de sable à la reconstruction chrétienne dans ce pays que le génie et la sainteté ont marqué de traces immortelles !

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Président, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

P....

Alger, 21 avril 1844.

La séance où l'on me fit l'honneur de m'admettre au nombre des membres de la Société religieuse et littéraire de Saint-Augustin, était nombreuse. M. le président l'ouvrit par un petit discours adressé à M. l'évêque d'Alger qui était présent; il le *remerciait du nouveau membre* que Monseigneur présentait à la société. La réponse de l'évêque fut simple et paternelle; il daigna parler de moi et de mon passage en Afrique en termes dont je fus touché. Je remerciai brièvement de tant d'obligeance et de l'honneur qu'on voulait bien me faire; puis M. le président donna lecture de la lettre qui exprimait mes sentiments sur l'œuvre nouvelle. Plus tard je reparus encore une fois dans une séance de la Société de Saint-Augustin, et j'exposai diverses idées qui me semblaient de nature à féconder, à faire réussir la pensée de l'œuvre. Depuis ce temps, je n'en ai plus eu de nouvelles.

Je voyais dans la Société récemment fondée deux choses très-intéressantes, d'abord un point de réunion morale pour nos jeunes compatriotes d'Alger, ensuite une sorte d'académie africaine pouvant se proposer pour but particulier l'étude des grands hommes de l'Afrique chrétienne, la recherche des monuments et des souvenirs des vieux temps de foi

dans ce pays. Avec une impulsion vive, une direction intélligente et forte, vous verrez les esprits honnêtes et studieux se rapprocher, s'exciter à l'amour du bien. Les âmes les meilleures ont besoin d'être réchauffées, et le principe de l'association porte en lui ce feu sacré qui est à la fois l'inspiration et la force permanente de l'homme. Il ne faut pas oublier que notre établissement en Algérie est un empire qui se fonde ; les associations morales sont le ciment qui doit unir et consolider les pierres de l'édifice. L'amour exclusif du luxe, l'adoration de la matière n'a jamais rien fondé de grand. La passion de l'or peut suffire pour élever un comptoir, créer un foyer plus ou moins considérable d'industrie, mais elle n'a jamais suffi et ne suffira jamais pour jeter les bases d'un empire durable. Les belles et durables choses ne naissent que d'une croyance quelconque, d'un culte pour ces intérêts moraux qui élèvent l'âme par-dessus les horizons étroits de la vie et du temps, et marquent nos œuvres d'une sorte d'empreinte éternelle. C'est l'amour du vrai et du beau qui seul peut faire pardonner en ce monde l'amour de l'utile. Gagnez des batailles, et puis plantez, creusez, bâtissez, amassez les richesses, épuisez toutes les joies, tous les délices que peut donner la

matière : quelle page aurez-vous conquise dans l'histoire si, par vous et autour de vous, l'âme humaine n'a rien fait qui soit digne d'elle, si vous n'avez pas pris garde que notre destinée ne s'achevait pas tout entière sous la pierre du tombeau et qu'il faut quelque chose de plus que la terre à cette intelligence qui a toujours trouvé la terre trop petite pour l'immensité de ses vœux et de ses besoins? Il importe donc qu'il y ait des associations morales dans cette nouvelle France du continent africain, et nous aurons occcasion de revenir sur ce point.

Nous avons dit que la Société de Saint-Augustin d'Alger ferait bien de se livrer particulièrement à l'étude des grands hommes, des monuments et des souvenirs de l'ancienne Afrique chrétienne. La principale condition pour être remarqué, c'est d'avoir une physionomie à soi. On ne pourrait guère promettre ni éclat ni avenir à une œuvre qui entrerait dans le monde pour ressembler à d'autres œuvres. La Société de Saint-Augustin d'Alger aurait sa physionomie propre qui lui serait indiquée par le lieu même de son berceau. Elle n'a qu'à interroger le passé et la poussière autour d'elle pour trouver un but spécial à ses laborieux efforts. L'Atlas, dit-on, a des mines d'or et d'argent; mais quelle mine com-

parable aux richesses accumulées dans les immortels écrits de saint Cyprien, de Tertullien, de saint Augustin! que de vérités, que d'enseignements, que d'éloquence à remettre en lumière! Quel immense arsenal tout rempli d'armes pour les luttes chrétiennes! Quel nombre infini de solutions pour les difficultés devant lesquelles s'arrêtent l'ignorance, les passions ou les préjugés de notre temps! Les écrits des Pères africains ont une sève de jeunesse chrétienne qui donne inévitablement de la vigueur à tout esprit studieux. La Société de Saint-Augustin d'Alger recevrait ainsi une mission magnifique; elle serait l'intermédiaire par lequel l'Afrique des vieux âges catholiques éclairerait de nouveau le monde.

En même temps que la Société de Saint-Augustin d'Alger s'occuperait de la littérature des Pères de l'Afrique, elle trouverait dans l'archéologie chrétienne de ce pays une utile et belle diversion à ses travaux. On demanderait à ces régions si longtemps livrées aux ténèbres des temps barbares ce qu'elles ont gardé de leurs monuments religieux. Les Vandales mirent le feu à la plupart des églises, mais, quelque terrible que soit une dévastation, elle laisse toujours d'importants débris! L'Afrique chrétienne, dans ses beaux jours, compta plus de sept cents évê-

ques, et un pareil nombre d'évêchés suppose une multitude d'édifices catholiques qu'on n'efface pas facilement de la terre. Un zèle intelligent et pieux pourra beaucoup découvrir. Bien des inscriptions chrétiennes attendent l'investigateur éclairé. Des membres correspondants, répandus au sein de l'Algérie, concourraient à la résurrection d'un passé si plein d'un touchant intérêt. Un musée, placé à côté de la salle des séances de la Société de Saint-Augustin d'Alger, recevrait les débris précieux et les inscriptions appartenant à l'ancienne Afrique chrétienne.

Voilà comment nous comprendrions la mission de la Société religieuse et littéraire que nous avons un moment aperçue à son berceau dans la ville d'Alger. Nous avons vu le grain de sénevé, et nous voudrions qu'il devînt un grand arbre à l'abri duquel pussent se rassembler les oiseaux du ciel.

CHAPITRE IX

ESCLAVAGE DES CHRÉTIENS A ALGER.

Les ordres de la Rédemption, de la Merci et de la Trinité. — Opinions de saint Cyprien, de saint Ambroise et de saint Césaire d'Arles, sur le rachat des captifs. — Le P. Gervais, ancien Trinitaire ; ses souvenirs sur l'état des esclaves, il y a quarante ans. — État des esclaves chrétiens à Alger dans les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles. — Fondation de l'ancien hôpital des chrétiens. — Le frère Pierre de la Conception. — Comment les Pères de la Merci rachetaient les captifs. — Le retour des captifs rachetés. — Captivité de Miguel Cervantes. — Anecdotes et récits divers.

IX

ESCLAVAGE DES CHRÉTIENS A ALGER.

L'histoire moderne n'offre rien de plus étrange, de plus inouï, de plus lamentable que la destinée de tant de chrétiens saisis sur les mers et précipités dans la servitude au milieu des Barbares d'Afrique; et cela est arrivé, non pas une fois et durant une période rapide, mais cela a duré des siècles! Alger était comme un abîme où s'en allaient tomber les espérances, les trésors, les sueurs et quelquefois la vie des captifs. Des parages de Tunis à ceux de Gibraltar, des îles Baléares aux côtes de Provence, des rivages d'Italie à ceux d'Espagne, la cupidité armée avait tendu un immense réseau. Aux portes de

l'Europe, l'épouvante était organisée, la spoliation et l'esclavage avaient leurs lois; on trafiquait des angoisses et des larmes des chrétiens. Pour les foyers d'Europe, ce nom d'Alger voulait dire péril et malheur, torture et désespoir. Que de familles d'Occident dont le long deuil avait été l'ouvrage des Algériens! que de places vides ils avaient faites! à combien de lugubres récits avait donné lieu leur rapace cruauté!

Bien avant qu'Alger fût devenue un nid de vautours, la Méditerranée avait des pirates, et la chrétienté des captifs à racheter. Qui n'a connu le dévouement sublime de ce pauvre prêtre des environs de Barcelonnette, de ce Jean de Matha, le fondateur de l'ordre de la Rédemption! Il parut dans la seconde moitié du douzième siècle si fécond en grandes choses, et son apostolat courageux est une des gloires de cette époque. Un ermite du diocèse de Meaux, Félix de Valois, devint le compagnon de Jean de Matha. Approuvés par Innocent III, sous l'invocation de la Sainte-Trinité, protégés par Philippe-Auguste, les deux pieux amis, vêtus d'une robe blanche marquée d'une croix rouge sur la poitrine, s'en allèrent délivrer des centaines d'esclaves chrétiens au Maroc, à Tunis et chez les Mores d'Espagne. Dans un second

voyage, en 1210, Jean de Matha racheta cent vingt chrétiens à Tunis, et trois ans après, il mourait à Rome, âgé de soixante-un ans. Le nom de Jean de Matha est digne de rester à jamais dans la mémoire du genre humain parce que l'idée de l'ordre de la Rédemption est la plus haute manifestation du dévouement ; c'est dans le cœur du prêtre des Alpes qu'entra pour la première fois cette grande idée, et ce fut lui qui en réalisa le plan. L'accroissement de l'ordre de la Rédemption fut d'une rapidité merveilleuse. C'était un magnifique mouvement de générosité évangélique. Le douzième et le treizième siècles, dont les entrailles si chrétiennes tressaillaient à chaque belle œuvre de foi, ne pouvaient que favoriser le saint enthousiasme et les desseins de Jean de Matha.

L'ordre de la Rédemption, et plus tard les ordres de la Merci et de la Trinité, étaient à la fois une imitation et une continuation de la mission de Jésus-Christ sur la terre. Dès le troisième siècle, une voix illustre de l'Église, la voix de saint Cyprien, recommandait le rachat des captifs[1]. Dans une lettre adressée aux évêques de Numidie, le grand évêque de Carthage regardait les douleurs de ses frères

[1] Ad episcopos numidas epistola.

comme ses propres douleurs. Il rappelait ces paroles de saint Paul : « Si un membre souffre, les autres « membres souffrent aussi. » Et ces autres paroles : « Qui est malade sans que je sois malade aussi ? » Cyprien savait ensuite, d'après le grand apôtre, que les chrétiens sont comme des temples de Dieu et concluait que ces tabernacles ne devaient pas rester longtemps captifs. Il ajoutait qu'il fallait voir le Christ lui-même dans chaque chrétien esclave, qu'il ne convenait point de laisser dans la servitude celui qui nous avait délivrés de la mort, ni d'épargner l'or pour celui qui n'avait point épargné son sang. Au grand jour du jugement, le Sauveur dira à ceux qui auront été miséricordieux : « J'ai été captif et « vous m'avez racheté ; j'ai été chargé de chaînes « chez les Barbares et vous m'avez délivré de la « servitude. » L'évêque de Carthage remerciait ses vénérables collègues de Numidie de l'avoir associé à l'œuvre de la rédemption des captifs et leur envoyait les sommes recueillies parmi son clergé et son peuple. Il leur transmettait une liste de tous ceux qui, poussés par un sentiment de fraternité chrétienne, avaient apporté leurs dons : les noms de ces frères de Carthage devaient être prononcés dans les prières des évêques numides. Ainsi l'Église d'Afri-

que, dans ses premiers âges, donnait un solennel exemple de charité envers les captifs, comme si elle avait prévu que, dans les temps à venir, d'autres chrétiens jetés sur la terre africaine auraient besoin de ces grands principes de fraternité évangélique pour être arrachés à l'esclavage.

Saint Ambroise pensait sur cette grave matière comme saint Cyprien ; il permettait que les églises fussent dépouillées pour payer la liberté des esclaves chrétiens et voyait dans la rédemption des captifs *tout l'honneur des sacrements*. Saint Césaire, archevêque d'Arles, vendit les vases sacrés pour cette haute et pieuse destination, et reçut les louanges du Saint-Siége et de plusieurs conciles : il eut pour auxiliaire dans cette œuvre de rachat Alaric lui-même. Parmi les ancêtres des moines rédempteurs, nous trouverions aussi saint Paulin de Nôle, saint Loup évêque de Troyes, saint Éloi, et de pieuses dames romaines des cinquième et sixième siècles.

Depuis le jour où j'avais touché pour la première fois le sol d'Alger, le souvenir des anciens esclaves chrétiens me revenait bien souvent à l'esprit; je songeais à leurs maux, je cherchais leurs traces; je m'informais des lieux qui avaient pu être l'asile particulier de leurs douleurs. On me parla d'un

homme qui pouvait m'éclairer sur ce point. Cet homme est le P. Gervais, d'origine espagnole, ancien Trinitaire qui habite Alger depuis plus de cinquante ans. A l'époque de l'expédition de lord Exmouth, la destruction de l'hôpital des esclaves chrétiens rendait inutile la mission des Trinitaires; ils reprirent le chemin de leur patrie; le P. Gervais demeura seul à Alger en qualité d'aumônier du consulat d'Espagne. Je me trouvai avec un plaisir véritable en présence de ce pieux vieillard qui m'apparut comme un monument religieux de l'ancienne métropole barbaresque; il fut le dernier représentant de la religion chrétienne dans la ville d'Alger avant la domination française; il vit les derniers temps d'une Société barbare à jamais effacée de la terre. Cet homme dont les ans ont affaibli la tête, a de la peine tout seul à recueillir ses souvenirs, à retrouver le passé; mais si on l'interroge avec précision, si on l'excite, si on le presse, il peut encore vous faire des récits animés par une vivacité toute juvénile. J'ai donc interrogé le vieux Trinitaire sur ce qu'il a vu ou su touchant les esclaves chrétiens, et j'en ai tiré des réponses pleines d'intérêt. Mes questions et les réponses du P. Gervais roulaient exclusivement sur l'état des choses depuis cinquante ans, car, pour les

temps antérieurs, j'avais l'histoire et surtout les relations des religieux Rédempteurs.

Le P. Gervais a vu, il y a quarante ans, quatre ou cinq cents esclaves à Alger; la plupart de ces captifs appartenaient aux pays d'Italie. Les esclaves étaient la propriété du gouverneur algérien; il en donnait parfois en présents à des particuliers. Les femmes prises sur les mers étaient confiées aux consuls de leur nation pour être renvoyées dans leur patrie. Nous devons faire observer que cette exception en faveur des femmes n'a eu lieu que dans les derniers temps. Les esclaves étaient occupés aux travaux publics; ils servaient de manœuvres, portaient des pierres, du mortier, de la chaux. Lorsque l'un d'eux excellait dans un métier, il se livrait à son industrie au profit du gouvernement algérien, et en tirait des bénéfices pour lui-même. L'argent venait toujours au travailleur le plus habile. Il s'est rencontré des esclaves qui ont conquis la confiance du dey et l'ont volé tout à leur aise.

Les esclaves, au temps du P. Gervais, avaient leur demeure à la *Caserne du Lion* et aux *Bains du Beylik*. La caserne du Lion était ainsi nommée parce que le dey y nourrissait des lions destinés à être offerts à des puissances musulmanes. Les Bains du Beylik,

c'est ce qu'on appelait la Caserne du Génie et ce qui est maintenant un hôpital militaire. Ces deux édifices se trouvaient au quartier Bab-Azoun; la caserne du Lion, à l'époque de mon passage à Alger, présentait à peine quelques vestiges qui devaient bientôt disparaître pour faire place à une construction nouvelle. A côté de la caserne du Lion s'élevait l'hôpital des Trinitaires dont il ne reste plus rien; c'est là qu'étaient reçus les esclaves malades.

Une église s'ouvrit à la piété des captifs; le gouvernement algérien les laissait librement accomplir leurs devoirs religieux; il tenait même à les voir dans l'exercice de leur foi. Les deys disaient d'un esclave : « S'il n'est pas bon chrétien, il ne sera pas homme bon; et s'il sert mal son Dieu, il servira mal son maître. » Les esclaves portaient au pied un anneau de fer, ou toute autre marque qui annonçait la servitude. Chaque année, le vendredi avant Noël, le gouvernement donnait aux esclaves un habillement complet, mais c'était un costume more; les esclaves le vendaient pour un douro espagnol (cinq francs). A l'aide des petits revenus de leur labeur, plusieurs s'établissaient à leur guise. Ceux qui devenaient assez riches pour se racheter retrouvaient la liberté. Le P. Gervais n'a jamais vu de marché d'esclaves à

Alger; un bazar d'esclaves était à Tunis. L'expédition de Bonaparte en Égypte eut un contre-coup à Alger; le sort des esclaves chrétiens en devint rigoureux, et pendant quelque temps les consuls et vice-consuls à Alger furent eux-mêmes traités comme des prisonniers : le dey leur fit mettre les fers aux pieds.

D'après les récits du P. Gervais, l'état des esclaves chrétiens à Alger était, depuis le commencement du dix-neuvième siècle, bien moins intolérable que dans les trois siècles antérieurs.

J'ai parlé ailleurs du cimetière des chrétiens situé au penchant de la colline de Bab-el-Oued, près du chemin qui mène à l'ancien jardin du dey. Le P. Gervais sait par la tradition l'origine de ce cimetière; il me l'a racontée avec plus de détails qu'on n'en trouve dans les récits des vieux voyageurs.

Dans la dernière moitié du seizième siècle, un évêque espagnol, se rendant en Sicile, fut pris par des pirates algériens. Après d'assez longs jours de servitude passés à Alger, l'évêque reçut de la libéralité espagnole le prix de sa rançon, qui fut considérable à cause de sa dignité. Mais sa charité lui inspira le dessein d'employer plus admirablement cet argent. En ce temps-là, les chrétiens qui mouraient sur la

rive algérienne n'obtenaient pas les honneurs de la sépulture; on jetait les cadavres dans la mer, les flots les rejetaient, et les chacals emportaient et dévoraient ces restes humains. L'évêque esclave alla trouver le maître d'Alger qui avait alors le titre de pacha, et lui offrit le prix de sa rançon pour acheter un cimetière à l'usage des chrétiens; or, il était interdit à tout chrétien de posséder la moindre parcelle de terre. Le pacha fut touché de cette demande de l'évêque; il promit d'accueillir sa prière, à condition qu'on paierait un douro (la valeur de cinq francs) pour chaque pied de terre. Le prix de la rançon du prélat ne suffisant point, l'Espagne ajouta une somme nouvelle; le terrain fut acheté; les chrétiens eurent un lieu où pouvaient reposer leurs os. On dit que l'évêque resta esclave à Alger, faute de trouver une seconde fois le prix de son propre rachat. Pour l'honneur de la chrétienté contemporaine, nous aimons mieux douter de ce dernier trait du récit du vieux Trinitaire. La touchante générosité de l'évêque espagnol méritait de la part de sa patrie un solennel hommage, et non point un triste oubli. La relation du P. Comelin et de ses compagnons, de l'ordre de la Sainte Trinité, a parlé de l'origine du cimetière des chrétiens à Alger; ce n'est point à un évêque qu'elle

attribue ce beau dévouement, mais à un capucin, confesseur du célèbre don Juan d'Autriche; elle ajoute que le capucin généreux mourut captif. Quel que soit le personnage qui ait eu cette gloire, l'origine du cimetière des chrétiens à Alger n'en rappelle pas moins un souvenir digne de prendre place à côté des plus nobles exemples d'abnégation évangélique.

Les agents des puissances chrétiennes qui se trouvaient alors à Alger eurent aussi leur part d'honneur dans cette intéressante page. Le pacha avait mis pour condition que le cimetière ne serait pas clos de murs. Un consul obtint le privilége d'élever une muraille afin de défendre les corps contre les fouilles voraces des chacals; les frais de cette construction furent supportés par tous les consuls, qui donnèrent chacun deux cents douros (mille francs). Le pacha n'avait permis qu'un petit mur; les consuls élevèrent une haute et solide muraille, et le pacha ferma les yeux là-dessus.

Maintenant, à l'aide des relations anciennes, étudions ce qu'était l'esclavage des chrétiens à Alger dans les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, et comment s'accomplissait le rachat des captifs.

Chaque fois qu'un pirate saisissait un navire, il

revenait au port d'Alger; le lendemain de son retour, il conduisait ses esclaves au palais du pacha ou du dey. Celui-ci en prenait, à son choix, un sur huit, et, comme on l'imagine sans peine, son choix s'arrêtait toujours sur la meilleure portion de l'équipage. De plus, si un personnage de marque se rencontrait parmi les nouveaux esclaves, il devenait toujours la propriété du pacha ou du dey, indépendamment du droit sur le huitième. Les autres esclaves étaient partagés entre le pirate et ce que les vieux voyageurs appellent la *Taiffe* (la douane), et puis on les menait au marché d'esclaves qui s'appelait *Batistan*. C'est là qu'avait lieu la première vente. Les captifs passaient ensuite entre les mains de revendeurs qui s'en allaient dans les rues criant les esclaves comme on crie une marchandise, annonçant leur qualité, leur âge, leur profession, et le prix qu'on en voulait. L'estimation de l'esclave marchandé montait peu à peu chemin faisant; mais dans la rue on rencontrait de rares enchérisseurs parce que c'était toujours en présence du pacha ou du dey, chez lui, qu'on établissait le prix définitif et qu'on procédait à la dernière vente. L'Alcazar ou palais était le rendez-vous de tous ceux qui désiraient acheter. Les esclaves demeuraient au pouvoir du plus offrant. Les corsaires et

la *Taiffe* se partagaient la valeur de la première estimation faite au Batistan ; la somme en sus, résultat des enchères, appartenait au Beylik ou gouvernement algérien.

Il y avait donc deux sortes d'esclaves, ceux qui étaient au pouvoir du Beylik, et ceux qui appartenaient aux particuliers. On reconnaissait les esclaves du Beylik à l'anneau de fer qu'ils portaient au pied. Plusieurs traînaient de grosses chaînes. Ils étaient distribués entre divers bagnes ou prisons ; le nombre des bagnes dépendait du nombre des captifs. Il faut chercher quelques-uns de ces cachots dans les sombres et humides galeries des forts situés aux bords de la mer. C'est là que chaque soir on enfermait les esclaves ; quand leur multitude n'était pas trop considérable, on appelait chaque esclave par son nom ; on comptait le malheureux troupeau avant de le parquer dans ses ténébreuses demeures. La journée d'un esclave du Beylik se passait en travaux pour le gouvernement algérien ; leur sort était celui de nos coupables condamnés aux travaux forcés, avec cette différence que les condamnés de Toulon, de Rochefort ou de Brest sont infiniment mieux traités que ne l'étaient les esclaves chrétiens du Beylik d'Alger. Trois petits pains et de l'eau, voilà quelle était leur

ration de tous les jours ; ils n'avaient pas d'autre nourriture, à moins que leur industrie particulière ou la charité des chrétiens libres ne vînt à leur secours. Le vendredi, dimanche des musulmans, était pour les captifs un jour de repos ; ce jour-là, ils pouvaient, s'ils voulaient, travailler pour eux. Mais la plupart avaient besoin de réparer leurs forces épuisées par des labeurs vils ou écrasants. On ne leur épargnait point le poids dangereux des heures les plus brûlantes de la journée sous le ciel africain. Que de maladies, que de désespoir devaient naître des dévorantes ardeurs de l'été ! Que de tourments dans ces existences qui n'avaient d'autre refuge que les heures du sommeil ! Heureux quand parfois, durant le sommeil, un songe rendait les esclaves aux douceurs de la patrie !

Cette rude vie était de temps en temps traversée par de cruels châtiments qu'infligeait le caprice. Les anciennes relations parlent d'un supplice appelé *la falaque*. L'esclave soumis à ce supplice était placé la tête contre terre, les pieds en haut passés dans les trous d'un morceau de bois : en cette attitude le patient recevait des centaines de coups de bâton, ou bien des coups de corde poissée, ou bien encore des coups de nerf de bœuf. Il y avait pour les âmes les

plus chrétiennes un autre supplice, celui de passer des années sans entendre la messe et sans remplir les devoirs religieux. L'interruption des travaux publics le dimanche et les jours de fête n'eût pas été du goût du gouvernement algérien. N'oublions pas de remarquer cependant qu'au dix-huitième siècle tous les bagnes d'Alger avaient une chapelle.

Parmi les esclaves du Beylik, on en voyait qui, du produit de leur industrie privée ou à l'aide d'emprunts, à cinquante pour cent, faits à des juifs, achetaient une taverne. Ceux-là se tiraient presque toujours d'affaire ; malgré l'énormité de l'intérêt de leurs emprunts, l'énormité des droits payés au pacha ou au dey, et l'impôt prélevé pour l'entretien des chapelles des bagnes, ils réalisaient des bénéfices au bout de l'année. L'indigence de bien des esclaves qui ne trouvaient pas de quoi manger était aussi une de leurs charges. Le secret des bonnes affaires de ces *taverniers*, comme les appellent nos vieux narrateurs, c'était le goût très-vif des Turcs et des Mores de la Régence pour le vin, malgré la défense du Coran. Le cabaret n'avait rien de magnifique ; c'était un sale réduit dont tout l'ameublement consistait en quelques tables et qui ne recevait du jour que par la porte. Là, Turcs, Mores et chrétiens mangeaient

et buvaient ensemble, et plus d'une fois leur esprit se trouvait troublé par l'abondance des libations. Les tavernes tenues par des esclaves chrétiens étaient donc bien loin de ressembler à des écoles de mœurs ; les captifs qui se livraient à cette profession n'avaient jamais édifié leurs frères par le spectacle de leur piété, et trop souvent la vie nouvelle qu'ils avaient choisie les menait à l'oubli de la foi. Il arrivait que des taverniers se libéraient de toute dette et même se rachetaient avec leurs économies de plusieurs années, mais la dépravation et l'apostasie devenaient tristement le partage du plus grand nombre d'entre eux. Le dey, qui tirait bon profit de leur industrie, les protégeait très-efficacement ; ils n'étaient pas le moins du monde à la merci de leur clientèle ; quoique esclaves, ils avaient le droit de dépouiller jusqu'aux Turcs en cas de refus de paiement. Une chose curieuse aussi, c'est que le prix des vins était le même, quelle que fût leur qualité ; les fournisseurs du meilleur vin n'avaient d'autre privilége que celui d'un plus grand débit.

Telle était la position des esclaves du Beylik. Quant aux esclaves des particuliers, leur destinée dépendait de l'humeur de leur maître. On avait des jours tolérables ou cruels selon qu'on rencontrait un

caractère doux ou violent, une âme miséricordieuse ou fermée à la pitié. L'esclave, d'après son aptitude et d'après le rang du maître, travaillait à un métier, aux champs ou dans la maison comme domestique. Que d'angoisses secrètes, que de larmes à dévorer dans cette vie de servitude pour laquelle on n'était point fait! On était maître chez soi, on devenait tout à coup domestique chez un Turc ou un More; il fallait accepter en silence les plus douloureux changements de vie. Lorsqu'un captif était soupçonné d'avoir des biens ou d'appartenir à une famille en état de payer une bonne rançon, il se voyait presque toujours accablé de travaux ou de mauvais traitements, et ce surcroît de fardeaux et de cruautés avait pour but d'amener promptement et forcément l'esclave à se procurer de l'or, à se racheter n'importe à quel prix. Les anciennes relations citent particulièrement les Mores venus d'Espagne qu'elles appellent *Tagarins*, comme exploitant durement ces sortes d'esclaves : l'industrie devenait productive en raison de l'inhumanité de l'exploiteur.

Avant de nous arrêter en détails à l'œuvre admirable des rédempteurs des captifs d'Alger, il ne sera pas sans intérêt d'étudier les souvenirs de l'ancien hôpital des chrétiens, qui s'élevait dans la rue Bab-

Azoun, et dont nul vestige ne reste aujourd'hui, ainsi que je l'ai dit précédemment. Du jour où il s'établit à Alger des prêtres dévoués à l'œuvre du rachat des captifs, il y eut dans un des bagnes du Beylik une chapelle où les souffrances de l'esclavage s'adoucissaient au pied de la croix de celui qui se fit esclave pour sauver le monde. Ce fut après une longue, bien longue persévérance de soins et de zèle, qu'un grand hôpital s'éleva vers le milieu du seizième siècle; beaucoup d'esclaves d'Alger appartenaient alors à l'Espagne, et la fondation de l'hôpital fut surtout l'œuvre des Trinitaires espagnols. On attribue particulièrement l'honneur de cette fondation au P. Sébastien Duport, du couvent de Burgos en Espagne; muni d'abondantes aumônes, il fit un premier voyage à Alger, en 1546, et y paya la liberté de deux cents esclaves. Dans un second voyage entrepris avec de nouvelles aumônes, il jeta les fondements de l'hôpital d'Alger. Le P. Sébastien revit pour la troisième fois les rivages d'Alger à la suite de Charles-Quint qui voulait mettre à profit son expérience. On dit que le moine espagnol avait prédit à l'empereur le naufrage de la flotte; il mourut en 1556. Le nombre des malades chrétiens n'étant plus en proportion avec l'hôpital, il fut agrandi en

1611 par le zèle des P.P. Bernard de Monroy, Jean d'Aquila et Jean de Palaccio.

Une belle et triste destinée échut en partage à ces trois religieux. Ils venaient de payer la rançon de trois cents captifs lorsque la nouvelle d'une aventure qui s'était passée en Corse les fit arrêter. Une jeune fille musulmane, appartenant à une des familles les plus considérables d'Alger, avait été prise sur mer, amenée en Corse, instruite des vérités de notre foi et enfin baptisée; elle s'appelait Fatime; le jour de son baptême, elle avait pris les noms de Marie-Eugénie. A peine informés de sa captivité, ses parents s'étaient hâtés de lui faire parvenir une grosse somme pour prix de sa rançon; mais la jeune fille repoussa l'or qui devait la rendre à sa première vie, ne voulut plus retourner aux rivages africains, et choisit pour époux un chrétien de l'île de Corse. Les Turcs, comme on le pense bien, n'admirent point que Fatime eût librement changé de religion et crièrent de tous côtés qu'on l'avait forcée de se faire chrétienne. Les P.P. Bernard de Monroy, Jean d'Aquila et Jean de Palaccio, qui se trouvaient alors à Alger, reçurent toute la tempête de ce courroux musulman. Ils furent jetés dans un cachot et peu s'en fallut qu'on ne les brûlât tout vifs. L'autorité

algérienne mit de nouveau la main sur les trois cents chrétiens déjà délivrés, et fit retirer le prix de leur rachat. Les trois religieux, victimes innocentes, finirent par sortir de prison, mais n'obtinrent jamais le bonheur de retourner dans leur patrie. Un peu de miel vint se mêler au fiel de l'exil que la tyrannie leur imposa, ce fut la permission de faire aux chrétiens d'Alger tout le bien qu'ils pourraient. Des captifs rachetés à l'aide d'aumônes arrivées d'Espagne, le désespoir de la servitude et les angoisses de la maladie calmés par des leçons de résignation et d'espérance chrétiennes, les lamentables heures de l'agonie adoucies, fortifiées avec l'image du crucifix, enfin la sépulture des morts, tels furent les soins pieux, les saintes œuvres qui, jusqu'à la fin de leur vie, occupèrent les trois prêtres condamnés à ne plus revoir le pays natal. Le P. Bernard de Monroy s'en alla le dernier chercher dans le ciel le prix de ses sacrifices; il mourut le 10 août 1622, âgé de soixante ans.

Il est un nom inscrit aussi avec honneur dans les annales du dévouement religieux à Alger et pour ce qui touche à l'hôpital: c'est le nom du frère Pierre de la Conception. Comme beaucoup d'illustres pénitents, le frère Pierre avait appartenu aux joies du

monde avant d'entrer dans la vie religieuse; il mit son zèle au service de l'ordre de la Sainte-Trinité, dont il prit le petit habit. Le frère Pierre se fit mendiant et voyageur au profit des chrétiens d'Alger; il parcourut une partie du Pérou; les aumônes recueillies servirent à la fois au rachat des captifs et à la réparation de l'hôpital. Durant plusieurs années, il se montra le serviteur et le consolateur des esclaves malades et des mourants. Le frère Pierre fut martyr de l'indépendance de son zèle; emporté par une pieuse ardeur, il entra dans une mosquée d'Alger avec un crucifix à la main, et se mit à prêcher de toutes ses forces. Les Turcs le condamnèrent à être brûlé à petit feu. L'intervention de quelques amis musulmans, qui voulaient le faire passer pour fou [1], ne put le sauver du supplice. Il souffrit six heures dans les flammes, chantant tour à tour des hymnes de l'Église, des psaumes, et prêchant Jésus-Christ crucifié. On jeta à la mer ses ossements que des esclaves chrétiens essayèrent de dérober aux flots; ils

[1] A deux cents ans de distance, le même excès de zèle religieux s'est reproduit, non pas à Alger mais à Rhodes. Le bon père Desmazures dont la chaude éloquence a valu à la Terre-Sainte près de trois cent mille francs d'aumônes, se mit un jour à prêcher dans une mosquée de Rhodes. Plus heureux que le frère Pierre de la Conception, il échappa à la mort parce qu'on le déclara fou.

ne purent retrouver et saisir que l'os d'une jambe qui fut conservé comme une relique à l'hôpital du Beylik.

Au temps où le P. Comelin visitait l'hôpital (1720), on se plaignait qu'il fût trop étroit pour le nombre des malades. Il ne s'ouvrait pas seulement aux esclaves, mais aussi aux chrétiens libres. Les femmes n'étaient point reçues à l'hôpital ; on les soignait chez elles si elles étaient libres, chez leurs patrons si elles étaient esclaves. On ne pouvait recevoir un esclave à l'hôpital sans le consentement de son maître ; il fallait aussi un consentement particulier pour administrer au captif malade des remèdes violents. Le captif se trouvait ainsi assimilé à une *chose*, à un *objet*, qu'on ne saurait mettre en péril sans l'agrément du possesseur. L'hôpital avait un administrateur, un médecin, un apothicaire, tous les trois religieux. Au commencement du dix-huitième siècle, les revenus annuels de la maison, produits de la charité de l'Europe chrétienne, ne s'élevaient pas au delà de deux mille piastres, environ dix mille francs de notre monnaie d'alors. Pour parer à l'insuffisance des revenus, on soumit à un droit de trois piastres, au profit de l'hôpital, chaque navire chrétien qui toucherait au port d'Alger. La prière réunissait chaque

matin et chaque soir dans l'église de l'hôpital tous les malades et tous les religieux. Cette prière en commun, faite par des esclaves chrétiens dans un pays étranger et barbare, devait être un spectacle infiniment touchant. Indépendamment de l'hôpital de la rue Bab-Azoun, qui était à la fois la demeure des Trinitaires et le principal asile des esclaves malades, il y avait des hôpitaux dans quelques-uns des bagnes d'Alger; la maison des Trinitaires n'aurait jamais pu suffire à tant de malades qui devaient se rencontrer avec ces milliers de captifs.

Il y avait sur les rivages d'Alger une heure de joyeuse espérance, c'était l'heure où l'on signalait l'étendard de l'œuvre de la Merci arboré sur un navire; cette bannière représentait un grand crucifix avec les armes de France et l'écusson de la Merci. Le bâtiment sur lequel flottait l'étendard de la Rédemption amenait des religieux chargés d'aumônes destinées au rachat des captifs. Chaque esclave pouvait penser que son tour de liberté était venu; il levait les mains au ciel et demandait que son triste exil ne fût point prolongé. L'aspect de l'étendard de la Merci réjouissait aussi les Turcs d'Alger : car c'est dans leurs coffres qu'allaient se vider les caisses d'argent apportées par les Pères de l'ordre. La

piraterie était, sous tous les rapports, l'industrie la plus importante d'Alger; quelle prodigieuse source de revenus pour le gouvernement comme pour les particuliers! Les spéculations sur les angoisses des esclaves chrétiens enrichirent Alger pendant trois siècles. Khayr-Eddin, dans le seizième siècle, avait adopté, aux dépens de son trésor, une politique barbare qui ne laissait rien à faire à la charité de l'Europe; au lieu de garder les captifs pour attendre leur rachat à prix d'argent, il les fit égorger en masse deux ou trois fois, afin de se débarrasser de la terreur que lui inspirait leur trop grand nombre. Mais la politique des époques qui suivirent fut plus conforme aux intérêts de la cupidité algérienne. A chaque traité entre une puissance européenne et la Régence, on stipulait pour l'abolition de l'esclavage, et toujours la violation de ces conditions suivait de près la conclusion du traité; la puissance algérienne n'était pas constituée de manière à pouvoir renoncer à ce qui formait sa principale richesse; il fallait qu'elle continuât son système de déprédation et de servitude, ou qu'elle tombât sous les coups d'une puissance plus haute et plus forte : ce ne sera pas une des moindres gloires de la France d'avoir mis fin à une effroyable domination.

Voici donc ce qui se passait quand un navire avec l'étendard de l'ordre de la Merci arrivait au port d'Alger. Les Pères recevaient tout d'abord la visite de quelques fonctionnaires turcs, suivis d'un truchement qui le plus souvent était un renégat. On voulait savoir d'eux s'ils apportaient beaucoup d'argent; on tenait à s'en assurer, et presque toujours les caisses renfermant les aumônes venaient se ranger sur le tillac du navire. Les employés du gouvernement algérien ne prodiguaient jamais les égards aux religieux, mais ils se montraient moins disposés à leur refuser le respect quand ils les savaient chargés de grosses sommes. Le consul de France allait complimenter les Pères à bord de leur navire ou les attendait sur le rivage; il les accompagnait au palais du gouverneur ou du dey, et devant eux s'avançaient leurs caisses d'argent portées par des Mores. Les Pères, dans leur première visite au dey, lui baisaient la main et le bord de son khaïq, répondaient à ses questions, et puis s'en allaient chez le consul de France, emportant leurs caisses d'argent, excepté une seule, qui servait à payer le droit d'entrée de toute la somme. On s'occupait ensuite de leur trouver un logement.

Dès les premières heures de leur arrivée dans la

ville, les Pères rédempteurs se voyaient entourés d'esclaves français qui accouraient en foule solliciter leur pitié; les sommes dont ils pouvaient disposer n'étaient pas aussi grandes que leur zèle; bien souvent ils n'avaient pas les moyens de racheter tous ces malheureux; forcés de se réduire à ceux qui paraissaient les plus dignes d'intérêt, à ceux que leur recommandaient des évêques et même des villes de France, ils ne donnaient aux autres que des consolations religieuses, des avertissements, des conseils et quelques secours. Les aumônes confiées aux Pères de la Merci, étaient les aumônes de la France et ne devaient servir qu'au rachat d'esclaves de notre nation. Ils avaient le choix parmi les captifs français, sauf sept captifs dont six de la douane et un de l'aga, qui étaient forcément rachetés et toujours plus chèrement payés que les autres. On avait à lutter contre de bien vives instances de hauts fonctionnaires qui voulaient imposer divers rachats, mais les Pères, sachant que rien ne pouvait les y contraindre, repoussaient obstinément ces prétentions illégitimes. Le patron de l'esclave qu'on songeait à racheter, se présentait chez les religieux; les Orientaux négocient lentement; il fallait des heures avant que les religieux et le patron tombassent d'accord sur le

prix; presque toujours le captif dont la destinée se décidait en ce moment, emportait la conclusion du marché à force de supplications et de sanglots. L'affaire se traitait en présence du truchement; l'acte du rachat se dressait dans la maison du consul de France. Une fois le marché fait, les Pères vidaient un sac d'argent que le truchement comptait. L'esclave devenu libre baisait les mains de son patron et des Pères libérateurs.

Il n'était pas rare qu'après l'épuisement des fonds, les Pères, cédant à des situations attendrissantes, fissent d'onéreux emprunts à des Juifs et que l'un d'eux restât en gage.

On est confondu des mille difficultés tracassières, des prétextes infinis d'extorsion qui précédaient le départ d'un navire chargé d'esclaves rachetés. Cette impitoyable Alger, même après qu'on l'avait repue d'argent, ne lâchait sa proie qu'avec bien de la peine. A quels transports heureux se livraient les captifs rachetés, lorsqu'enfin ils s'éloignaient des rivages où ils avaient si longtemps souffert! Ils n'en pouvaient croire leurs yeux qui voyaient fuir la côte algérienne; à chaque moment ils regardaient autour d'eux sur la mer comme s'ils eussent craints d'être

de nouveau rappelés, saisis, plongés dans la nuit de la servitude! Le trajet d'Alger à Marseille avait d'autres périls que les vents et les flots: un sauf-conduit protégeait le navire contre les pirates. Est-il besoin de peindre la félicité des esclaves à l'aspect des rives de la patrie? On sait l'accueil religieux qu'ils recevaient de la France. Le clergé de Marseille allait au-devant d'eux au son des cloches, aux acclamations du peuple et au chant du *Te Deum*; les diverses communautés, les bourgeois en armes, drapeau et musique en tête, figuraient dans cette procession qui était féconde en émotions pieuses. A Marseille, chaque esclave racheté marchait conduit par deux enfants vêtus en ange. Les captifs se rendaient ainsi à l'église, tenant en main les débris de leurs chaînes, portant une longue barbe blanchie par les douleurs, et couverts de vieux vêtements en lambeaux; leur aspect rendait plus sensibles, plus frappants les maux des pauvres chrétiens restés à Alger; il y avait dans leur personne une muette éloquence à laquelle ne résistaient point les âmes les moins miséricordieuses, et ces processions qui se renouvelaient au milieu de toutes les villes de France produisaient toujours d'abondantes aumônes pour le rachat des captifs. Les esclaves regagnaient leur pays sous la

conduite d'un religieux de l'ordre de la Rédemption.

Des noms illustres figurent sur la liste des esclaves dont la destinée nous occupe dans ce chapitre. Nous ne parlerons pas de la captivité de saint Vincent de Paul, d'abord parce que ce ne fut point à Alger mais à Tunis qu'on l'emmena, ensuite parce que tout le monde a lu la lettre[1] où l'homme de Dieu raconte comment il fut surpris en allant de Marseille à Narbonne, et comment, après avoir passé en diverses mains, il tomba au pouvoir d'un renégat de Nice avec lequel il se sauva vers les rives de France sur une frêle barque. Une captivité moins connue et pleine d'incidents dramatiques, c'est celle de Miguel Cervantes, alors âgé de vingt-sept ans, et dont le monde ne connaissait point encore le nom. Quatre ans avant d'être fait esclave en vue des côtes d'Espagne et conduit à Alger, il avait vaillamment combattu à la journée de Lépante, monté sur la galère la *Marquesa;* quoique atteint de la fièvre, il était resté durant huit heures au poste du péril où il reçut trois coups d'arquebuse. Et quand don Juan demanda le nom du valeureux jeune homme, on lui répondit que

[1] Lettre à M. Commet.

c'était un *certain Miguel*. Trois campagnes en Italie, depuis la bataille de Lépante, avaient donné au jeune Espagnol occasion de multiplier des actes de bravoure. Une fois à la chaîne à Alger, Cervantes ne cessa de tourner son merveilleux génie vers les moyens de se sauver et de sauver les malheureux qui étaient captifs comme lui. On l'avait trouvé porteur de lettres dans lesquelles don Juan le recommandait à son frère Philippe II; Dali-Mami, renégat grec, le maître de l'esclave Cervantes, conclut de ces lettres qu'il y avait un grand parti à tirer d'un tel personnage, et n'imagina rien de mieux que l'emploi de traitements cruels pour obtenir une riche rançon. La bouillante jeunesse de Cervantes ne s'accommodait point des lenteurs d'un rachat; son cœur ulcéré répondait silencieusement par un plan de fuite à chaque inhumanité dont il était l'objet. Dans le premier projet d'évasion qu'il exécuta, il devait gagner l'Espagne par Oran; beaucoup de gentilshommes espagnols qu'il avait délivrés à force de ruse et d'audace, le suivaient; un More, entraîné par d'éblouissantes perspectives de fortune, consentait à les conduire à travers le pays jusqu'à Oran; mais après quelques heures de marche, le remords et l'effroi s'emparèrent de ce guide; il parvint à se dérober aux regards de

la petite troupe fugitive, et les pauvres Espagnols, ne pouvant plus aller en avant faute de conducteur, reprirent tristement le chemin d'Alger et de la servitude. Cervantes comptait un frère parmi ses compagnons de torture; ce frère, nommé Rodrigo, avait été pris sur le même navire que lui.

Le jeune protégé de Don Juan avait un vieux père et des sœurs qui n'étaient pas riches, mais qui pourtant possédaient quelques biens; le père vendit tout pour le rachat de ses deux fils; les sœurs n'étaient pas mariées et donnèrent leurs dots. Ces sacrifices qui représentaient l'existence et l'avenir d'une famille produisirent une somme trop au-dessous des calculs cupides de Dali-Mami; la somme lui parut tout juste suffisante pour payer la liberté de Rodrigo. Celui-ci, retournant en Espagne, fut chargé par son frère d'obtenir du vice-roi de Valence un vaisseau qui vînt sur la côte d'Alger favoriser avec prudence un nouveau plan d'évasion. Cervantes, dans ses plans de salut, ne songeait jamais à lui tout seul; cette fois son habileté courageuse et dévouée entreprenait de sauver avec lui les captifs espagnols occupés à des travaux champêtres dans des maisons de campagne voisines d'Alger. Un souterrain, situé au milieu d'un domaine assez proche de la mer, et cultivé par un

esclave espagnol qu'on surveillait à peine, devint le secret rendez-vous de chaque captif assez heureux pour tromper son gardien. Cervantes conduisait tout et pourvoyait à tout. Une nuit il vit s'avancer sans bruit le vaisseau tant désiré; déjà s'approchaient mystérieusement les esquifs qui devaient prendre les esclaves sur la rive, lorsque des Mores, fortuitement amenés vers ce point de la côte, coururent donner l'alarme. Les esquifs n'eurent que le temps de se sauver au large, et les esclaves, de rentrer dans leur souterrain; ils n'eurent d'autre ressource que celle de se rendre; la coutume algérienne voulait que des esclaves ainsi repris devinssent la propriété du pacha; on les mena la chaîne au cou dans le bagne de Hassan. Forcé de comparaître devant le pacha qui lui demandait de nommer ses complices, Cervantes assuma sur lui seul la responsabilité du complot; il resta dans une générosité indomptable.

Le bagne de Hassan était le séjour des tourments, des angoisses. Les hôtes de cet enfer passaient leurs heures à maudire leurs bourreaux; le croc et le pal terminaient souvent une longue série de maux. Cervantes vécut deux ans au milieu de ces affreuses images. La haine, la pitié, la soif de la liberté pou-

vaient-elles ne pas enfanter dans un tel cœur quelque nouveau projet d'affranchissement? Cervantes savait qu'Alger renfermait alors plus de vingt-cinq mille esclaves; l'audacieux jeune homme conçut un plan qui avait les proportions d'une épopée, : il s'agissait de délivrer ces vingt-cinq mille captifs, de les transformer en soldats agresseurs, et de se rendre maître d'Alger au profit de Philippe II. Échappé de son bagne, Cervantes était en train d'organiser la révolte dans les divers bagnes de la ville, et se livrait déjà à d'ardentes espérances; mais voilà que la trahison de quelques renégats vint tout à coup se placer entre lui et le succès. Chargé de fers, menacé de la mort, il ne se départit point de sa fermeté héroïque en présence de Hassan. Le pacha s'imagina qu'un homme d'une pareille force d'âme était nécessairement un Espagnol du plus haut rang; il jugea d'une bonne politique de le traiter avec de doux ménagements. Les Pères de la Merci d'Espagne reçurent enfin l'ordre de le racheter. Après cinq ans de captivité, qui pouvait sentir plus vivement que Cervantes le bonheur de revoir la patrie? Plus tard, durant le cours de sa vie, cet homme de tant d'imagination et d'esprit dut bien des fois s'arrêter devant la pensée des longs et tristes jours passés dans l'enfer d'Alger.

L'histoire du *captif* dans le roman de *don Quichotte* est un souvenir de l'esclavage de l'immortel écrivain espagnol.

La captivité de Cervantes, qui fut l'Homère comique des aventures du chevalier de la Manche, nous rappelle la captivité d'un autre poëte comique. Regnard, à l'âge de vingt-trois ans, venant d'Italie avec une Provençale pour laquelle son cœur avait pris feu, fut saisi par des pirates en vue de Nice et conduit à Alger. C'était en 1678. Ainsi se rencontraient sur le même rivage et dans le même destin la jeunesse de l'auteur de *don Quichotte* et la jeunesse de l'auteur du *Joueur*. Quel début pour deux hommes qui devaient plus tard tant amuser le monde! Les corsaires rendirent Regnard au prix de quinze cents livres, et sa compagne au prix de mille livres. Leur nouveau maître les emmena à Constantinople. Ils eurent deux ans de servitude. Regnard déploya dans sa condition d'esclave un talent pour la cuisine qui lui avait conquis les bonnes grâces du patron. Une rançon de douze mille livres qu'envoya la famille du jeune esclave mit le comble aux miséricordieuses dispositions du maître. Regnard, devenu ensuite riche de renommée et d'argent, conservait dans son cabinet la chaîne qu'il avait traînée aux jours de la servitude.

Son *historiette* intitulée *la Provençale*, publiée en 1731, renferme une partie des aventures de sa captivité [1].

Quelques souvenirs ou anecdotes qui se rapportent à la première moitié du dix-huitième siècle achèveront de nous faire connaître la physionomie de ces temps de servitude et de malheur pour les chrétiens, dans cette caverne d'Alger dont le pacha ou le dey était le Cacus.

En 1706, des Turcs retenus dans les galères de Gênes écrivirent au dey d'Alger pour se plaindre de mauvais traitements, pour se plaindre surtout de prétendues violences faites à leur foi. Les lettres qui contenaient ces griefs plus ou moins fondés, arrivées à Alger avec une barque française partie de Marseille, arrachèrent des pleurs au dey. La vengeance tomba sur trois religieux de Saint-François, esclaves du Beylik; ils étaient de la Corse, qui appartenait alors à la république de Gênes. Le dey les fit venir, leur reprocha les violences de leur république et les condamna à être brûlés vifs. On les mena, les

[1] Un prosateur du dix-septième siècle qui eut plus de célébrité que de mérite, Voiture, visita l'Afrique, non pas en esclave mais en amateur curieux. Voyez dans l'appendice deux lettres de Voiture où il parle à sa manière des régions africaines.

mains liées sur le dos, hors la ville, probablement au milieu de l'esplanade de Bab-el-Oued, aux bords de la mer; les huées et les malédictions du peuple leur servirent de cortége. Devant eux marchaient les crieurs publics annonçant à haute voix qu'on punissait ainsi ceux qui forçaient les musulmans à se faire chrétiens. Parvenus en face du bûcher, les trois religieux s'agenouillent et se donnent mutuellement l'absolution. Le bûcher s'allume; d'un côté, la populace souffle le feu; de l'autre, des esclaves chrétiens s'efforcent de retarder le progrès des flammes. Cependant la sandale d'un de ces martyrs commençait à brûler lorsque à travers la multitude apparut un tchiaoux qui arrivait à pas rapides en proclamant la grâce des condamnés. Ils furent tirés du bûcher mais n'échappèrent ni aux outrages ni aux coups de pierre. La grâce avait été accordée par le dey aux instances du consul de France, qui promit que le roi (Louis XIV) recommanderait à la république de Gênes de respecter à l'avenir la foi des musulmans.

Voici le récit rapide de deux curieuses évasions d'esclaves chrétiens. Les moyens employés ne paraîtront certainement pas conformes aux sentiments évangéliques, mais il faut savoir que les captifs d'Al-

ger n'étaient pas tous des saints. On rencontrait parmi eux, surtout parmi les hommes de mer, des natures fortes et violentes qui ne reculaient pas devant un crime pour briser leurs fers.

En 1714, trente-quatre esclaves du Beylik, Hollandais, Espagnols et Vénitiens, travaillaient à la réparation d'un navire algérien. Un bâtiment anglais, récemment arrivé dans le port, devint pour eux une tentation à laquelle ils ne tardèrent pas à succomber ; ils voyaient là un bon navire qu'ils pouvaient saisir par un heureux coup de main, et sur lequel ils n'avaient qu'à monter comme sur un coursier pour mettre aussitôt une vaste étendue entre eux et le lieu de leur servitude. Un esclave hollandais conçut et régla tous les détails de ce plan hardi. Un soir, à l'heure où les trente-quatre esclaves rentraient après le travail, au moment où, selon la coutume, ils venaient de dire : le *Benedicamus Domino, Deo gratias*, ils mirent la main sur leurs gardiens mores et les jetèrent à la mer. Puis ils se dirigèrent vers le navire anglais, sautèrent brusquement à bord, coupèrent le câble de l'ancre et s'établirent en maîtres sur le pont, pendant que la chambre du capitaine retentissait des bruits joyeux d'un dîner; quelques Anglais d'Alger assistaient à ce dîner qui n'avait laissé

personne ou presque personne pour veiller à la garde du bâtiment. A l'aide de quatre pièces de canon et de douze fusils, trouvés à bord, les esclaves imposèrent silence à l'équipage anglais et le forcèrent de rester à fond de cale. Tout cela fut fait avec la promptitude de l'éclair. Les audacieux fugitifs gagnèrent le large malgré les canons du Môle sous lesquels il fallut passer, malgré les chaloupes turques envoyées contre eux ; il y eut même un bâtiment français qui, par l'ordre du dey, essaya mais en vain de ramener les esclaves échappés. Pendant ce temps, le dey, debout sur le rivage, les bras nus jusqu'aux épaules, brandissait un sabre. Quand il vit revenir après d'inutiles efforts ceux qu'il avait lancés à la poursuite des fuyards, un torrent d'injures contre tous s'échappa de sa bouche écumante de colère.

Rentré chez lui, le dey ordonna l'arrestation du consul d'Angleterre et de tous les Anglais établis à Alger. La persévérante intervention du consul de France put seule les sauver de la chaîne et d'une amende de cinquante mille piastres (deux cent cinquante mille francs de notre monnaie). Ils en furent quittes pour trois jours de prison. Le frère du consul d'Angleterre partit pour aller à la recherche du navire; il le trouva à Mayorque: c'est là que les es-

claves étaient heureusement arrivés. Parvenus au port de Mayorque, ils avaient fait sortir de fond de cale l'équipage anglais, remercié le capitaine du service que son navire venait de leur rendre, et l'avaient remis en possession de son bord sans que le moindre objet eût disparu. A la suite de cette aventure, le divan d'Alger eut l'idée d'enchaîner deux à deux les esclaves du Beylik; mais on y renonça, craignant qu'ils ne pussent travailler dans cet état. Le dey se borna à un redoublement de vigilance et de rigueurs à l'égard des captifs, ce qui arrivait toujours après chaque évasion ou chaque tentative d'évasion.

Cependant le succès du coup de main à bord du navire anglais avait échauffé les imaginations dans les bagnes du Beylik. Le désir de la liberté était pour les esclaves une préoccupation de toutes les heures; chaque fois que le succès venait à couronner un plan de fuite, les captifs croyaient apercevoir comme une porte ouverte vers laquelle tendait toute l'activité de leurs pensées. Soixante-dix esclaves, dont la plupart étaient mayorquins, convinrent d'enlever une galiote du port armée en course et qui devait prochainement mettre à la voile. Au milieu

des ténèbres et du silence de la nuit, ils se dirigèrent vers le port; un égout qui leur était connu leur servit de route secrète. Des ennemis auxquels ils ne s'attendaient point troublèrent leur dessein : ce furent les chiens, si nombreux dans les villes d'Afrique et d'Orient, les chiens, gardiens terribles. Les esclaves en tuèrent quelques-uns à coups de bâton et de pierres. Mais les aboiements des chiens avaient donné l'éveil aux Turcs, gardiens du port, qui crièrent : *roumi, roumi* (les chrétiens, les chrétiens)! A ces cris, on accourut. On barra le chemin aux esclaves fugitifs; toutefois, quarante d'entre eux étaient déjà dans la galiote; ils n'hésitèrent pas, en entrant à bord, à jeter à la mer les Turcs peu nombreux qu'ils y rencontrèrent. Leur grande affaire était de sortir du port. Les câbles des navires qui remplissaient le port multipliaient les difficultés; il fallut que les esclaves se missent à l'eau, les uns pour abaisser ou relever les câbles, les autres pour soulever de leurs épaules la galiote, qui, à la fin, se trouva dégagée et libre sur la mer. Les quarante captifs se sauvèrent ainsi avec la galiote malgré la poursuite des Turcs. Une traversée rapide les conduisit à Mayorque, le refuge ordinaire des échappés d'Alger. Quant aux autres esclaves que la vigilance

turque avait retenus au port, ils expièrent leur audace par des traitements inhumains.

Nous nous rappelons aussi une aventure de quatre chevaliers de Malte, trois Français et un Lucquois, que nous raconterions dans tous ses piquants détails si ce chapitre n'était pas déjà trop étendu. Il nous suffira de l'indiquer pour en faire comprendre les diverses péripéties. Donc, ces quatre chevaliers de Malte, faits prisonniers à Oran en 1707, furent emmenés à Alger, jetés dans un bagne du Beylik avec deux mille autres captifs, puis transférés dans l'Alcazar, chargés de chaînes du poids de cent vingt livres. Au milieu d'une vie intolérable, l'activité de leur esprit ne pouvait aboutir qu'à un projet d'évasion. Des relations habilement nouées leur permettent d'espérer un navire sauveur, du côté de Bab-Azoun. On convient de l'heure et du point du rivage. Les quatre chevaliers, par de longs et merveilleux efforts, étaient parvenus à river leurs chaînes et à percer les murs de leur cachot ; enfin, à la faveur de la nuit, ils s'acheminent mystérieusement vers le lieu du rendez-vous. Mais ô mécompte ! ô douleur ! ils ne trouvent ni ami ni navire. Que faire ? nos chevaliers pourtant ne perdent ni la tête ni le courage ; ils s'en vont chez le consul de France, pas-

sent joyeusement avec lui les fêtes de Noël et retombent ensuite dans leur captivité qui dura dix ans. Ils furent rachetés à grand prix par la confrérie de la Merci de Marseille.

Je m'étonne que l'imagination des romanciers ne se soit pas emparée des souvenirs des esclaves chrétiens d'Alger Les situations les plus attachantes, les plus beaux dévouements, les plus dramatiques aventures, pourraient se mêler à la peinture de grandes douleurs, à la peinture de tous les sentiments de l'âme humaine. Que de passions fortes, que de caractères énergiques à développer! quelle sombre poésie dans ces bagnes du Beylik, où n'entrait d'autre consolation que l'image du Dieu crucifié, où les espérances de la jeunesse et les meilleurs rêves de la vie faisaient place à d'inénarrables amertumes! La parole du prêtre chrétien était le seul adoucissement à ces supplices; semblable à l'Harmonie dans le *Paradis perdu*, elle *suspendait l'enfer*.

En achevant ce chapitre, il nous faut rendre hommage à une belle mission, à celle du P. vicaire apostolique d'Alger qui, dans les derniers temps, était toujours pris parmi les prêtres de la congrégation de Saint-Lazare, admirable congrégation à laquelle nulle gloire chrétienne n'a manqué. Le P. vi-

caire apostolique était comme le pasteur principal de tous les chrétiens d'Alger. Les divers bagnes du Beylik, qui, ayant chacun leur chapelle, formaient comme autant de paroisses d'esclaves, recevaient du P. vicaire apostolique leur direction religieuse; il désignait les religieux esclaves, observantins, dominicains, augustins, carmes ou capucins, pour dire la messe et administrer les sacrements dans tel ou tel bagne du Beylik. Ces religieux, pourvu qu'on payât pour eux à leur patron une piastre et demie ou deux piastres par mois (c'était le *paiement de la lune*), pouvaient remplir librement les fonctions de leur ministère sacré. Une responsabilité des actions des chrétiens d'Alger, esclaves ou libres, pesait sur le vicaire apostolique; de là d'incessantes persécutions et quelquefois d'affreux trépas. La vie de ce chef religieux, toujours mêlée de peines et de périls, constamment suspendue sur les abîmes et constamment dévouée, était un de ces beaux spectacles comme le christianisme seul sait en offrir. De même qu'il n'y a rien de plus petit et de plus laid que l'adoration de soi-même, ainsi il n'est rien de plus grand dans le monde que le dévouement, parce que le dévouement est ce qui fait le plus ressembler l'homme à Dieu. Et c'est parce que le christianisme

est la religion du dévouement qu'elle porte à un si haut degré l'empreinte divine. Le christianisme a toujours proportionné les prodiges de sa charité à la gravité et à l'étendue des maux qu'il importait de soulager ou de guérir; en aucun temps et en aucun lieu de la terre il n'a éclaté plus de merveilleux dévouements chrétiens que dans la longue et lamentable histoire des esclaves d'Alger.

CHAPITRE X

D'ALGER A BONE.

Bougie et son état présent. — Les Maltais. — Description de Bougie par Léon l'Africain. — Gigelly et son état présent. — L'expédition du duc de Beaufort en 1664. — De Gigelly à Stora. — Philippeville, sa population, son passé et son avenir. — Reconnaissance militaire de Rusicada par le général Négrier en 1838. —Rusicada, ancienne ville épiscopale. —Comment a été fondée Philippeville. — Du Cap de Fer à Bône.

X

D'ALGER A BONE.

Le 30 avril (1844), à quatre heures du soir, je partais d'Alger à bord du paquebot de l'État le *Grondeur*. J'ai gardé le meilleur souvenir du commandant, M. Cheffontaine, et des jeunes officiers qui formaient l'état-major du *Grondeur*. Le 1er mai, à six heures du matin, nous jetions l'ancre devant Bougie. Les montagnes qui précèdent Bougie me rappelaient le Magne, et la pointe de Bougie le cap Matapan. Bougie, que les Romains nommaient Salda ou Saldæ, et qui donna son nom à un royaume musulman, apparaît comme un gros village semé sur trois verdoyantes collines. On y comptait plu-

sieurs milliers d'habitants avant notre occupation. J'y ai trouvé trois familles arabes, une centaine d'Européens civils et un bataillon en garnison. Une petite baraque est convertie en chapelle ; un prêtre italien y disait la messe à l'époque de mon passage. La Kasbah, à l'ouest, au bord de la mer, élevée par Ferdinand le Catholique et Charles-Quint, est devenue une caserne française. Ses murs gardent les traces de nos boulets : ce fut le 29 septembre 1833 que Bougie tomba en notre pouvoir. Le fort Moussa, ouvrage de Pierre de Navarre, est encore debout. A l'est de Bougie, on nous montra le fort Abd-el-Kader. Le fort Gouvaya, à quatre kilomètres de la ville, couronne la montagne de ce nom et domine tout. La situation de l'hôpital français, sur le plateau de Dridja, est heureusement choisie. Quand on débarque à Bougie, on a devant soi un vieil arceau en ogive qui s'offre comme la porte de la cité. De petits murs de défense entourent les collines de Bougie. A l'ouest de la ville actuelle s'étendent une jolie plage et une riante plaine qui semblent solliciter la construction d'une cité. Il y a péril pour nos soldats et pour les Européens d'aller à trois quarts d'heure dans les terres ; des Kabyles ennemis peuplent les montagnes voisines. Bougie n'est donc

qu'un point militaire où nos soldats sont comme emprisonnés dans un étroit espace. Notre établissement à Bougie est une sorte de campement armé qui attend un occupation plus étendue. Les amateurs du système de l'occupation restreinte n'ont qu'à s'en aller à Bougie pour juger de la valeur de leurs idées. L'expédition du maréchal Bugeaud au printemps de 1844 eût dégagé Bougie et lui eût donné des relations libres avec l'intérieur, si les événements du Maroc n'avaient pas contraint le gouverneur-général à laisser inachevée la soumission des Kabyles de cette partie de l'Algérie. Il n'y a pas en Afrique un port meilleur que celui de Bougie. Il faudra que tôt ou tard ces régions montagneuses habitées par les Kabyles acceptent pleinement notre domination, et Bougie deviendra, quand on voudra, une position très-importante.

Parmi les Européens établis à Bougie, barbiers, épiciers, traiteurs, cafetiers, quelques-uns sont Espagnols, la plupart sont Maltais. On rencontre partout de ces Maltais en Algérie. Ils sont sur les pas de nos armées pour chercher vie et fortune comme ces oiseaux qui cherchent leur pâture sur les traces du lion. C'est une étrange race que ces Maltais au rude visage, aux gestes vifs, aux regards pleins de feu. Ils

sont doués d'une étonnante aptitude pour les langues comme si, ayant besoin de toutes les nations, ils eussent reçu une facilité providentielle à s'en faire comprendre. Habiles à se plier à tout, industrieux et prompts à l'œuvre, ils animent de leur activité chacun de nos établissements nouveaux fondés par la guerre ; obligés de demander à d'autres rivages le pain que leur refuse l'aridité de leur rocher natal, la soif du gain est leur pensée unique ; ils sont loin d'avoir les paisibles vertus, la douce simplicité des Mahonais qui sont les Alsaciens de la Méditerranée ; l'humeur vagabonde des Maltais prend aisément les vices de tous les lieux où ils passent, et trop souvent ces violentes natures ne reculent pas devant le crime.

Bougie rappelle un acte de barbarie de Charles-Quint. En 1555, la garnison espagnole qui l'occupait eut à résister à des forces considérables qu'avait rassemblées Salla-Raïs ; foudroyée par les canons de ce puissant pacha d'Alger, voyant les trois forts démantelés et en ruines, elle se rendit après une lutte de vingt-deux jours. Le gouverneur de la place était don Alphonse de Peralte. Lorsqu'il rentra en Espagne, il fut condamné à mort par Charles-Quint

en expiation de la perte de Bougie : la place de Valladolid vit sa tête tomber sous le glaive.

Bougie, où se mêlent des traces de tous les temps, cette place devant laquelle le fameux Harruch le Corsaire perdit un bras, et que le duc de Beaufort regretta de ne pas avoir mission de prendre, offre une très-pittoresque situation quand on la contemple du haut du pont d'un navire en rade. En parcourant cette cité abandonnée par ses anciens habitants, je voyais des myrtes et des grenadiers en fleur à côté de maisons ruinées, une riche végétation qui se déployait sur de vieux pans de murs, et les plus charmantes images du printemps autour des plus tristes débris.

En regard de cette peinture de Bougie telle que nous l'avons vue, voici une peinture de ce qu'était la ville il y a trois cents ans; c'est Léon l'Africain qui va nous parler par la bouche de son naïf traducteur. Après avoir dit que Bougie contenait huit mille feux et qu'elle eût pu en contenir plus de vingt-quatre mille, le géographe arabe s'exprime ainsi dans notre vieux français du seizième siècle :

« Les maisons sont d'assez belle montre, et y a des « temples, colèges là où demeurent les ecoliers, et « docteurs qui font des lectures en la loy, et aux

« mathematiques. Il y a plusieurs hopitaux, couvens
« pour les religieux de leur loy, etuves et hoteleries.
« Les places sont fort belles et ordonnées : mais on
« ne sauroit aller parmi la cité qu'il ne faille monter
« ou descendre. Du coté de la montagne se voit une
« petite forteresse, ceinte de murailles, et embellie
« partout de mosaïques et menuseries avec ouvrages
« azurés ou tremarins si merveilleux et singuliers,
« que l'artifice surmonte de beaucoup le prix et la
« valeur de l'étoffe. Les habitants de cette cité furent
« jadis opulents, et souloyent armer plusieurs fustes
« et galères ; lesquels ils envoyerent courir sur les
« frontières d'Espagne, tellement que la ruine d'eux
« et de leur cité en est procédée, pour ce que le
« comte Pierre de Navarre y fut envoyé pour les
« prendre. Ils vivent pauvrement parce que leurs
« terres ne rapportent guère de grains ; mais elles
« sont merveilleusement frutifères. Autour de la
« cité y a une infinité de jardins produisant fruits
« en abondance ; et memement hors la porte, qui
« regarde du côté du levant. Outre ce, on y voit
« plusieurs montagnes fort scabreuses, qui sont
« toutes couvertes de bois, dans lesquels se nourrit
« une infinité de singes et de leopards. Les
« sont assez joyeux, qui ne tachent

« qu'à se donner du bon temps, et vivre joyeuse-
« ment : tellement qu'il n'y a celui qui ne sache
« sonner d'instruments musicaux et bâler : princi-
« palement les seigneurs, lesquels n'eurent jamais
« guerre contre personne, qu'ils en sussent le mo-
« tif : au moyen de quoi ils en sont tant enpoltro-
« nés et de si lâche courage, qu'étant tous intimités
« par la descente de Pierre de Navarre, avec qua-
« torze vaisseaux, escampèrent avec leur roy, qui
« fut des premiers à gagner le haut, prenant les
« montagnes pour refuge de soi et des siens. En
« sorte de quoy, sans corps tuer ni glaive briser, le
« comte, après y etre descendu, la saccagea. Puis
« soudainement y fit édifier un fort, près le rivage
« de la mer, sur une belle plage, et fortifia encore
« une autre ancienne forteresse, qui est semblable-
« ment à côté de la marine et joignant de l'arsenal,
« et fut prise comme vous avez entendu par les Es-
« pagnols, en l'an de l'hégire neuf cens dix-sept.
« Depuis voulant à six ans de là Barberousse la re-
« couvrer d'entre les mains des chrétiens, la vint as-
« siéger accompagné de mille Turcs, qui se mirent
« à battre la forteresse vieille, laquelle fut prise, et
« fortifiée ; puis avec l'aide de tous les montagnards
« des prochaines montagnes, s'attendent de vouloir

« prendre l'autre, qui est assise sur la plage de la « mer ; mais au premier rencontre cent Turcs des « plus courageux et vaillans y laissèrent la vie : « avec quatre cens montagnards, qui les rendit tant « étonnés, que leur chaude colère fut bien refroidie. « Tellement qu'ils n'en voulurent plus manger, ni « ruer coup de bonne sorte, encore moins s'y acô- « ter. Qui donna occasion à Barberousse de se reti- « rer au château du Gigel [1]. »

Le *Grondeur* nous a conduits en quelques heures à Gigelly. En longeant les côtes, nous remarquions des hauteurs boisées et des terrains fertiles ; ce pays, qui jusqu'ici a été fermé à notre autorité, se distingue par une riche nature. Gigelly, dont la position forme une presqu'île, est habité par une centaine de familles arabes, sous la garde d'un bataillon français qui s'ennuie. Quatre blokaus qui se relient sont toute la défense de la place. La caserne et l'hôpital dominent tout. A côté d'une pauvre mosquée s'élève un minaret de quelque apparence. Les habitations des familles arabes sont d'étroits et misérables réduits. A trois quarts d'heure de Gigelly, il n'y a pas de sécurité pour nous. Les Bédouins de la plaine, les Kabyles des montagnes menacent notre

[1] Recueil des voyages de Jean Temporal, 2 vol. in-fol. Lyon 1556.

établissement. On permet aux Bédouins de venir vendre leurs poules au marché, ce qui ne les empêche pas de tirer des coups de fusil sur les Français attardés ou imprudents; on commençait une chapelle qui doit être achevée maintenant; on avait un prêtre. Le passage des bateaux à vapeur est la seule joyeuse distraction de ce triste campement. Le paquebot apporte des souvenirs de la patrie; on accourt, on se presse sur le rivage; c'est une image de la France qui s'arrête devant ces officiers et ces soldats retenus par le devoir. Les vents du nord et de l'ouest soufflent avec violence dans la rade de Gigelly; avec un peu d'efforts on y établirait un sûr abri; l'exécution du plan de Duquesne suffirait. Ce plan consistait à réunir entre eux par de fortes maçonneries les îlots du port de Gigelly et à les prolonger par un môle de deux cents mètres, infléchi vers le sud-ouest. Le quai porte le nom de Duquesne; une rue porte le nom du brick de guerre (le *Cerbère*) qui canonna la place. Ainsi se sont rencontrés sur ce point comme sur d'autres points de la côte africaine, la France de Louis XIV et la France de notre temps. On sait que Gigelly est l'Igilgili des Romains; des traces antiques se montrent encore.

Quoique Gigelly ne vaille pas Bougie, le gouvernement de Louis XIV l'avait choisi pour base d'opération contre les pirates algériens. L'expédition fut confiée au duc de Beaufort, qui partit de Toulon le 1er juillet 1664. L'amiral emmenait avec lui deux mille cinq cents hommes de troupes régulières, deux cents volontaires et deux cent cinquante *valets*, comme on disait alors. Le 21 juillet 1664, la petite flotte parut à la hauteur de Bougie, dont le duc de Beaufort eût voulu s'emparer s'il n'avait été retenu par les ordres du roi. Le 22 juillet, elle se montra devant Gigelly, que les récits contemporains [1] appellent *Gigery*, et fut reçue par quelques coups de canon. Le duc de Beaufort, arborant le pavillon rouge, tira à son tour un coup de canon à boulet. Cent cinquante ou deux cents Mores accoururent sur le rivage ; mais l'artillerie des galères les força de se jeter dans les broussailles. Le régiment de Picardie, commandé par M. de Vivonne, prit terre le premier, et M. de Gadagne, à la tête du bataillon de Malte, le suivit. Ils ne trouvèrent dans la

[1] Les détails de l'expédition du duc de Beaufort sont tirés du *Récit véritable de tout ce qui s'est passé à Gizery*, Man. de la Bibliothèque Royale, et de *la Relation véritable de ce qui s'est passé à la descente des troupes du roi à Gizery*, 1664.

ville abandonnée que dix canons en fer et des maisons si laides et si misérables, « si vilaines et si épou-« vantables, qu'on pouvait à peine croire qu'elles eus-« sent été habitées par des hommes. » Les troupes campèrent sur les hauteurs de Gigelly. Quelques Mores portant un pavillon blanc s'approchèrent et parlèrent de paix. Le duc de Beaufort leur fit dire par son interprète qu'il n'était venu que pour chasser les Turcs et délivrer les Mores de la tyrannie ottomane. Mais cette démarche des Arabes cachait un piége ; tout à coup une bande ennemie, sortant d'une embuscade, se précipite sur les Français. Surpris, mais non pas effrayés, ils ne tardèrent pas à se rallier et à repousser les agresseurs. On construisit des retranchements pour se mettre à l'abri de ces sortes d'attaques.

Le 25 juillet, des Arabes parurent encore avec un pavillon blanc, mais tout était prévu pour éviter une surprise. Quelques-uns de leurs frères étaient restés prisonniers entre les mains des Français ; les nouveaux porteurs du pavillon blanc s'informèrent du sort de ces captifs ; ils craignaient qu'on ne les eût *dévorés*. On remarque du bon sens et de la franchise dans le discours du cheik qui prit la parole au nom de tous les Arabes. « Je m'étonne, disait-il aux Français, je

« m'étonne que vous autres qui faites bonne chère,
« qui êtes bien vêtus, qui avez de l'argent, veniez
« dans un pays où il n'y a rien de bon, où vous ne
« trouverez rien à gagner. A moitié nus, à peine
« avons-nous de quoi manger; mais nous sommes
« tous gens de guerre, et, quoi qu'on vous dise, vous
« n'obtiendrez jamais la paix. Partez donc, et cher-
« chez un pays où vous puissiez faire une guerre plus
« avantageuse. »

Le passage suivant du *Récit véritable* peint bien les Arabes; ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient alors, car l'Arabe ne change pas :

« Plusieurs étoient nus comme la main, d'autres
« avoient une houppelande blanche qui les couvroit
« depuis le haut de la tête jusqu'à la moitié des jam-
« bes. Quelques-uns avoient des fusils et de grands
« sabres, la plupart n'avoient que des zagaies, moins
« grandes qu'une demi-pique, d'un bois fort lourd.
« Leurs cavaliers, habillés comme les fantassins,
« ont un morceau d'étoffe au bas de leurs jambes,
« pour tenir des éperons longs d'un demi-pied. Leurs
« selles sont pareilles a des bâts, leurs brides ne
« sont que de méchants filets. Tous les chevaux que
« nous avons vus sont petits et efflanqués; néanmoins
« ces gens-là les poussent du haut d'une montagne

« en bas à toute bride. La cavalerie n'osoit point « s'approcher de nous à cause du canon qu'elle re- « doute excessivement; mais quand quelques-uns « des leurs étoient tués, ils aimoient mieux s'exposer « beaucoup que de l'abandonner. »

De la fin de juillet à la fin de septembre le temps s'était passé en alertes, en petits combats. Les maladies n'avaient pas épargné le camp français. Les travaux de défense ne suffisaient pas à protéger notre troupe. Tout à coup on apprit que trois mille Turcs appuyés par du canon s'avançaient contre la place. Les relations contemporaines parlent du découragement et de l'ennui qui saisirent alors les Français; il fallut peu de temps pour que le canon des Turcs renversât la défense du camp. M. de Gadagne, chargé du commandement de la troupe en l'absence du duc de Beaufort, se consumait en efforts inutiles pour résister. Sa lutte ne fut pas longue, on se résigna à la retraite, et dans le désordre du rembarquement on abandonna le canon de gros calibre. Ce fut le 1er novembre que les restes de cette expédition quittèrent la côte d'Afrique; en trois mois deux mille Français avaient péri à Gigelly. Et comme si le malheur avait poursuivi cette entreprise qui ne fut pas sans audace, un des vaisseaux, *la Lune*, périt

corps et biens en vue du port de Toulon, au milieu d'une violente tempête. Le peu de succès de l'établissement de Gigelly fut vengé l'année suivante, lorsque le duc de Beaufort, dans un combat livré aux Algériens sous le fort de la Goulette (le 21 juin 1665), les contraignit à la fuite après la perte de leurs trois plus grands navires. A peu de temps de là, il prit ou brûla plusieurs vaisseaux corsaires en vue de Cherchell et en vue d'Alger. La marine française, essayant ainsi ses forces renaissantes contre les Barbares de l'Afrique, se relevait anx yeux de l'Europe et préludait aux grandes choses que l'inspiration de Louis XIV devait lui faire accomplir.

Le soir du 1er mai nous quittions Gigelly et nous faisions route vers Stora. Jusqu'à la nuit mes regards demeurèrent attachés à ces montagnes dont tous les aspects sont sévères, et dont les mines de fer, exploitées pour les besoins du Kabyle, favorisent sa belliqueuse indépendance. On ne double qu'après de laborieux efforts le cap Bougaroni ou Boudjarones, le Tretum des anciens. Je n'ai aperçu que la nuit, à la clarté des étoiles, les énormes et formidables masses de ce promontoire, la montagne des Sept Caps ainsi nommée à cause des capricieuses découpures de la côte, la baie de Collo, suffisamment abritée, ses belles

collines couvertes de pins, de chênes et de caroubiers, les sommets de Roumadya, les hauteurs pyramidales du Koudiah. Quand le Jurjura nous sera soumis, les misérables cabanes de Collo pourront faire place à un établissement important, et le beau corail de toute cette côte sera une richesse. Le 2 mai à huit heures du matin, le *Grondeur* mouillait devant Stora, mauvaise rade où périt la galère la *Marne*, il y a cinq ans, mais que des travaux pourraient rendre moins dangereuse.

Quelques cabanes de Maltais animent les rivages de Stora. De belles citernes et des puits romains, récemment découverts, ont attiré notre attention. De verdoyantes montagnes dominent la rade ; on dirait que la hache a coupé leurs flancs entremêlés de pointes pyramidales. Des blokaus défendent les alentours. Une heure de chemin nous a conduits par terre de Stora à Philippeville. Le chemin est pratiqué au penchant de collines boisées. J'ai revu dans ces jolies collines les parures printanières qui m'avaient charmé dans le massif d'Alger : c'étaient des boutons d'or, les fleurs du myrte et de l'églantier, la mauve rose, la gueule-de-loup et le souvenez-vous-de-moi, aimable fleur bleue qu'on rencontre partout comme pour nous faire songer aux absents. Les

arbousiers et les chênes-liége abondaient autour de la route que nous suivions. Des ponts français étaient jetés sur des torrents. Philippeville, fondée en 1839, se déploie comme une cité de France. D'ordinaire nos établissements en Algérie se composent de constructions françaises et moresques ; et l'ancien génie du lieu y respire encore. A Philippeville nous avons tout fait à neuf, nous avons bâti là où il n'y avait rien auparavant, ce qui offre un frappant contraste entre des maisons exclusivement européennes et les paysages africains. J'ai trouvé à peine trois ou quatre mille habitants dans cette ville, qui en compta d'abord six mille ; cette diminution de population, qui n'est peut-être pas une décadence et qui a commencé en 1842, s'explique par des mécomptes après d'irréalisables espérances, par la dispersion des travailleurs, par la guerre de l'Est, qui changea alors de théâtre, et enfin par le voisinage de Bône. En bâtissant Philippeville on a voulu donner un port à Constantine, mais Bône sera toujours une concurrence. Toutefois, Philippeville est le port obligé de Constantine ; son territoire est riche ; avec un peu plus de sûreté dans son port et un grand développement de colonisation dans la province, Philippeville, par le commerce et l'agriculture, aura de

l'avenir. Là comme ailleurs le nombre excessif des cafés et des cabarets déplaît à l'observateur moraliste; les gens du pays doivent imaginer que les Français ne pensent qu'à boire. Depuis 1838 jusqu'à l'époque de la construction de l'hôpital, plus de deux mille soldats sont morts à Philippeville; les fièvres intermittentes et la fièvre cérébrale les ont tués. J'ai entendu dire à des officiers que ces pauvres soldats malades n'avaient pas eu un toit, pas une tente pour abriter leurs souffrances, et que beaucoup d'entre eux se logeaient dans des trous creusés au flanc de la terre humide. L'hôpital, construit sur une élévation, se compose de quatre corps de logis; mais l'air et la distraction manquent aux malades. Au lieu d'une ou de plusieurs façades donnant sur la campagne ou la mer, que voit-on à cet hôpital? Des fenêtres donnant les unes sur les autres, des murs pour tout horizon, de pâles visages pour tout spectacle! Parmi la population civile comme parmi nos soldats, la mortalité a beaucoup diminué. L'insalubrité accompagne toute fondation de cité en Afrique; deux ou trois ans suffisent pour que les causes d'insalubrité disparaissent. A côté de l'hôpital s'élève la caserne. L'hôpital et la caserne sont le commencement de tout établissement en Afrique. Là où

l'hôpital a tardé à s'élever, la mort a cruellement décimé nos troupes.

La population de Philippeville se compose d'environ deux mille Français, mille Maltais, deux cents Espagnols et deux ou trois cents indigènes. Toute cette population a une physionomie à part. Dans nos villes d'Europe, il y a des oisifs, des paresseux, des gens qui vivent de leurs rentes, des vieillards qui achèvent paisiblement leurs jours; à Philippeville comme en d'autres points de l'Afrique française, on ne voit que des hommes occupés, on ne rencontre que l'activité, la jeunesse et l'âge mûr. La plus grande partie des habitants vit de l'industrie; l'agriculture n'est pas encore tout ce qu'elle doit être dans les belles vallées du Safsaf et de Zeromma. Le mûrier et l'olivier, le tabac et le sésame seront les fondements de la colonisation agricole de Philippeville. L'enceinte de cette ville est vaste, nous en occupons un tiers à peine; les habitants actuels ont l'air de cheminer dans la solitude. Philippeville attend une église; les mystères chrétiens se célèbrent dans une pauvre et bien étroite chapelle. Les Arabes arrivent au marché de la ville; ils se montreront en plus grand nombre quand nous leur aurons bâti un fondouk. Les tribus voisines sont

soumises. Elles nous ramènent les déserteurs au prix de 25 francs par tête. Le principe de solidarité, établi parmi les tribus, maintient l'ordre et la sécurité. Il a produit les meilleurs effets sur tous les points de l'Algérie.

Il restait de beaux débris de l'ancienne Rusicada dont Philippeville a pris la place ; on pouvait admirer encore le théâtre et le cirque ; mais le Génie est plus terrible que le temps et ne voit que des pierres dans les monuments empreints de la majesté des siècles. Les Arabes n'appellent pas Philippeville de son nom français, mais d'un nom qui est la corruption de l'ancienne dénomination romaine : ils l'appellent *Sticada*.

Au printemps de 1838, on s'occupait de chercher la plus courte route pour aller de Constantine à la mer ; le général Négrier fut chargé d'une reconnaissance sur Stora ou Rusicada. Léon l'Africain dit que de son temps on voyait encore entre Constantine et Rusicada une route pavée en pierres noires, semblable aux routes d'Italie. Il y avait des siècles que ce pays demeurait fermé à tout autre peuple qu'aux Kabyles quand le général Négrier atteignit les ruines de Rusicada sans aucun combat sérieux : la plus courte voie entre Constantine et la mer était

ainsi retrouvée. Au mois d'octobre (1838) quatre mille hommes sous la direction du maréchal Valée, s'établissaient au milieu des ruines de Rusicada, bâtissaient des murs avec des débris qui dataient de deux mille ans et fortifiaient la place qui se nomma Philippeville. Les Kabyles contemplaient de loin, en frémissant, cette fondation française. On diminua leur animosité en les indemnisant des terrains qu'on leur prenait pour l'œuvre nouvelle.

Nous trouvons Rusicada au nombre des cités épiscopales de la vieille Afrique chrétienne. Verulus, évêque de Rusicada, assista en 260 au concile de Carthage. Les schismatiques en firent un martyr. Un évêque de cette ville, nommé Victor, assista au concile de Cirta en 305 et fut convaincu d'avoir livré aux païens les Saintes Écritures ; interrogé par Secundus, évêque de Tigita, il répondit que Valentianus, le gouverneur romain, l'avait forcé à ce crime : « Pardonnez-moi, ajouta-t-il, et Dieu me pardon-« nera aussi. » Un autre évêque de Rusicada, Faustinianus, se rendit à la fameuse conférence de Carthage où le donatisme fut solennellement jugé et condamné. Le jour où l'auguste assemblée tint sa première séance, Faustinianus tomba malade et ne put paraître ; ce fut Alype qui en avertit les illustres

assistants. Au seizième siècle, Rusicada, sous le nom de *Sucaicada*, avait des habitations et des magasins pour les négociants génois. Les montagnards des environs y échangeaient leurs grains contre les draps et autres marchandises d'Europe [1].

L'histoire nous montre les diverses cités de la terre, naissant peu à peu, passant graduellement à un état prospère, commençant par des cabanes et finissant par des palais. Des familles condamnées à de laborieuses luttes avec les besoins et avec les événements y subissent mille et mille vicissitudes avant d'être comptées pour quelque chose sur la scène du monde. Leur première page ne laisse guère voir que des filets étendus sur une rive, un troupeau paissant sur la colline, des grains de blé jetés dans le sillon du laboureur; ou bien encore l'origine d'une ville est dans la faiblesse d'une multitude qui a besoin de se grouper autour de la demeure d'un chef belliqueux. Tels n'auront pas été les commencements de Philippeville. Elle est née en quelque sorte à l'âge d'homme sans passer par l'enfance, semblable aux villes des États-Unis. La spéculation a bâti des maisons, des rues; et des familles parties de France, de Malte ou d'Espagne sont allées s'y

[1] Léon l'Africain.

loger pour tirer parti de la conquête. Philippeville est un peu comme un caravansérail d'industriels de tout genre, protégé par des baïonnettes françaises. Il faudrait que les Européens qui sont là prissent racine sur le sol; il faudrait que cette terre devînt pour eux une patrie et non pas un bazar où l'on tient un comptoir pour quelques années dans le seul but de s'enrichir et de partir ensuite. Nous reviendrons sur cette idée fondamentale de la colonisation africaine.

Depuis le cap Skikida ou cap de Fer qui forme l'extrémité orientale de la baie de Stora jusqu'au cap de Garde où commence la baie de Bône, il y a quinze lieues de côte inabordable; la mer s'y brise avec un éternel courroux, la chaîne de l'Edoug n'y montre que des aspérités ennemies; quelque chose de terrible, d'inhospitalier apparaît entre ces deux promontoires. Quand on a dépassé le cap de Garde, on trouve les mouillages du fort Génois et des Caroubiers. Le 3 mai à six heures du matin, nous jetions l'ancre non loin de la pointe du Lion. Ce n'est pas sur Bône que se sont arrêtés mes premiers regards; ils sont allés tout d'abord chercher au fond de la baie le rivages et les collines d'Hippone.

CHAPITRE XI

HIPPONE.

L'église de Bône. — La relique de saint Augustin. — La première vue de la colline d'Hippone. — L'emplacement de la ville. — Le mont Pappua et Gelimer. — Anciens souvenirs religieux d'Hippone. — Étendue du diocèse d'Hippone au temps de saint Augustin —Célébration de la Messe sur une colline d'Hippone.

XI

HIPPONE.

Il me tardait de mettre le pied sur le sol si longtemps foulé par saint Augustin. Je dis adieu au *Grondeur*, et, à sept heures du matin, j'étais à terre. Je me rendis tout d'abord chez l'homme que je jugeais le plus propre à me servir de guide, chez M. l'abbé Suchet, vicaire-général de la province de Bône, et dont le nom s'est mêlé avec honneur à l'accomplissement d'un grand acte d'humanité en 1841. M. l'abbé Suchet me reçut avec bonté et je devins son hôte.

La relique de saint Augustin, apportée de Pavie

avec tant de solennité, et dont la translation fut un événement éclatant dans le monde religieux, repose dans l'église de Bône. Je demandai à la vénérer avant d'aller visiter l'emplacement d'Hippone. Un étroit et misérable réduit avec un autel et quelques tableaux, voilà ce qu'on appelle l'église de Bône. La main française n'a élevé encore aucun sanctuaire catholique sur la terre que le plus profond docteur de notre foi a marquée de traces immortelles; vienne le jour où une église dédiée à saint Augustin réunira sous ses grandes voûtes les fidèles de Bône et retracera quelque image de l'antique basilique de la paix! En attendant un temple digne des beaux souveuirs religieux de ce pays, les restes de l'illustre et saint évêque ont pour toute gloire l'hommage du chrétien qui les vénère. M. l'abbé Suchet, après avoir déposé sur l'autel la petite châsse, l'a dépouillée de l'étoffe de velours qui la recouvrait, a détaché le reliquaire en argent donné par l'église de Pavie et renfermant l'os de l'avant-bras droit de saint Augustin, et mon œil s'est attaché sur la relique glorieuse. A genoux aux marches de l'autel, j'ai senti dans mon cœur des agitations délicieuses, et, dans ma tête, comme un immense poids d'idées. Je voyais là quelque chose de celui dont j'avais étudié le cœur et le génie et

raconté l'histoire, quelque chose de celui qui fut si grand devant Dieu et devant les hommes, le bras de ce travailleur sublime que j'ai cherché à faire connaître à fond aux générations nouvelles, un débris périssable de cet immortel penseur pour lequel j'étais venu de si loin et j'avais tout quitté sur la terre de France! Je priai Dieu pour les miens, par l'intercession du saint évêque, et je priai aussi pour ceux dont la piété m'avait confié des vœux que je ne pouvais oublier. Je demande grâce aux incroyants pour ce culte pieux rendu à la mémoire de saint Augustin; ils me pardonneraient s'ils me voyaient recueilli en présence des reliques de Platon : l'union de la sainteté au génie suffirait-elle pour qu'il perdît ses droits au respect des hommes?

En sortant de Bône par la porte de Constantine, mon guide me montra, à un quart de lieue devant moi, une gracieuse colline verdoyante qui se détache du reste de la plaine et se présente avec une forme demi-circulaire : c'était la colline d'Hippone! Comme mes yeux s'y attachaient! Quel vif intérêt! Quelle émotion pieuse! Quelle profondeur d'attention! Depuis les collines de Jérusalem, de Bethléem et d'Athènes, nulle colline n'avait produit sur moi une pareille impression. C'était donc là qu'avait vécu, pensé, parlé, prié cet

homme incomparable dont le nom est resté si grand dans le monde, cet homme dont les travaux étaient la ravissante occupation de mon intelligence!

Après une courte marche, nous rencontrâmes les vestiges d'une voie romaine : saint Augustin, me disais-je, a dû passer par là. Nous traversâmes la petite rivière appelée *Abou-Gemma* (la rivière du Père de la Mosquée) sur un pont romain à plusieurs arches, restauréet blanchi par les Français. Ce pont est le grand chemin de Constantine. Auprès de ce pont, le ruisseau, appelé *Ruisseau-d'Or*, mêle ses eaux aux eaux de l'Abou-Gemma. Vu de Bône, l'emplacement d'Hippone s'offre comme un coteau demi-circulaire. Quand on arrive à Hippone et que les lieux se montrent dans leur vérité, ce qu'on avait pris pour un seul coteau se change en mamelons et en diverses collines. La ville épiscopale d'Augustin couvrait de l'ouest à l'est deux mamelons jusqu'à la mer ; elle couvrait au nord l'espace qui s'étend jusqu'à l'Abou-Gemma, peut-être même un peu plus loin jusqu'aux deux marabouts, et au midi le terrain, aujourd'hui prairie, qui s'étend jusqu'à la colline Rouge. Hippone avait la mer en face et deux rivières à ses côtés. Nous avons indiqué tout-à-l'heure l'Abou-Gemma qui coule au nord de l'antique cité. L'autre rivière, beaucoup

plus considérable, coule au midi : c'est la Seybouse ; elle devient très profonde et semble presque immobile quand elle passe devant l'emplacement d'Hippone. Les Romains avaient creusé son lit dans cet endroit-là pour en faire comme un petit port. La Seybouse et l'Abou-Gemma se perdent dans la mer, et depuis longtemps les deux rivières ont ensablé l'ancien port d'Hippone.

Du côté du nord, la haute et sévère chaîne du mont Pappua, maintenant l'Edoug, domine la plaine et les collines d'Hippone. Ce fut dans ces montagnes que Gelimer chercha un asile contre les coups de Pharas, chef des Hérules, qui le poursuivait par ordre de Bélisaire. C'est de là qu'entouré de misérables Mores, Gelimer demanda à Pharas un pain, une éponge et un luth : un pain parce que depuis longtemps il n'en avait vu, une éponge pour laver ses yeux malades, un luth pour chanter un poëme qu'il avait composé sur ses malheurs. Le chef des Hérules lui envoya ce qu'il demandait, sans cesser pour cela de l'enfermer dans l'Edoug ; après avoir été traqué tout un hiver, Gelimer descendit de sa montagne à des conditions honorables et sûres. Ainsi finissait en Afrique la domination des Vandales, qui dura cent cinq ans ; elle y avait été fon

dée par un grand homme, Genséric, génie organisateur et créateur.

Les Vandales, venus en Afrique au nombre de quatre-vingt mille, s'y trouvaient au nombre de six cent mille lorsque succomba Gelimer. Un tel peuple n'aurait guère pu rester en Afrique sans compromettre le pouvoir romain rétabli par Bélisaire; on le fit embarquer pour l'Asie-Mineure, où il se dispersa. Il est pourtant vraisemblable que bien des Vandales durent échapper à cette émigration forcée; les tribus aux yeux bleus, au teint clair, aux blonds cheveux, qu'on rencontre dans le Sahara algérien, sont sans doute de vivants débris de l'ancienne domination de Genséric et de Gunthamond, de Thrasimond et d'Hildéric.

En foulant le sol d'Hippone, combien j'eusse aimé à rencontrer quelque monument ou du moins quelque belle ruine de la cité d'autrefois! Quelle joie que de passer par les portes où avait passé saint Augustin, de visiter la basilique où de sa bouche s'échappaient des fleuves de douce éloquence, de s'agenouiller au pied de l'autel d'où sa prière était montée vers Dieu, de toucher les murs que ses mains avaient pu toucher, de retrouver les objets

qui avaient coutume de frapper ses regards! Mais si l'on excepte les débris que nous croyons être les restes des thermes de Socius, il n'est pas sur l'emplacement d'Hippone une seule ruine à laquelle on puisse donner un nom. Nous avons fait connaître fort au long, dans l'*Histoire de saint Augustin*[1], tout ce qui subsiste de l'antique ville. Nous n'avons pas osé reconnaître pour des restes de la basilique de la Paix les débris que les gens du pays appellent *Glisia Roumi* et qui étaient plus considérables avant le tremblement de terre de 1817. Pourtant rien n'empêche de penser que ces ruines aient appartenu à quelque édifice religieux. Nous avons montré le souvenir de saint Augustin revivant encore dans la pensée des indigènes sous le nom de *grand chrétien* (roumi kebir), et se mêlant à de superstitieuses pratiques de sacrifice et d'expiation. Les vestiges de l'ancien quai de la Seybouse et de la nécropole d'Hippone sur la rive droite du fleuve ont complété notre tableau. On nous permettra donc de ne pas répéter ce que nous avons dit ailleurs. De pieux visiteurs ont cru voir dans les ruines éparses sur l'emplacement d'Hippone le couvent de saint Augustin, son tombeau, le monastère de sa sœur, que

[1] Tome I.

sais-je? le jardin même du grand évêque; leur naïveté n'a pas tenu compte des ravages du temps et des révolutions; toute chose leur a paru merveilleusement conservée pour le plaisir de leur foi : mais un peu de réflexion et de science vient tout à coup renverser ces crédules rêveries.

Dans l'*Histoire de saint Augustin*, je me suis attaché à la peinture des collines d'Hippone sur lesquelles le mois de mai avait jeté toutes ses magnificences. Du haut du mamelon où se trouve le monument élevé à saint Augustin par les évêques de France, ou du haut du mamelon voisin de la Seybouse, je passais des heures à contempler le plus frais, le plus harmonieux des paysages. A la place d'une cité célèbre, réduite maintenant à de rares débris semblables à de gigantesques ossements sortant de dessous terre, je trouvais une charmante nature dont s'enivraient mes regards. Au puissant attrait que le génie d'un seul homme a su donner à ces lieux, se mêlait l'extase dans lequel mon âme est toujours jetée par le spectacle des belles images, des gracieux trésors de la création.

Nous avons rappelé ailleurs[1] quelques souvenirs anciens d'Hippone. L'église des *Vingt-Martyrs*, dont

[1] Histoire de saint Augustin, tome I.

la mémoire, d'après saint Augustin, était fort célèbre aux bords de la Seybouse, s'élevait dans un faubourg de la ville. Il faut ajouter aux basiliques d'Hippone que nous avons citées, celle des *Huit-Martyrs*. Théogène, le premier évêque d'Hippone dont nous trouvions les traces, assistait au concile de Carthage en 260; il souffrit la mort pour la foi; une église lui fut dédiée. Parmi les prédécesseurs de saint Augustin, nous voyons ensuite Fidentius, qui cueillit la palme du martyre, et Léonce, qui donna son nom à une basilique d'Hippone. L'évêque donatiste d'Hippone qui ne voulait pas laisser cuire le pain des catholiques se nommait Faustinus. On sait que Valère partagea avec saint Augustin le fardeau de son épiscopat, et qu'Héraclius, successeur de l'illustre docteur, rencontra les Barbares et la nuit. Morcelli parle d'une nomination au siége d'Hippone faite par Grégoire VII; le lointain successeur de saint Augustin se nommait Servandus. Depuis la dernière moitié du quatorzième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième, le titre d'évêque d'Hippone a survécu dans le monde chrétien, en mémoire du saint et beau génie qui fit resplendir ce siége d'un si grand éclat[1]. Il a reparu

[1] Nous donnons à la fin de ce volume les noms des quarante-deux évêques qui ont porté le titre d'évêque d'Hippone.

depuis l'établissement du siége épiscopal d'Alger. Les noms de deux autres vieux évêchés d'Afrique sont restés un honneur pendant les derniers siècles : ce sont les évêchés de Thagaste et d'Utique.

Je me suis souvent demandé quelle était l'étendue du diocèse de saint Augustin, et les renseignements contemporains m'ont toujours manqué pour l'indiquer avec une parfaite précision. Il suffit de se rappeler que l'Afrique chrétienne comptait plus de sept cents évêchés, pour juger tout d'abord de leurs limites. Chaque cité avait son évêque. Parmi les bourgs qui faisaient partie du diocèse d'Hippone, je trouve Sousane, les Tours (Turres), Ciza, Verbal[1], Strabonia, Mapale, Spare et Fussale. Mapale devait se trouver sur le chemin de Calame, aujourd'hui Ghelma. Crispinus, évêque donatiste de Calame, étant devenu possesseur de Mapale, rebaptisa quatre-vingts catholiques de ce bourg, ce qui fut un grand chagrin pour saint Augustin et le sujet d'une belle lettre adressée à l'évêque hérétique[2]. J'ignore sur quel point du territoire d'Hippone était placé le village de Spare; un prêtre donatiste y prodigua des

[1] Sousane, les Tours, Ciza et Verbal sont cités dans la 63e lettre de saint Augustin.

[2] Histoire de saint Augustin, tome I, chap. XVIII.

injures à saint Augustin, coupable d'amour pour l'unité chrétienne. Fussale était situé à quarante milles d'Hippone, probablement dans la direction du levant; c'était la portion du diocèse la plus éloignée de la cité épiscopale. Dans les dernières années de saint Augustin, Fussale devint un évêché, et nous avons raconté ailleurs[1] les douloureux embarras qni furent suscités à l'illustre pontife d'Hippone par Antoine, le premier évêque de Fussale. Je n'ai aucune donnée sur la position des autres bourgs ou villages. Le diocèse d'Hippone avait, dans sa plus grande étendue, environ quinze lieues. Du côté du sud-ouest, il ne pouvait guère dépasser le lac Fezzara, situé à quatre ou cinq lieues d'Hippone; les ruines romaines voisines de ce lac représentent probablement les débris d'une ancienne ville épiscopale. Du côté du sud, les bornes du diocèse d'Hippone devaient se rencontrer à neuf ou dix lieues, peut-être à l'endroit appelé aujourd'hui *Akous,* et qui offre des débris de constructions romaines dont nous parlerons plus tard.

Voilà tout ce qu'a pu nous apprendre l'étude des lieux et de l'histoire sur l'étendue du diocèse de

[1] Histoire de saint Augustin, tome III, chap. x.

saint Augustin. Il était au moins trois fois plus petit que le moins considérable de nos diocèses de France. Mais l'autorité de saint Augustin n'avait pas pour limites les limites de son territoire épiscopal; elle embrassait l'Afrique et le monde; les lettres et les écrits de ce grand homme confiés à des navires qui avaient mouillé à l'embouchure de la Seybouse, s'en allaient porter la lumière et les consolations partout où il y avait des catholiques.

Une portion du mamelon d'Hippone le plus voisin de la Seybouse est couverte de constructions occupées par nos condamnés militaires. L'espace qui forme la cour de l'atelier des condamnés offre des restes d'un ancien pavé en mosaïque. C'est là que le 5 mai, jour de la conversion de saint Augustin, un autel fut dressé en plein air pour la célébration de la messe. Les condamnés, rangés autour de l'autel, se montraient respectueux et recueillis. L'abbé Suchet dit la messe dont il voulut bien appliquer l'intention à ma famille et à moi. Un condamné remplissait les fonctions de clerc. J'avais assisté, il y a quinze ans, au divin sacrifice sur le tombeau et dans la crèche du Sauveur des hommes; j'avoue que la messe célébrée sur une des collines d'Hippone m'émut presque aussi vivement que je le fus aux

lieux saints. Cette messe en plein air, célébrée par un prêtre français, servie par un condamné militaire, le jour de la conversion de saint Augustin, au milieu de l'emplacement désert de la ville épiscopale, quatorze siècles après la mort du grand évêque et sous la protection du drapeau français victorieux, me paraissait un prodigieux spectacle. L'image des vieux siècles chrétiens de l'Afrique, l'image de ma patrie qui avait triomphalement rapporté la foi à cet illustre coin de terre d'où la foi était bannie, le souvenir de la longue nuit des temps barbares et la glorieuse perspective des nouveaux destins de ce continent africain, passaient tour à tour devant moi avec un caractère particulier de solennité. Dans un de ses ouvrages [1], saint Augustin cite ces paroles de la préface de la messe : *Sursùm corda, habemus ad Dominum,* et nous montre les plus belles portions du monde connu *tenant leurs cœurs élevés vers le Seigneur.* En entendant, après quatorze cents ans, ces mêmes paroles dans la préface de la messe du 5 mai sur l'emplacement d'Hippone, j'admirais à la fois l'inaltérable perpétuité des traditions catholiques et la pensée chrétienne qui nous rend les contemporains de tous ceux dont les jours se sont écoulés dans

[1] Livre de la Vraie Religion.

la foi. A genoux devant cet autel improvisé, je priais pour les temps où nous sommes qui ont tant besoin d'élévation et de croyance ; je priais pour le triomphe définitif de notre domination sur la terre d'Afrique.

CHAPITRE XII

BONE.

Origine des noms d'Hippone et de Bône — Occupation de Bône par les Français. — État présent de Bône, sa population, ses établissements, ses progrès agricoles. — Bône aux temps passés. — Course au Fort Génois et au Cap de Garde. — Les Grottes des Saints.— Ce qu'on voit du haut du Cap de Garde. — Considérations sur la nature, sur ses beautés, sur ses rapports avec l'homme.

XII

BONE.

Ubo en syriaque, *ubbo* en phénicien, *ubbon* en arabe, signifie *baie*; le nom d'Hippone est une corruption du mot syriaque primitif; il désigne une ville assise au fond d'une baie, et telle est en effet la position d'Hippone. Le *b* remplace le *p* dans la langue arabe, et les modernes dominateurs de ces rivages ont appelé du nom de *Bône* la cité bâtie à la fin du onzième siècle avec les matériaux tirés des ruines de l'antique ville épiscopale de saint Augustin. Le voyageur Shaw et quelques autres ont pensé que Bône occupe l'emplacement d'Aphrodisium, mais il n'est guère vraisemblable qu'Hippone

trentaine de marins et y plantèrent le drapeau français, qui depuis n'est plus descendu de ses murs.

Un épisode héroïque se mêle aux souvenirs de cette prise de la Kasbah de Bône. Youssouf avait été informé que les Turcs avec lesquels il était entré dans la Kasbah projetaient de l'égorger pendant la nuit, lui et tous les Français qui se trouvaient là ; il fait part du complot au capitaine d'Armandy, lui révèle l'étendue du péril et lui annonce qu'il ne connaît d'autre moyen de salut que de sortir de la Kasbah avec ses Turcs. « Mais ils te tueront, lui dit l'officier français. — Que m'importe, répond Youssouf ; j'aurai le temps d'enclouer les pièces qui sont à la Marine ; je succomberai, je le prévois, mais tu seras sauvé, et le drapeau français ne cessera pas de flotter sur Bône. » Il dit, et franchit avec ses Turcs la porte de la Kasbah, qui se referme. Parvenu au bas de la ville, Youssouf s'arrête, et, d'une haute et sévère voix, il fait entendre à sa troupe qu'il connaît le complot infâme, et dénonce les traîtres qui ont résolu de l'assassiner durant la nuit. Puis, se tournant vers l'un d'eux : « Toi, tu es du nombre, » lui dit-il. Et à ces mots, il le tue. Ce coup hardi et terrible, cette courageuse attitude épouvantent la troupe, qui tombe à ses pieds, et

lui jure une inébranlable fidélité. Youssouf, l'enfant inconnu de l'île d'Elbe, l'aventureux amant de la belle Kabboura, l'intrépide et loyal jeune homme qui, sur la plage de Sidi-Ferruch, vint associer sa fortune à la fortune de la France, préluda noblement à Bône à des succès par lesquels son nom devait monter plus tard au rang des noms glorieux de notre Afrique.

L'arrivée d'un bataillon d'infanterie suivit d'assez près l'occupation de la Kasbah de Bône par les capitaines d'Armandy et Youssouf. Trois mille hommes, partis de Toulon sous les ordres du général Monck-d'Uzer, débarquèrent à Bône dans les premiers jours de mai, déblayèrent la ville abandonnée, s'établirent sur ses ruines et lui donnèrent en peu de temps un aspect tout nouveau. Le général d'Uzer eut à repousser l'agression de quelques tribus voisines et les derniers efforts d'Ibrahim-bey, mais la masse des tribus d'alentour se résigna en présence du déploiement des forces françaises. Ainsi commença l'établissement de notre domination dans cette province de l'Est, qui s'est toujours montrée la plus tranquille de nos trois provinces de l'Algérie.

Bône, environnée d'un mur arabe, dominée par

la Kasbah, près de laquelle nous avons bâti une caserne, renferme en ce moment[1] une population d'environ huit mille cinq cents habitants; depuis un an, la population a augmenté d'un sixième. Au 1er février 1846, elle se composait de la manière suivante; ce relevé donnera une idée de la physionomie si variée de la ville.

Français.	1969	Portugais.	65
Maltais.	2155	Marocains	85
Italiens.	1107	Lagouachs.	39
Mores.	1308	Mzitas.	45
Nègres.	607	Anglais.	16
Turcs.	345	Irlandais.	13
Kolouglis.	255	Polonais.	8
Allemands.	247	Russes.	5
Espagnols.	132	Grecs.	11
Arabes.	133	Biskris.	16
Kabyles.	128	Suisses.	8

Plusieurs mosquées s'élevaient à Bône; il n'est resté qu'une grande mosquée appelée Djemma el-Beg et deux zaouias on petites mosquées dont l'une se nomme Djemma-Sidi-Krelif, et l'autre Djemma-Sidi-Abderahman. La plus importante mosquée de Bône a été transformée en hôpital militaire. L'église dont la construction est en projet s'élèvera en dehors

[1] Ceci a été écrit au mois d'avril 1846.

de l'enceinte actuelle qui doit être agrandie; elle coûtera cent soixante mille francs ; cinquante mille francs ont été accordés. L'administration des bâtiments civils, qui exécute en ce moment un très-bel hôtel pour le sous-directeur de l'intérieur, devrait bien enfin se mettre à l'œuvre pour loger Jésus-Christ, car Jésus-Christ à Bône n'a pas où reposer sa tête. Divers canaux de desséchement, sept casernes, un quartier de cavalerie, un grand hôpital militaire, un hôtel pour le général-commandant la division, un haras, un établissement pour la manutention, un arsenal pour l'artillerie, les ateliers du génie militaire, un établissement considérable pour les fourrages, telles sont les œuvres exécutées par l'administration militaire depuis 1832; on doit ajouter à ces œuvres le chemin de l'Edoug qui permet aux voitures d'atteindre les régions les plus élevées de cette montagne. Grâce à ce chemin, l'Edoug est constamment visité par les Européens, et les Kabyles arrivent chaque jour au marché de Bône. L'aqueduc, le château d'eau, la distribution des eaux dans les divers quartiers de la ville au moyen de fontaines et de bornes-fontaines, le débarcadère, les égouts de la ville, le pavage des principales rues, cinq kilomètres de la route de Bône à Larouch, deux kilomètres

de la route des Karcsas, cinq kilomètres de la route du fort Génois, cinq kilomètres de chemins vicinaux autour de Bône, sont l'ouvrage de l'administration des Ponts-et-Chaussées. Elle est en train de faire jeter un joli pont sur le ruisseau d'or. Quant à la construction d'un pont sur la Seybouse, elle n'est encore qu'en projet. Le pont sera construit, non pas à l'endroit où se trouve maintenant le bac, mais à cinq kilomètres de Bône. La ville a un jardin des plantes où plutôt une pépinière du gouvernement. La garnison de Bône ne s'élève guère au delà de deux mille cinq cents hommes. Les condamnés militaires, occupés à divers travaux, y sont au nombre de deux cent quatre-vingt.

Il n'est pas de plus riche territoire que celui de Bône. Un admirable succès y serait promis à toutes les cultures, à toutes les plantations du midi de la France. L'olivier s'y développe avec une vigoureuse promptitude. Avec le bas prix actuel des grains, la culture la plus profitable est celle du tabac. La colonisation agricole a commencé et se poursuit avec des travailleurs arabes plutôt qu'avec des travailleurs européens par une raison simple, c'est que l'Arabe se paie beaucoup moins cher que l'Européen. De plus, les Arabes, qui étaient fort embarrassés de leurs

produits avant la domination française, vendent maintenant tout ce qu'ils apportent, et le vendent à des prix bien plus élevés qu'autrefois. L'exploitation des terres n'en devient que plus active et plus étendue.

Telle grande propriété, qui avait à peine six charrues arabes il y a six ans, en a maintenant soixante. L'Algérie n'a pas de marché plus important que celui de Bône. Cette année (1846), depuis la récolte jusqu'aux semailles, il s'y est vendu pour 2,500,000 fr. de grains. Le port de Bône est le seul port d'Afrique qui voie arriver des navires en lest pour y recevoir des chargements. La richesse de Bône n'a rien d'artificiel et de passager; elles est réelle, elle est solide, parce qu'elle est fondée sur le sol. Quand les mines de fer des lieux environnants seront exploitées, il en sortira un grand mouvement industriel.

Il n'y a pas de village encore autour de Bône, et l'on s'étonne que de petits centres de population ne se soient pas établis dans une contrée où règne une si parfaite sécurité. On trouve dans le voisinage quelques fermes et plusieurs petites maisons de campagne ou *bastides*. La plus considérable de ces habitations champêtres est celle de M. Aillaud : on l'appelle le *château*. M. Aillaud, un des plus honorables et des principaux colons de Bône, m'a donné des

soins hospitaliers dont j'ai gardé le souvenir; c'est lui qui a offert la portion du terrain d'Hippone où s'élève le monument de saint Augustin, et, pour prix de son zèle religieux, il a reçu du Saint-Siége une flatteuse distinction.

La salubrité est une grande question dans nos possessions africaines. Le pays de Bône est très-sain, et j'ai même ouï dire qu'il n'y avait pas en Algérie de contrée moins visitée par les maladies. On m'écrit que le concierge du cimetière de Bône commence à se plaindre de l'insuffisance de son traitement, et qu'il craint de mourir de faim au milieu de la santé universelle.

Un grand avenir est réservé à la colonisation agricole du pays de Bône.

On a le projet de bâtir un caravansérail pour les Arabes. Des tribus sont campées sous des gourbis, à la porte appelée porte de Constantine; une tribu est établie sur un coteau auprès de l'aqueduc de la Fontaine. Les Arabes, vivant là sous notre protection, m'ont rappelé les tribus qui, en 1832, après notre occupation de Bône, étaient venues se placer sous le canon de la place pour échapper aux vengeances d'Ahmed-bey.

Un géographe africain du douzième siècle, Edrisi,

parle des beaux marchés de Bône. Le célèbre Aboulfeda, prince, historien et géographe du treizième siècle, dit que Bône est une jolie et florissante cité.

Bône, au seizième siècle, avait trois cents feux. Voici ce que dit des habitants de Bône Léon l'Africain. Nous citons la vieille traduction française : « Les hommes, dit-il, sont fort plaisans, dont les « uns exercent le train de marchandises, les autres « sont artisans et tissiers de toiles, lesquelles ils « vendent en grande quantité aux cités de Numidie. « Mais ils sont tant outrecuidés et brutaux, qu'outre « qu'ils massacrent leurs gouverneurs, ils prennent « encore cette présomption d'user de menaces en- « vers le roi de Thunes (Tunis), et de rendre la cité « entre les mains des chrétiens, s'il ne donne ordre « qu'ils soient pourvus de bons et suffisans gouver- « neurs. Et combien qu'ils soient superbes, ils ont « néanmoins une simplicité grande qui accompagne « leur outrecuidance : car ils ajoutent ferme foy à « d'aucuns qui vont en manière de fols et transpor- « tés, lesquels ils reputent être saints, participans « en quelque chose de la Divinité; au moyen de « quoy ils les ont en grand honneur et révérence. « Là n'y a aucunes fontaines; mais en lieu d'icelles « on s'aide de citernes... La plaine de Bône est ha-

« bitée par un peuple arabe appelé Merdez, qui la « cultive, nourrissant plusieurs bœufs, vaches et « brebis, le lait desquelles rend tant de beurre à « Bône, qu'on en sauroit à peine recevoir l'argent, « et des grains semblablement. » Le géographe arabe ajoute qu'on venait de Gênes et de Tunis prendre du beurre et des grains à Bône. Le marché de Bône avait lieu le vendredi.

La course au fort Génois et au cap de Garde vaut la peine qu'on lui consacre une journée. Le fort Génois se montre sur une hauteur à deux lieues de Bône. Nous l'avons trouvé gardé par des condamnés militaires et des soldats libres. Il fut bâti par les Génois, afin de protéger contre les corsaires la pêche du corail, que leur avait affermée sur cette plage le bey de Tunis. Le trajet, depuis la ville jusqu'à ce fort, offre une belle végétation sauvage, mais pas une trace de culture. Les genêts magnifiques, les églantiers et les myrtes fleuris, les chèvrefeuilles et les bruyères roses sur leur tige élancée, ne suffisent pas à consoler de l'absence de l'homme. La rencontre de quelques Arabes qui labouraient un petit espace de coteau défriché par leurs mains, est devenue pour nous un intéressant spectacle. Leurs charrues étaient légères; ils piquaient les bœufs avec l'aiguillon pour les exci-

ter à la marche et accompagnaient les coups d'un bruyant langage qui semblait produire sur les bêtes le plus merveilleux effet.

A une lieue du fort Génois, à l'est, nous avons visité de curieuses grottes situées aux bords de pentes escarpées qui font face à la mer du côté de Stora. La première grotte qu'on rencontre semble taillée dans le roc ; elle sert tour à tour d'abri et de demeure aux troupeaux et à leurs gardiens. Les deux autres grottes, appelées Grottes des Saints, présentent d'étranges bizarreries : cavités, découpures, rocs suspendus, formes étranges qui rappellent les effets fantastiques de certains nuages errants dans le ciel ou immobiles à l'horizon du soir. L'imagination arabe doit se trouver à l'aise en face de ces jeux capricieux de la nature. Plus loin, on voit une profonde carrière de marbre rose et gris, ancienne carrière remise en exploitation par les Français, et d'où les Romains ont tiré beaucoup de monuments pour Hippone. Nous avons reconnu la trace des instruments de fer à l'aide desquels les anciens maîtres du monde détachaient et enlevaient le marbre. Il est probable que nul peuple n'avait touché à cette carrière depuis les Romains, car les dominateurs qui leur ont succédé n'ont pas bâti de monuments. Après

dix-huit siècles, la main française reprend l'œuvre de la main romaine. Dans les fentes ou les interstices des marbres de la carrière, croissent le caroubier, la vigne, le figuier et le nopal; cette végétation, qui se montre sur les flancs de ces masses à pic, est une surprise pour le voyageur.

Possidius, le pieux biographe de saint Augustin, nous dit que les catholiques d'Afrique, poursuivis par les Vandales exterminateurs, cherchaient un refuge dans les grottes et les carrières. Il est permis de penser que des souvenirs de proscription chrétienne se rattachent aux lieux dont nous venons de parler. Les grottes et la carrière du cap de Garde sont comme perdues à l'extrémité nord-est de l'ancien pays d'Hippone; on pouvait bien s'y cacher et on pouvait voir venir de loin. La solitude de ces grottes et la profondeur de cette carrière ont donc abrité sans doute des chrétiens fugitifs; et ces retraites, qui maintenant ne sont connues que du pâtre arabe, prennent à nos yeux un caractère vénérable. Ce nom de *Grottes des Saints*, resté à ces creux de rochers, ne serait-il pas un souvenir de quatorze siècles qui rappellerait les fidèles recueillis, au jour du malheur, dans le secret de ces asiles?

Du haut des sommets du cap de Garde, j'ai con-

templé de grands spectacles. En me tournant vers l'ouest, j'avais devant moi la Kasbah de Bône, plus près le fort Génois, puis les montagnes de l'Edoug, que mon œil parcourait jusqu'à ses dernières cimes. A droite, au nord, la mer, la côte escarpée, déchirée, bouleversée jusqu'au cap de Fer et aux rivages de Stora; à gauche, au midi, la mer encore, le golfe de Bône, le petit Atlas, les dunes jaunes reluisant au soleil sur la route de la Calle et la plage jusqu'au cap Rosa. Ainsi donc, la mer à droite et à gauche, avec de vastes tableaux tout différents. Le plateau où nous étions formait une presqu'île; les deux mers semblaient se chercher et n'étaient séparées que par un court espace. Au bout du cap de Garde, sur un amas énorme de rochers battus par les flots, s'élève un phare français qu'on aperçoit à dix lieues au large. Les côtes d'Afrique sont mauvaises, et ce n'est guère que du mois de mai au mois de septembre qu'on les aborde avec sécurité. Mais de Stora au cap de Garde, la mer paraît livrée à une agitation éternelle; la côte, sans abri et sans plage, demeure fermée à l'espérance, et la poésie pourrait y placer le noir génie des tempêtes et l'empire de la Destruction.

La physionomie générale de l'Afrique est sévère

les paysages gracieux y sont des exceptions. La nature s'y montre presque toujours avec des traits graves et durs. Théocrite, Moschus et Bion n'auraient pas pu y naître; il n'y aurait point eu de place pour l'idylle et les pastorales. Le génie des Africains est embrasé comme leur ciel, indomptable comme leurs monts, abrupte et violent comme la plupart des mouvements de leur sol, agité comme leur mer. Tertullien est le type de ce génie. Saint Augnstin échappe magnifiquement à la loi africaine, de même que les doux pays de Thagaste et d'Hippone sont des exceptions à l'âpre caractère de ces contrées.

La contemplation de la nature occupe assez de place dans mes récits de voyageur. Chaque fois que j'exprime mon amour pour les beautés de l'univers, je crains un peu qu'on ne me confonde avec ceux qui, dans leur admiration de la nature, suppriment souvent Dieu et le remplacent par ses œuvres. Je laisse aux païens d'autrefois la jouissance aveugle et passionnée de la nature; je laisse aux panthéistes le culte du grand Tout, et aux manichéens la doctrine sentimentalement absurde qui prête une âme aux arbres, aux plantes et aux fleurs. Les âges les plus chrétiens ont, il est vrai, le moins senti ou le moins exprimé l'amour de la nature, et c'est un

philosophe sans croyance chrétienne qui, dans le dernier siècle, donna le signal de cette ferveur pour les charmantes merveilles dont la terre est parée. De plus, nous avons vu, de nos jours, des penseurs célèbres qui, après être sortis de la foi, se sont jetés dans la nature à la manière de Rousseau. Tout cela prouve une seule chose, c'est que les générations les plus fortement attachées aux pensées éternelles ont laissé peu de traces de leur goût pour ce qui est fugitif; c'est que le génie, quand il cesse de planer dans la hauteur des cieux, retombe tout à coup sur la terre. Cependant l'amour de la nature peut se concilier avec le christianisme.

La croix prêche le détachement de ce monde, mais elle n'ordonne pas qu'on ferme les yeux devant tant d'admirables choses dont le globe est semé. Je ne donne mon âme à rien de ce qui brille ou fleurit sous le soleil, mais je la donne à celui de qui relèvent tout éclat et tout mouvement. Je n'adore rien de ce qui est sur la terre, mais j'adore Dieu dans tout ce qui est. Comme nulle beauté ne s'est faite elle-même, excepté la beauté éternelle, le courant d'eau vive et le brin d'herbe qui s'y baigne, l'éclat, le parfum, le tissu des fleurs qui demeurent au-dessus de toute puissance descriptive, la merveilleuse dente-

lure de la fougère et la soyeuse mousse des bois ou des vieux murs, le travail de la semence jetée dans le sillon et de la plante qui grandit par des progrès imperceptibles à tout autre œil qu'à l'œil de Dieu, la grâce du lys et la majesté du grand chêne, le vigoureux feuillage de l'aloès qui s'élance comme un large glaive, et le palmier au noble front dont l'Arabe bénit le fruit et l'ombre, les belles lignes des monts dont les sommets inégaux percent les profondeurs d'or ou d'opale des horizons du soir, les douces ondulations des collines qui découpent si mollement l'étendue, l'infinie variété de tout ce qui nous environne, le bruit lointain des fleuves et des mers, la grave et lente mélodie des pins de la colline sous le souffle des brises passagères, toute cette sève, tous ces parfums, toutes ces beautés, toutes ces harmonies ne sont pas des liens qui me garrottent ici-bas, mais plutôt des ailes toujours déployées qui emportent mon intelligence au sein de Dieu.

Souvent, pour s'élever aux idées divines, on lit nos livres inspirés, quelques strophes d'un poëte, une page de Bossuet ou de Platon. Quant à moi, une belle nuit, le travail de Dieu dans une semence, un arbre en fleurs, un champ de blé, les couleurs de l'aube ou du couchant m'en disent plus que toute parole.

Un grand homme d'Afrique, saint Cyprien[1], évêque de Carthage, ne trouvait digne des regards d'un chrétien que le spectacle des beautés de l'Univers. Le lever du soleil et son coucher, la succession des jours et des nuits, la lune et ses changeants aspects qui marquent le cours des temps, les chœurs des étoiles étincelantes, la terre, les fleuves et les mers, la vie qu'on respire avec l'air, l'inexprimable variété des merveilles de la création, voilà ce que saint Cyprien voulait faire admirer, sous peine pour l'homme de déchoir du titre d'enfant de Dieu, sous peine pour l'homme de tomber des hauteurs de sa gloire.

Il est une pensée dont peuvent s'affliger les hommes qui se plaisent à échapper aux cités pour vivre au milieu de la nature. On s'attache au site où l'on a rêvé, à l'arbre dont le feuillage s'est balancé sur notre tête, et, quand vient le jour du malheur, cette nature qu'on aimait reste indifférente; rien ne change, rien ne s'émeut; le ruisseau coule comme auparavant, le sentier fleuri garde ses sourires, l'arbre sa verdure et son même bruit. Que l'homme meure, l'homme qui se proclame le roi de la créa-

[1] De spectaculis.

tion, et pas un brin d'herbe ne gémit dans cet Univers qu'il appelait son empire, et rien dans la nature ne prend garde à la chute du maître ! L'homme associe involontairement à sa vie morale les objets extérieurs, et lorsque tout à coup il leur demande un sympathique témoignage, il s'étonne qu'ils demeurent insensibles et muets.

Ce qui parfois vous surprend douloureusement encore, c'est de voir une pauvre petite source, une plante, un arbre survivre à l'homme qui en était le possesseur. Ainsi l'homme dure moins longtemps que le rosier ou l'arbrisseau planté de ses mains et les gouttes d'eau qui s'écoulent devant sa chaumière. Mais reconnaissons là un bel enseignement plutôt qu'une insulte contre notre légitime fierté. Si je plante l'aubépine et le mûrier, je puis les arracher, les couper, les jeter au feu et les faire servir à mes caprices, et l'aubépine et le mûrier ne peuvent rien sur moi, et ne sortiront pas du morceau de terre où je les enfonce; ils sont donc inférieurs à moi, je suis donc plus grand qu'eux, et si leur durée est plus longue que la mienne ici-bas, il faut dire, pour qu'il n'y ait pas un absurde désordre, que je crois à un monde futur où l'homme durera plus longtemps que le bois, où l'intelligence au vol

sublime sera mieux traitée que la matière immobile : et c'est ainsi que le contraste qui, au premier abord, attriste et humilie l'homme, ne fait que prouver sa grandeur et son immortalité.

CHAPITRE XIII

DE BONE A GHELMA.

Départ de Bône. — Dernier regard sur les ruines d'Hippone. — Le camp de Dréan. — Peinture du soir. — La tribu des Boasis. — Une nuit sous la tente. — La vie arabe et la vie européenne. — Ruines romaines d'Akous. — Hammam-Berda. — Emplacement probable de la cité de Figuli. — Arrivée à Ghelma, l'ancienne Calame. — Saint Augustin, et saint Possidius, évêque de Calame, son premier biographe.

XIII

DE BONE A GHELMA.

A mon passage à Philippeville, j'avais appris la nouvelle d'une fâcheuse surprise essuyée par nos troupes au sud de la province de Constantine ; cette nouvelle m'avait été répétée à Bône ; on ajoutait que cet échec produisait de l'émotion parmi les Arabes, et quelques amis m'engageaient à ne pas m'aventurer du côté de Constantine. Il m'en coûtait de renoncer à cette importante course qui devait me porter au cœur même de l'Afrique. Je n'ignorais pas qu'un échec, quel qu'il soit, est toujours promptement vengé par nos armes, et que l'impression de la victoire ne tarde jamais à revenir à notre drapeau. Je

décidai mon départ pour Constantine, sauf à m'arrêter à Ghelma si le commandant de ce camp ne me conseillait pas de continuer mon excursion. M. le maréchal Bugeaud, gouverneur général de l'Algérie, auquel j'étais recommandé par M. le ministre de la guerre, avait, en partant pour la Kabylie, chargé le lieutenant-géneral de Bar de donner des ordres pour me faciliter mon voyage. J'étais porteur de lettres adressées aux autorités militaires des pays que je devais parcourir. M. le commandant de Bône me donna des spahis pour m'accompagner jusqu'à Ghelma; c'etait plutôt une escorte d'honneur qu'une mesure de précaution.

Le 6 mai, à une heure après midi, nous quittions Bône. J'étais heureux d'avoir pour principal compagnon M. l'abbé Suchet qui, dans son vif amour pour saint Augustin, se trouvait naturellement animé d'un sentiment de bienveillance pour son historien. Il connaissait les chemins de Ghelma et de Constantine; il m'apparaissait comme le vivant retour du catholicisme dans ces contrées, et sa présence dans notre petite caravane était pour moi une utilité et une joie. M. Thierry, jeune magistrat de Bône, et M. Gaudineau, médecin du service militaire, s'étaient joints à nous.

Le chemin de Constantine passe sur l'emplacement d'Hippone. Je jetai un dernier regard sur ces sites que le soleil inondait alors de ses feux et qui se montraient à moi comme des amis abandonnés. Il semble que le sépulcre d'une ville célèbre soit moins triste tant qu'un homme est là pour comprendre son passé, interroger ses souvenirs, animer sa solitude. Les cités illustres qui ne sont plus gardent encore leur glorieuse vie dans notre pensée : il suffit d'un coup-d'œil pour que la cité morte respire tout à coup et se dresse avec magnificence. Mais quand nous nous éloignons, la destruction semble reprendre son empire, et nous ne laissons derrière nous qu'une poussière vulgaire et des lieux indifférents. Plus d'une fois, je tournai la tête vers ces lieux qui, à mesure que nous avancions, changeaient peu à peu d'aspects et s'effaçaient. Bientôt il ne m'est plus resté que les horizons où saint Augustin voyait le soleil se lever, et ces collines derrière lesquelles il le voyait disparaître. Devant nous, vers le sud, s'étendait une plaine couverte de pâturages; à droite je remarquais de charmantes collines verdoyantes, des groupes de mamelons d'une grâce inexprimable. De temps en temps, des douairs, ou campements de Bédouins sous des gourbis ou des

tentes faites de poils de chameaux, interrompaient la monotonie de la plaine.

La route carrossable tracée par les Français finit à trois quarts d'heure de Bône. On trouve, à partir de là, un sentier qui n'est praticable que par les piétons et les carabiniers, A une heure et demie de Bône, nous avons rencontré un pont romain sur l'Abou-Gemma ; il a trois arches et se nomme pont de Constantine, parce que l'ancienne voie romaine de Bône à Constantine passait par là. L'Abou-Gemma traîne lentement ses eaux jaunes; cette rivière décrit mille et mille méandres avant d'aller contourner au nord les collines de l'ancienne Hippone pour se jeter dans la mer. A quatre lieues de Bône s'élève un camp de spahis, le camp de Dréan. Ce fut le maréchal Clausel qui ordonna l'occupation de Dréan pour étendre notre domination sur le chemin de Constantine. Du haut de la colline de Dréan, on contemple la plaine de Bône, la mer et les montagnes de l'Edoug qui se détachent avec majesté ; à l'ouest, le lac Fezzara aux bords duquel s'offrent de belles ruines romaines. Ce lac est à quelques lieues de Bône et présente environ trois lieues de circonférence.

Il était cinq heures quand nous arrivions au camp

de Dréan. Après une demi-heure de repos, nous remontions à cheval pour aller coucher à six lieues de là, à Nech-Meya. Bientôt se sont offerts devant nous des coteaux aux contours suaves, moitié lumineux, moitié dans l'ombre, des vallons où le soleil n'était plus, où le soir commençait à naître; au centre se détache gracieusement la colline appelée *Gebel-el-Ous* (colline du milieu). Au loin se déploient des variétés de montagnes d'un charmant et magnifique effet. Par delà l'endroit qu'on nomme le *Rocher du Lion*, nous avons rencontré d'épaisses prairies, de beaux champs de blé, des ruisseaux bordés de lauriers-roses. Cependant la nuit approchait, nous étions encore loin de Nech-Meya; nos spahis nous engageaient à coucher dans un lieu plus prochain, au milieu de la tribu des Boasis, la plus considérable des tribus de cette partie de la province. L'un d'eux se détacha pour aller nous annoncer. La dernière heure du jour était pleine d'enchantements dans ces lieux solitaires; autour de nous la nature ne présentait partout que de gracieux aspects, de paisibles images et n'avait que de doux bruits; les ruisseaux qui coulaient entre deux rives en fleurs et les oiseaux qui cherchaient leurs branches pour la nuit, semblaient lutter d'harmonie et

complétaient les ineffables concerts du soir ; le rossignol, qu'on entend, mais qu'on ne voit pas, comme le poëte caché au fond des solitudes, le rossignol, ce roi des mélodies, nous jetait, du fond d'un petit bosquet de myrtes, de ravissants accords. Les tentes noires des Boasis se montraient à nous, groupées en rond au pied d'un joli coteau ; nous entendions les hurlements des chiens, le bêlement des troupeaux parqués dans l'enceinte de la tribu.

Une scène tout à fait imprévue nous attendait à notre arrivée dans la tribu. Il paraît que peu de jours auparavant, les Boasis n'avaient pas eu à se louer du passage de quelques voyageurs de notre nation, militaires ou civils ; ils déclarèrent à nos spahis qu'ils ne nous recevraient pas. Nous répondîmes avec de menaçantes paroles, et je dis à M. l'abbé Suchet qu'il fallait se remettre en route pour aller coucher ailleurs. Nous étions alors dans l'intérieur de la tribu, et nous piquions nos montures pour nous éloigner de ces tentes inhospitalières. Mais voilà que tous les Bédouins de la tribu se repentent de leur premier mouvement et s'élancent après nous ; cinq ou six d'entre eux saisissent la bride de ma mule, et je m'épuise en efforts inutiles pour me débarrasser de leurs instances.

En ce moment un tumulte d'enfer assourdissait nos oreilles. Les instances des Bédouins se traduisaient par des cris auxquels nous répondions moitié en français, moitié en arabe ; les hurlements des chiens prenaient le plus furieux caractère ; les brebis bêlaient, les vaches et les bœufs beuglaient avec plus de force. Le profond silence des solitudes environnantes contrastait avec ce vacarme dans un camp arabe. A la fin, nous dûmes céder : ce n'était point l'éloquence des excuses, mais leur violence qui devint irrésistible. Les Boasis avaient peur que notre vengeance ne fît tomber sur eux le malheur ; ils s'attroupèrent en masse pour nous retenir. Nous fûmes conduits sous la tente du cheik absent ; son frère s'était présenté à sa place. Une fois assis sur la natte hospitalière, nous nous laissâmes entourer de soins et d'égards.

Une toile en guise de cloison nous séparait des femmes du cheik ; elles s'agitaient pour nous préparer le souper, et ces apprêts ne se faisaient pas en silence. Deux bougies, apportées par M. l'abbé Suchet, l'une plantée au bout du canon d'un fusil, l'autre au bout d'une baguette, nous éclairaient sous la tente. Les principaux Bédouins de la tribu, rangés en cercle autour de nous, mettaient le plus de

bienveillance qu'ils pouvaient dans leurs regards et le plus de sourire sur leurs lèvres. A neuf heures du soir, un homme apporta le souper : les femmes se faisaient entendre mais ne se montraient pas. Une gamelle de lait de vache, des œufs durs, des œufs au plat noyés dans du beurre bouillant, du pain en forme de galette qu'une femme venait de pétrir et de faire cuire tout exprès pour nous, tel était notre souper. Une heure après, lorsque déjà enveloppé dans mon manteau je ne demandais qu'à dormir, on apporta le kouskoussou, le pilau des Africains. Le kouskoussou est un plat de mouton cuit avec de la farine. Le mouton avait été tué en notre honneur, et la pauvre bête ainsi immolée avait certainement mêlé son bêlement aux bruits qui nous accueillaient deux heures auparavant. Je ne touchai point à cette partie du banquet, et je demeurai couché sur la natte. J'eus froid toute la nuit, car le ciel était devenu tout à coup pluvieux, et la tente ne nous abritait pas entièrement contre les ondées mêlées de vent. D'ailleurs, les continuels aboiements des chiens et les cris des troupeaux auraient suffi pour m'empêcher de dormir.

Cette nuit sans sommeil, passée sous la tente des Bédouins, à dix lieues d'Hippone, ne manquait pas

de poésie. Je me croyais redevenu voyageur aux bords du Jourdain et de l'Oronte; ma vie de vingt ans recommençait sous la tente arabe, vie de fatigue et de privations, mais que des ravissements accompagnaient toujours. Un petit roman [1] où j'ai peint les joies mélancoliques d'un pauvre enfant de la vieille Europe au milieu des mœurs du Désert, avait fait penser à quelques-uns que je regardais la vie des Bédouins comme la vie idéale, et leur civilisation comme supérieure à la nôtre. Ceux-là ne m'ont pas compris. Il n'a pas été question de faire le procès de l'Europe au profit de l'Arabie musulmane, ce qui eût été mille fois absurde; j'ai voulu seulement frapper l'imagination, éclairer l'esprit par les contrastes, et montrer la vie primitive devenue le refuge consolateur d'un homme profondément dégoûté de nos sociétés vermoulues; j'ai voulu faire comprendre que le progrès, tel qu'il s'accomplit sous nos yeux en dehors des idées, des inspirations et du dévouement chrétien, produisait des misères morales infinies, et qu'il y avait moins de mécomptes, plus de calme et de bonheur pour le cœur de l'homme dans une société toute simple et mêlée de très-peu de

[1] *La Bédouine*. La 3e édition a paru chez Dezobry et Magdeleine, rue des Maçons-Sorbonne, 1, à Paris.

besoins. Nous avons le christianisme qui nous élève à une hauteur prodigieuse; mais les vices, les passions immondes occupent encore assez de place dans nos cités, et je garde le dernier mot de mon admiration pour le temps où nous serons entourés d'une moindre multitude d'hommes menacés de mourir de faim. En attendant, je me donnerai l'innocent plaisir de ne pas trouver excessivement malheureuses les tribus arabes parmi lesquelles on ne rencontre ni pauvres, ni victimes, ces familles de pasteurs animées de sentiments si fraternels et dont les mœurs sont empreintes d'une si merveilleuse pureté. On respire avec ces hommes quelque chose des premiers âges de la terre, et le voyageur européen se trouve ainsi passer tout à coup de la vieillesse du monde à la fraîcheur matinale de la Genèse.

Le 7 mai, au point du jour, nous quittâmes la tribu des Boasis après avoir reçu les saluts des chefs. Nous traversâmes deux fois un ruisseau bordé de lauriers-roses. Après deux heures de marche, nous traversions quelques ruines romaines sur des hauteurs appelées *Akous* par les Arabes. Un édifice considérable s'offrit à nous avec divers caractères de construction; les briques et les moellons formaient la première assise, le reste était en pierre sèche;

des débris de corniches se mêlaient aux pierres de taillé. Sur le côté oriental de l'édifice, une pierre portait une inscription de plusieurs lignes où je n'ai pu lire que le mot *Hadriano*. Le nom de l'empereur Adrien est la seule lumière qui apparaisse au milieu de l'incertaine obscurité de ce lieu. Je me suis mouillé jusqu'aux genoux en marchant à travers les grandes herbes qui environnaient l'édifice en ruine; ces herbes étaient trempées par la pluie de la nuit. De grosses pierres entassées tout autour rendaient peu facile l'accès de ce monument des âges lointains.

Akous garde les traces d'une cité romaine : quelle était cette cité? faut-il placer ici villa Serviliana, villa Victoriana, ou bien Mutugenna? Ces deux dernières cités étaient des évêchés. Il y avait dans villa Victoriana une église consacrée aux martyrs Protais et Gervais. Saint Augustin y prononça un sermon sur ces deux confesseurs de la foi. Il nous apprend [1] que villa Victoriana se trouvait à trente mille pas d'Hippone.

Nous poursuivions notre route en passant par des lieux à peine franchissables; chaque pas de nos mu-

[1] Cognit. 1.

les sur les voies escarpées nous mettait en péril. Nous côtoyons et nous laissions tour à tour la voie romaine qui menait d'Hippone à Calame. Tel est le bouleversement de cette voie qu'elle demeure impraticable pour les mules et les chevaux. Au fond de vallons unis se déploient des vestiges épars qui semblent indiquer l'emplacement d'une cité. On reconnaît des traces de construction, mais pas de monuments, rien de considérable. A une demi-heure plus loin, belles sources dont l'une tiède, l'autre fraîche, d'une admirable transparence, coulant dans un bassin romain qui dut être superbe, si on le juge par la beauté des débris. Les Arabes appellent ce lieu *Hammam-Berda*. C'est un site gracieux où l'on se repose. Nous n'aurions pas été fâchés d'y prendre quelque nourriture; mais nos spahis qui s'étaient lancés à la recherche dans les terres environnantes, ne s'occupèrent que de pourvoir à leurs besoins, et ce fut après une bien longue attente que nous obtînmes la faveur d'un peu de pain. Les voyages en Orient m'avaient accoutumé à ces mauvaises fortunes; grâce à l'industrieuse obligeance de M. l'abbé Suchet, je trouvai à Hammam-Berda une consolation qui ne me manquait jamais en Orient : la tasse de café!

Ce lieu qu'on nomme Hammam-Berda, fut cer-

tainement l'emplacement d'une cité romaine. Elle dut être de très-peu d'importance, par deux raisons : la première, c'est qu'on n'y retrouve aucun vestige considérable ; la seconde, c'est qu'à une lieue seulement de ce point s'élevait Calame. Je serais tenté de placer là Figuli, petite ville du diocèse de Calame, que j'ai mentionnée dans l'*Histoire de saint Augustin* :

« Possidius, évêque de Calame, s'en était allé à « une petite cité, appelée Figuli, pour visiter des « catholiques et chercher à ramener à l'unité les « chrétiens errants. On lui dressa une embus- « cade sur le chemin ; comme il l'évita, il retrouva « ses ennemis (les donatistes) dans le village de « Lives. On mit le feu à la maison où était logé Pos- « sidius ; l'incendie fut trois fois éteint et trois fois « rallumé ; à la fin les habitants du village triom- « phèrent des flammes et des malfaiteurs, et l'évê- « que se sauva[1]. »

Nous avions aperçu de loin Ghelma, l'ancienne Calame, sur sa belle colline. A une certaine distance l'hôpital français et la citadelle donnent à Ghelma un air de grandeur. La vue de Calame, dont le plus

[1] Histoire de saint Augustin, tome II, chap. v.

illustre évêque fut l'ami et le biographe de saint Augustin, me remplit l'âme du plus doux intérêt. Historien de saint Augustin quatorze siècles après sa mort, je ne pouvais contempler sans émotion le lieu longtemps habité par le pieux ami qui ferma les yeux à l'immortel évêque d'Hippone, et qui le premier raconta sa glorieuse vie. La pensée d'Augustin et de Possidius me revint alors avec une vivacité nouvelle; je les voyais cheminant dans le pays que je venais de traverser d'Hippone à Calame; leur image animait pour moi ces régions où le sol fécond n'est qu'une solitude, et j'étais devenu tout à coup un homme du quatrième ou du cinquième siècle.

La Seybouse coule au pied des collines de Calame; nous la passâmes à gué, non sans quelque peine. Pour peu que la rivière enfle ses eaux, elle est infranchissable. Je m'étonnais que depuis 1836 les Français n'eussent pas jeté un pont sur la Seybouse. J'ai appris avec joie qu'enfin un pont venait d'être construit. Il a été solennellement béni par M. l'abbé Suchet qui, le 7 mai 1844, n'avait pas eu moins de peine que moi à franchir la Seybouse sur sa mule. A trois heures après midi, nous étions installés dans une chambre de l'hôpital militaire de Ghelma.

CHAPITRE XIV

GHELMA.

Occupation française de Ghelma en 1835. — Peinture de Calame. Les anciens évêques de Calame. — Trois partis religieux à Calame. — Vestiges d'églises. — Médailles, croix et inscriptions. — La passion des anciens chrétiens d'Afrique pour les spectacles. — Découverte de Suthul. — Description de la caverne de la M'taia.

XIV

GHELMA.

Au mois de novembre 1835, dans cette première expédition de Constantine qui ne devait aboutir qu'à d'inutiles exploits et à des malheurs, notre corps d'armée, sous le commandement du maréchal Clausel, parti le 13 de Bône, arrivait le 15 à Ghelma. L'enceinte d'une citadelle romaine se transformait en un poste militaire pour la garde de deux cents hommes que le trajet depuis Bône avait exténués. Un camp français s'établissait ainsi sur les ruines d'une des plus importantes villes de l'ancienne Numidie. Notre drapeau, planté d'abord à Calame pour protéger des soldats malades, y est

resté comme le victorieux signal de la renaissance d'une cité [1].

Nous avons décrit, dans l'*Histoire de saint Augustin* [2], la position et les ruines de Calame. Mais le sujet vaut la peine qu'on y revienne. Les anciens, comme nul ne l'ignore, excellaient dans le choix des sites pour la construction des cités : la beauté des horizons s'y trouvait fréquemment réunie à la sécurité de la place. Lorsque Calame avec ses trente ou quarante mille habitants, son castellum et ses monuments, couvrait les derniers penchants de la montagne appelée aujourd'hui *Maouna*, un beau spectacle se déployait aux regards du haut des premiers plans qui dominaient la ville. On avait devant soi Calame environnée de jardins et d'une riche culture; plus loin, en face, une vaste plaine d'une fécondité merveilleuse, traversée par la Seybouse aux gracieux contours. Au delà du fleuve, apparaissent de charmants coteaux dont les verdoyants aspects se fondent avec les teintes grises des montagnes qui bornent, du côté du nord, ce grand tableau. Le sommet de la *Maouna*, coupé et surmonté de deux pics, est appelé dans la langue arabe *selle*

[1] Voir à la fin du volume une note sur l'état présent de Ghelma.
[2] Tome II, chap. v.

de la jument : les Arabes peignent les lieux en les nommant. Le prolongement de la Maouna, de l'est à l'ouest, ferme du côté du sud l'horizon de Ghelma. Nous avons dit ailleurs[1] que pour découvrir la plaine, la Seybouse et les coteaux dans leur plus ravissante élégance, il faut se placer à l'amphithéâtre de Calame. Quand une ville a disparu au milieu d'une nature qui est restée belle, cette nature a l'air d'attendre quelque chose, et vous diriez qu'elle garde sa splendeur pour le retour d'autres destins. Puisse une Calame française prendre bientôt la place de la cité d'autrefois! Nul point de l'Algérie n'est plus digne d'occuper l'attention intelligente des colons.

Parmi les évêques qui passèrent sur le siége de Calame, nous trouvons Donat, qui commit le crime de livrer aux païens les livres saints; Mégale, qui eut la gloire de sacrer évêque saint Augustin; Possidius, dont le nom ne se sépare point du nom du grand docteur d'Hippone; et enfin Quodvultdeus qui, en 484, par l'ordre du cruel Huneric, le second roi des Vandales en Afrique, s'en alla à Carthage et partagea l'exil de beaucoup d'évêques africains.

Un évêque donatiste de Calame s'agitait beau-

[1] Histoire de saint Augustin.

coup au temps de saint Augustin. Crispinus (c'était son nom) fut condamné comme hérétique à une amende de dix livres d'or en vertu des lois de Théodose ; l'intervention de l'évêque catholique Possidius diminua l'amende, mais Crispinus, ayant voulu faire casser par l'empereur l'arrêt qui assimilait le donatiste à l'hérétique, l'amende tout entière retomba sur lui. Dans la dernière moitié du quatrième siècle et au commencement du cinquième, on rencontrait à Calame trois partis religieux : le parti catholique, le parti donatiste et le parti païen. Le donatisme, vaincu par le bon sens, la logique et les Écritures, ne pardonnait pas aux catholiques leur supériorité morale ; les païens gardaient leurs dieux plutôt par habitude ou entêtement que par conviction, et se passionnaient contre cette puissance étrange, ce nouvel empire d'un dieu-homme crucifié. Le décret d'Honorius de 407 qui leur interdisait la célébration de leurs fêtes, avait mis de la haine dans leur cœur. Dès l'année suivante, les polythéistes de Calame bravèrent le décret impérial ; des violences contre les prêtres catholiques, la profanation de leur église, qu'on essaya même d'incendier, complétèrent cette œuvre de rébellion [1]. On trouve

[1] Voir l'histoire de saint Augustin, tome II, chap. v.

à Ghelma quelques beaux débris qui peuvent être ceux d'un temple; mais on ne trouve aucun temple debout. Les catholiques avaient à Calame plusieurs églises, entre autres une église de saint Étienne qu'on appelait *Memoriam* et dans laquelle s'accomplirent des prodiges, au rapport de saint Augustin. Les donatistes possédaient une église. Que reste-t-il de ces sanctuaires chrétiens ?

A l'extrémité orientale de l'emplacement de Calame, il existe des ruines couchées sur le sol, sans aucun caractère, sans aucun signe qui indique leur destination primitive ,mais qu'on regarde communément à Ghelma comme les ruines d'une église. Ce sentiment, fondé sur une sorte de tradition locale, est respectable, et rien ne nous empêche d'admettre que là se soit élevée une église. Au bout de la grande rue du camp de Ghelma, il est de beaux et vénérables débris dans lesquels on veut voir les restes d'un ancien établissement hydraulique, et que j'incline fort à regarder comme les restes d'une église[1]. D'ailleurs, malgré tout mon amour pour la poésie des ruines où des siècles ont passé, je ne me donne pas pour un antiquaire, et mes opinions en pareille matière ne sont que des conjectures.

[1] Voir l'histoire de saint Augustin, tome II, chap. v.

En remuant le sol de Ghelma, on a trouvé beaucoup de médailles dont quelques-unes, en plomb, marquées d'un cheval nu, représentent les âges numides. Les autres médailles sont en cuivre, à l'effigie de Constantin ou d'autres empereurs chrétiens; parmi les médailles des vieux temps catholiques, il en est une en or d'une admirable conservation et dont on m'a envoyé l'empreinte : un Arabe du pays de Ghelma l'a trouvée en creusant la terre. Mais de toutes les découvertes de Ghelma, la plus intéressante est celle d'une grande croix en bronze massif, le 5 janvier 1843; rien de plus touchant et de plus vénérable que cette apparition du christianisme de la vieille Afrique. Lorsque Ghelma aura une église, cette croix en sera la plus magnifique parure : quelle belle chose que de voir des Français s'agenouiller en Afrique au pied de la même croix qui entendit la prière des Africains treize ou quatorze siècles auparavant!

Comme les souvenirs chrétiens de Calame m'inspiraient un intérêt particulier, je me suis longtemps arrêté devant une pierre de la muraille de Ghelma sur laquelle est gravée une inscription de six lignes appartenant aux âges du christianisme. La pierre étant brisée dans toute sa hauteur, le sens de l'inscription

se trouve interrompu dans les six lignes; de plus, beaucoup de lettres sont effacées ou mutilées. Voici l'inscription telle que le savant M. Hase a cru pouvoir la reconstruire :

UNA ET BIS SENAS TURRES CRESCEBANT IN ORDINE TOTAS. MIRABILEM OPERAM CITO CONSTRUCTAM VIDET PETRUS APOSTOLUS; SUB TERMAS BALINEO CONDUNTUR FERRONIUS ET..... QUOD NULLUS MAJORUM POTERAT ERIGERE, MANUS PATRICI SALOMONIS INSTITUIT. MUNITIONEM NEMO EXPUGNARE VALEVIT; DEFENSIO MARTIRUM TUETUR. APOSTOLUS PETRUS, CLEMENS ET VINCENTIUS MARTIRES CUSTODIUNT INTROITUM PROPUGNACULI.

Il n'est guère possible de donner d'une manière complète la traduction de cette inscription, mais le nom du patrice Salomon nous aide à en fixer la date. Nous savons qu'en 539, Salomon, envoyé par Justinien, alla pour la deuxième fois en Afrique, qu'il y resta quatre ans et qu'il environna de murailles la plupart des villes. Cette inscription est donc comme une page d'histoire où nous voyons que les treize tours et les murs de Calame tels que nous les avons retrouvés furent élevés vers 540 par les soins du patrice Salomon : la ville ainsi mise en état de défense [1] avait pour protecteurs l'apôtre saint Pierre

[1] Voyez les extraits d'un rapport de M. Hase dans l'appendice du premier volume. M. Berbrugger, à qui la science doit d'importants travaux sur l'Afrique, a publié quelques inscriptions de Ghelma.

et deux martyrs africains particulièrement révérés à Calame, Clément et Vincent.

Nous avons cité plus haut l'amphithéâtre de Calame comme le point d'où l'œil découvre les plus charmantes perspectives. Cet amphithéâtre, resté victorieux du temps et des révolutions, mais qui a souffert des premiers besoins de notre établissement à Ghelma, me rappelle un côté curieux des mœurs des vieux chrétiens de l'Afrique. Ils aimaient fort les spectacles, qui étaient alors encore tout païens; un grand nombre d'entre eux se laissait aller à ce goût, s'appuyant de quelques passages des Écritures interprétés à leur façon et du silence des livres sacrés sur ces sortes d'amusements. Le char d'Élie, la danse de David devant l'arche d'alliance, les cymbales, les flûtes, les harpes, les divers instruments de musique qu'on entendait dans le temple de Jérusalem, les combats et la couronne dont parle l'apôtre, les exemples qu'il tire du stade, tous ces souvenirs empruntés à nos livres saints étaient invoqués par les chrétiens africains, avides des plaisirs du théâtre ou du cirque. Une lettre épiscopale *sur les spectacles* [1], qui a mérité d'être attribuée à saint Cyprien, fit justice de ces aberra-

[1] Liber de spectaculis.

tions ; elle apprit éloquemment à mieux comprendre les divines Écritures.

L'évêque africain s'indignait que des souvenirs et des paroles destinés à porter au bien fussent devenus l'autorisation et la glorification des vices et des spectacles païens. Qu'avait de commun avec le cirque des polythéistes ce char d'Élie dont on parlait tant? avait-on vu le prophète d'Israël courir dans quelque cirque? la danse et les chœurs de David en présence de Dieu ne justifiaient point les chrétiens assis dans un théâtre. Les pas de David, graves et pieux, pouvaient-ils se comparer aux obscénités de la danse grecque? Quant aux instruments qui remplissaient d'harmonie le temple de Jérusalem, ils louaient le Seigneur et non pas les idoles. Voudrait-on s'autoriser du silence des Écritures pour courir aux représentations de la scène païenne? mais qu'avait-on besoin d'interdire des jeux aussi impurs? le silence n'en est-il pas la plus énergique condamnation? la vérité, en descendant à de pareilles prescriptions, eût trop outragé les fidèles. Ce que tait l'Écriture, la raison l'enseigne assez haut. Que chacun s'interroge lui-même, qu'il obéisse aux inspirations de sa propre conscience. En condamnant l'idolâtrie, les Écritures ont condamné les théâtres païens. Il n'y a pas

de spectacle sans idole, pas de jeu sans un sacrifice sanglant, pas de combat qui ne soit en l'honneur d'un mort; et dans ces spectacles, les plus révoltantes impuretés, les tableaux les plus corrupteurs s'étalent aux regards. Est-ce au milieu de telles images qu'est la place du chrétien, et faut-il feuilleter les livres saints pour découvrir un passage qui défende à un disciple de Jésus-Christ de souiller sa robe dans les lupanars?

Voilà un très-rapide abrégé de l'écrit de saint Cyprien; il ne laissait rien à répondre, et cette mise à nu des turpitudes de la scène païenne était faite pour retenir les chrétiens de bonne foi. Calame ayant eu bien de la peine à s'arracher au polythéisme, et la moitié de cette ville se trouvant encore païenne au cinquième siècle, les joies du théâtre durent y être longtemps une grande tentation pour les enfants de l'Église. Sans doute que l'évêque Possidius leur lisait ou leur faisait lire l'utile et éloquent écrit dont nous avons reproduit quelques traits.

Nous passerons sans transition de l'amphithéâtre de Calame au récit d'une petite course qui amènera peut-être une importante découverte.

Derrière le plateau de Ghelma, vers le nord-

ouest, est un joli vallon nommé *Oued-el-Sakron*, arrosé par un ruisseau qui abreuve Ghelma et qui abreuvait autrefois Calame à l'aide d'un aqueduc dont les restes se voient encore : un conduit français a remplacé l'œuvre romaine. A une demi-heure plus loin, sur une hauteur, apparaissent d'importants vestiges d'anciennes constructions ; les demeures d'une pauvre tribu étaient adossées à ces ruines désignées par les gens du pays sous le nom de *casser* (château). A trois quarts d'heure au delà, à l'ouest, nous avons reconnu les traces évidentes d'une cité romaine dans un lieu appelé par les Arabes *Aïn-Chir* (la Fontaine Sèche). Ce lieu est probablement ainsi nommé à cause des citernes vides qu'on y rencontre. Ces citernes, voûtées et enduites de ciment romain, sont d'une étonnante conservation. Leur entrée est étroite et difficile. Ce sont là les seuls monuments qui aient échappé à la destruction. Le reste ne nous a présenté que des débris épars à travers des champs de blé, ou entassés en guise de murs pour former des clôtures. La cité était bâtie au bord de rocs escarpés et d'un profond ravin au fond duquel roule en hiver un torrent né des pluies orageuses. Quand le lit du torrent est à sec comme au temps où nous avons visité ces ruines, il

laisse voir quelques points marécageux. Il existe à peine des vestiges du mur d'enceinte. De petits forts couronnaient sans doute le coteau qui domine l'emplacement de la cité.

Les savants ont confondu Calame et Suthul, la ville de Jugurtha; ils ne soupçonnaient pas l'existence des restes d'une cité aux environs de Calame, et c'est ce qui a produit la confusion des deux villes. Remarquons d'ailleurs qu'il reste infiniment à faire pour la géographie romaine de l'Afrique, et que les livres les plus accrédités fourmillent d'erreurs. Les raisons invoquées pour prouver l'identité de Calame et de Suthul ne prouvent qu'une seule chose : leur voisinage. Selon Salluste, c'est près de Suthul que le propréteur Aulus Posthumius, cherchant à s'emparer des trésors de Jugurtha, fut surpris par le chef numide et forcé d'accepter d'humiliantes conditions. De son côté, Orose, ce prêtre d'Espagne qui avait longtemps séjourné auprès de saint Augustin à Hippone, et qui connaissait bien cette partie de l'Afrique, place auprès de Calame la défaite d'Aulus Posthumius. Tout ce qu'on doit conclure de cette double citation, c'est que le victorieux combat de Jugurtha contre le propréteur romain se livra entre Calame et Suthul. Or, ces deux villes ne sont éloignées que

d'une lieue et demie l'une de l'autre. Lorsqu'on a lu les quatre lignes[1] dans lesquelles Salluste décrit la position de Suthul, il est impossible de les appliquer à la position de Calame. L'emplacement de cette dernière ville n'a rien de commun avec les précipices et les marais. La description de Salluste convient bien autrement à *Aïn-Chir* qu'à Ghelma. C'est donc à *Aïn-Chir* que nous placerons Suthul, la ville où Jugurtha enfermait ses trésors.

Pendant mon séjour à Ghelma, j'avais entendu parler d'une caverne à laquelle l'imagination des Arabes prêtait d'incommensurables profondeurs et toutes sortes de prodiges; cette caverne, creusée dans les flancs de l'un des pics de la M'taia, est située à trente-trois kilomètres de Ghelma; j'étais pressé de me rendre à Constantine, et le temps m'a manqué pour aller visiter la grotte qui a donné lieu à tant de fabuleuses histoires. Mais je trouve dans la *Revue de l'Orient* un fort intéressant récit d'une course à la caverne de la M'taia, et je le reproduis; ce récit est de M. Eugène Grellois :

[1] Quod (oppidum Suthul) quanquam et sævitia temporis et opportunitate loci, neque capi neque obsideri poterat; nam circùm murum, situm in prærupti montis extremo, planities limosa hiemalibus aquis paludem fecerat.

« La route de Bône à Constantine est tracée dans une région accidentée qui n'offre à l'œil que la succession de montagnes sans bornes. Tout le sol est constitué par des alternances de calcaires et de grès, de sorte que les sommets des montagnes offrent les formes variées propres à ces deux espèces de terrain. Ces montagnes, contreforts de la chaîne atlantique, sont en général de médiocre élévation ; cependant de distance en distance se détache quelque dôme ou quelque pic, qui plane au-dessus des élévations voisines, et impose son nom au massif qui s'y rattache. Ainsi, à quelque point que se trouve le voyageur, son regard s'arrête involontairement sur trois pics gigantesques qui dominent tout l'ensemble de la contrée : ces trois pics appartiennent à la M'taia, et forment assurément les points les plus élevés entre Bône et Constantine.

« Dans le flanc de l'un d'eux est percée une caverne que personne encore, dans les temps modernes, n'avait visitée en entier. L'imagination fantastique des Arabes s'est plu à l'enrichir d'une foule de légendes qui toutes reflètent un amour du merveilleux.

« D'après eux, cette caverne est si profonde qu'on ne saurait en atteindre les limites ; elle est habitée

par un énorme serpent aux formes inconnues, qui en défend l'approche et y vit en sécurité avec son immonde famille. Selon d'autres, ce n'est point un serpent, c'est une race de géants qui habite ces demeures souterraines, et ils se repaissent de tout imprudent qui ose en franchir le seuil ; aussi n'a-t-on jamais vu reparaître ceux que la curiosité avait entraînés dans son obscur dédale. La preuve que cette caverne est habitée par une race humaine mais surnaturelle, c'est que ses féroces habitants ont tracé sur les murs des caractères cabalistiques, dont il n'est permis à aucun des hommes ordinaires d'expliquer la valeur.

« Tous ces contes sont populaires dans le cercle de Ghelma et devaient naturellement exciter notre vive curiosité.

« Une excursion fut en effet résolue. Par une belle et tiède matinée du printemps, nous partîmes de Ghelma, et, à une heure, après avoir admiré en passant la magnifique source d'Hammam-Meskoutin, nous étions à l'entrée de la mystérieuse caverne.

« La M'taia est éloignée de Ghelma d'environ trente-deux kilomètres. Un chemin accidenté, à travers les plus agréables campagnes, sépare ces deux points. On suit d'abord et l'on traverse la Sey-

bouse; puis, après avoir gravi les crêtes qui dominent Hammam-Meskoutin à l'ouest, l'œil suit pendant quelque temps les rives vertes et gracieuses de l'Oued-Bou-Hamden, dont le flexueux contour se resserre entre des roches escarpées ou se trace un lit plus large dans une riante et fertile vallée. En s'élevant davantage dans la région des montagnes, on suit pendant quelque temps une belle et vaste forêt de chênes-liége dont les Arabes exploitent les écorces pour construire les ruches à miel.

« Enfin on arrive au pied de la M'taia. Nous l'avons déjà dit, de tous les points de l'horizon cette montagne se distingue entre toutes par trois cimes rocailleuses semblables à trois dents d'une immense mâchoire, De près, ces trois sommets se sont doublés, car il en existe véritablement six, mais d'inégale hauteur. C'est au pied de l'un d'eux, sur la face qui regarde l'ouest, qu'est creusée la caverne.

« L'accès en est des plus difficiles : l'entrée pose sur un fond de verdure et s'ouvre dans le flanc de la montagne par une ouverture régulière, de forme ovoïde, et dont les contours sont tellement arrondis qu'on croirait un instant qu'elle a été taillée par la main des hommes. Sa longueur est d'environ huit mètres et sa largeur de cinq.

« Les deux faces de l'entrée sont garnies d'inscriptions latines à demi effacées, et la plupart illisibles ; cependant il m'a été possible de déchiffrer quelques mots sur l'une d'elles, et ils m'ont semblé suffire pour expliquer le sens général de tous les autres.

« Voici ce que j'ai lu :

PATER NO....
IMAGI NI....
SACRAMENT...
DONATUS....

« Sur plusieurs autres le mot *martyr* se trouve fréquemment répété avec ces lettres B. A. S. (benedicat animam sanctam).

« Évidemment ces inscriptions sont œuvre du christianisme : elles semblent indiquer que la mystérieuse caverne a servi d'asile aux premiers chrétiens pendant les jours de persécution de l'Église d'Afrique, et que l'évêque Donatus y a vécu ou peut-être y est mort. Je ne doute point d'ailleurs que quelques personnes plus versées que moi dans la lecture des inscriptions ne parviennent à y retrouver encore d'autres indications historiques en rapport avec l'ancienne Église de Numidie.

« Après avoir franchi l'entrée de la caverne,

celle-ci se rétrécit un peu, et l'on s'avance à trente pas environ en marchant sur un plan horizontal ; là on plonge dans une complète obscurité, et les torches deviennent indispensables. La caverne s'incline rapidement sous un angle de quarante-cinq degrés, et des précautions sont nécessaires pour ne point glisser sur un amas de pierres qui se sont détachées de la voûte et encombrent le sol. A gauche existe un gouffre immense au fond duquel on entend une pierre rouler d'abîme en abîme, jusqu'à ce que l'éloignement seul parvienne à éteindre le son.

« On suit donc à droite la paroi de la grotte, et, après une marche pénible de deux cents pas environ sur un sol incliné de plus de soixante degrés, on arrive à une excavation immense, dont les parois irrégulières, anfractueuses, sont ornées d'une prodigieuse variété de stalactites qui forment un assemblage confus de figures fantastiques et font un instant sortir du monde réel pour plonger involontairement dans les bizarres conceptions des Arabes.

« Ici ce sont des statues colossales, véritables géants auxquels il ne manque que le souffle de Dieu, qui semblent sortir du sein de la terre pour peupler ce magnifique salon. Ce sont çà et là d'immenses colonnes qui soutiennent la voûte de l'édifice ; leurs

sculptures étranges, que ne saurait imiter le génie des hommes, semblent incrustées de diamants et de rubis qui réfléchissent mille fois l'éclat des torches et des flambeaux.

« Enfin, du milieu de ce palais enchanté s'élève un orgue véritable, dont les innombrables tuyaux n'attendent que l'artiste pour éveiller ses paisibles habitants.

« On quitte ce salon par une porte étroite; on suit longtemps un chemin tortueux et obscur, tantôt s'élargissant et tantôt rétréci par d'énormes quartiers de roche ou d'innombrables stalactites, boueux et glissant par l'eau qui filtre incessamment de leurs sommets; après des dangers et des fatigues, on arrive encore à une salle non moins brillante que la première, non moins immense, non moins merveilleusement décorée.

« Ici une terreur involontaire s'empare de nous : au-dessus de nos têtes s'élève un rocher dont les yeux ont peine à saisir l'étendue, et qui cependant repose tout entier sur une base étroite dont deux hommes pourraient embrasser la circonférence. Il semble près de se plonger dans l'abîme; le moindre choc, un souffle suffirait pour le précipiter, et ce-

pendant que de siècles n'a-t-il pas dû voir s'écouler dans ce périlleux équilibre !

« Enfin des sentiers aussi encombrés, aussi difficiles, conduisent à une troisième salle qui renouvelle les beautés des deux premières. C'est là que se termine la caverne.

« L'étendue de l'excavation tout entière peut être évaluée à plus de mille mètres, et sa profondeur au-dessus de l'ouverture à trois cents mètres ; sa largeur peut avoir de vingt à cinquante mètres. Pour arriver à la troisième salle, il faut marcher et descendre pendant trente-cinq à quarante minutes. Nous nous sommes peu arrêtés, et cependant notre séjour dans la caverne a été de cinq quarts d'heure.

« A la partie la plus profonde, le thermomètre marquait vingt-cinq degrés centigrades.

« Rendus à la lumière, nous avons voulu gravir un des pics de la montagne. Du sommet un admirable panorama s'étale sous les yeux : Philippeville et la mer, le cap de Fer, Bône et sa rade, le lac Fezzara, Ghelma et le cours onduleux de la Seybouse, les environs de Constantine et les montagnes qui se prolongent derrière elle, au sud : tel est l'immense horizon qui se déroula autour de nous.

« Nous mangeâmes le *couscous* de l'hospitalité

arabe, et le soir nous couchions à Hammam-Meskoutin, pleins d'enthousiasme et d'admiration.

« Nous avons été guidés dans cette course souterraine par un Arabe, le cheik Deradji-ben-Kerad, qui a su faire taire toute crainte superstitieuse, et avait parcouru la veille même une partie de la caverne avec un officier qu'une mission appelait à M'taia. »

Grâce au visiteur courageux dont on vient de lire le récit, nous connaissons maintenant cette caverne de la M'taia, où la nature a multiplié de saisissantes merveilles. Les magnifiques bizarreries de ces palais souterrains excitent la curiosité, mais ils ont des souvenirs qui excitent le respect; des chrétiens d'Afrique, aux mauvais jours, y ont cherché un asile; ils y ont prié et célébré sans doute aussi les saints mystères. Les cavernes de la Numidie se changèrent en catacombes chrétiennes, non-seulement au temps de la persécution des empereurs païens, mais encore, mais surtout à l'époque des Vandales. Après avoir rapporté l'inscription où se lit le mot *Donatus*, le voyageur exprime l'idée que *l'évêque Donatus a vécu ou peut-être est mort* dans la caverne de la M'taia. Nous devons faire observer à ce sujet que, sans compter l'évêque des Cases-Noi-

res, qui fut le premier chef des hérétiques appelés donatistes, il y a eu dans l'histoire de l'Église d'Afrique beaucoup d'évêques du nom de *Donat*.

APPENDICE.

Aventures du R. P. Jean Coppin, pris par des pirates de Mayorque, à son retour d'Egypte en 1639.

« Plusieurs jours s'estoient écoulés depuis mon arrivée à Ligourne (Livourne), et je n'y trouvois point d'embarquement qui ne fût entièrement hasardeux, parce que les galères d'Espagne avaient paru depuis peu sur la côte de Ligurie. Il se présentoit une barque du patron Lebre qui partoit pour Marseille, qui me mettoit fort en balance de ce que je devois faire, parce que d'un costé elle estoit petite et mal armée, n'ayant que trois pierriers de fer et quatre ou cinq mousquets, et d'autre part ce patron comme habitant de Ligourne avoit la bannière du Grand Duc qui estoit en paix avec nos ennemis, et un passeport du duc de Fernandine, général des galères d'Espagne. Mais comme je vis que plusieurs marchands chargeoient sur cette barque des soyes, des satins, des plumes

d'autruche et même quantité de pistoles d'Espagne parce qu'elles augmentoient pour lors en France, je n'hésitai plus à me résoudre, et je crus que cette voie estoit assurée, puisque des gens qui ne manquoient pas d'avoir l'intérêt en recommandation y embarquoient tant de choses précieuses. Je partis donc de Ligourne le 19e de juillet sur le petit bâtiment du patron Lebre. Le premier jour, nous eûmes assez bon vent, mais le lendemain il se diminua beaucoup, et sur le soir il nous laissa dans un très-grand calme tout à fait hors de la vue des terres. Le jour suivant qui estoit le 21, d'abord que l'on put discerner les objets, nous aperçûmes une galiote de pirates maillorquins (mayorcains) qui venoient à la rame de notre côté et qui nous avoient découverts apparemment dès la veille, ou peut-estre même qui avoient été avertis de notre sortie de Ligourne, car ces sortes de gens ont ordinairement des espions dans les lieux de commerce. Il nous fut aisé de reconnoître que c'estoit un corsaire, et d'abord je dis au patron qu'il nous falloit barricader et nous bien défendre ; je roulai le matelas ou estrapontin sur qui je couchois et l'ayant lié en trois endroits, afin de le pouvoir mettre au-devant de moi comme un petit rempart, je le posai sur l'avant de notre esquif qui estoit dans la barque au-dessus d'un couvert de vieille voille, et je mis deux fusils et mes autres armes en cet endroit qui me sembla commode pour tirer quand nous nous verrions attaqués. Nos gens d'autre côté chargèrent les pierriers et préparèrent ce qu'ils avoient de bastons ferrés et d'austres armes, et la galiote s'estant toujours approchée, celui qui la commandoit nous demanda d'où nous venions et en quel lieu nous voulions aller. Le patron Lebre lui répondit que nous venions de Ligourne dont il estoit habitant, et sujet du Grand Duc, et qu'il faisoit route pour Marseille. Le Maillorquin le laissa à peine achever de parler qu'il répliqua que ce qu'il disoit estoit faux,

et qu'il lui fit tirer un coup de mousquet dont il ne fut pourtant pas blessé ni moi non plus, quoique je fusse auprès de lui, monté sur un coffre à moi qui estoit dans l'esquif. Après cette action le corsaire tourna quelque temps autour de nous ou pour délibérer de ce qu'il avoit à faire ou pour observer par où il nous attaqueroit ; et si nous avions eu des pierres de fonte nous n'aurions pas manqué de les lui tirer, mais comme les nostres n'estoient que de fer dont nous espérions peu d'effet, nous les réservâmes pour quand nous serions bord à bord. Notre patron sortit cependant tout son argent qu'il mit entre ses deux pistolets sur un petit réduit de planches où l'on pose la boussole qui sert pour la conduite du gouvernail, et protesta qu'il ne se laisseroit point oster cet argent qu'avec la vie.

« Le calme estoit si grand que nos voilles estoient absolument inutiles, et le Maillorquin voyant que nostre barque estoit fort chargée et de peu de défense, résolut de nous attaquer sans faire état de ce que notre patron s'estoit dit sujet du Grand Duc. Il commença par une décharge d'une petite pièce de canon, de quatre pierriers et de toute sa mousqueterie, et comme il avoit quatre-vingts hommes il croyoit après cela que nous resterions si fort étourdis qu'il nous aborderoit sans résistance ; mais quand la galiote fut tout joignant notre barque nous lui tirâmes deux coups de pierriers chargés chacun d'un boulet de pierre et d'un sac de balles d'arquebuses qui firent un tel effet qu'ils tuèrent ou mirent hors de combat près de trente de ses gens, et l'épouvante les saisit alors tellement que presque tons ceux de l'équipage coururent se cacher sous le pont. Le capitaine qui n'avoit pas été blessé cria en sa langue : *aborde, aborde*, et les ayant fait sortir en leur disant que nous estions peu de monde, ils jetèrent dans notre barque un grapin d'abordage attaché d'une chaîne de fer, et rangèrent leur galiote au long de nous se partageant la moitié pour nous escar-

moucher à coup de mousquet et l'autre se préparant à nous venir forcer avec l'épée à la main et la targue au bras gauche. Nous n'avions sceu tirer nos trois pierriers tout à la fois parce que, comme le corsaire avoit tourné quelque temps autour de nostre barque, nous en avions disposé deux d'un bord et un de l'autre dans l'incertitude où nous estions de celui par où il viendroit. Il nous en restoit donc encore un de chargé que nous transportâmes promptement du costé où la galiote nous avoit accostés, mais quelques un des ennemis nous empêchant avec leurs piques d'y pouvoir mettre le feu, nous n'avions plus rien à faire qu'à nous défendre à coup de main ; la partie estoit fort inégale, car nous n'estions que huit hommes et deux mousses, et bientôt je vis tomber le frère cadet de notre patron. Le combat ne laissa pas de durer l'espace d'une grande heure avec beaucoup de bruit et de tumulte, et par deux fois nous contraignîmes les corsaires de sortir de notre barque ; nous leur dardâmes tous nos bâtons ferrés, et nous jetâmes avec la main tous les boulets que nous avions pour les pierriers et les pierres qui estoient au foyer où l'on allumoit le feu. J'estois dans le poste que j'avois choisi auprès de l'esquif, et mon matelas m'avoit guarenti d'estre blessé, parce que je m'en couvrois toujours en tirant mes deux fusils et que je me baissois fort bas pour les charger, mais quand je vis le patron Lebre étendu à mes pieds ainsi que son frère, et que le reste des nostres ne résistoit plus la plupart estant blessés, je reconnus qu'il estoit impossible d'empêcher notre prise, et abandonnant ma place je me retirai dans un petit réduit qui estoit à l'avant de la barque.

« Cependant les corsaires entroient de tous costés avec furie, et un passager françois vint bientôt après moi se réfugier aussi vers la proue ; le malheureux n'eut pas le moyen de s'y bien cacher parce que tout estoit tellement rempli de balles de

marchandises qu'il n'y avoit que l'endroit que j'occuppois où l'on pût estre un peu hors de vue, et nos cruels vainqueurs l'appercevant d'abord accoururent le percer de coups d'épée. Ils le plongeoient avec tant de violence que comme j'en estois tant proche j'appréhendois que leurs armes ne passassent jusqu'à mon corps, et le lieu ne me permettant pas de m'en pouvoir éloigner davantage, le désir naturel que nous avons de notre propre conservation m'obligeoit à serrer mes bras et à diminuer ma grosseur autant qu'il m'estoit possible, quoique mon âme fût dans un tel trouble que je connoissois à peine ce que je faisois. Ce pauvre passager qui tenoit une épée dans chaque main expira sur moi en prononçant trois fois les sacrés noms de Jésus et de Marie, et l'un des pirates découvrant l'écrivain de la barque nommé Blanchard qui s'estoit caché dans un coin auprès de l'esquif, courut lui décharger un grand coup de sabre sur la tête dont il ne mourut pourtant pas, et ils ne l'achevèrent point parce qu'il demanda miséricorde dans des termes fort pitoyables. Il me seroit bien difficille de représenter l'état où je me trouvois sur ces entrefaites, et tout le raisonnement que je pouvois faire dans le désordre de mes pensées me persuadoit que ma mort estoit inévitable, parce que je savois que les Maillorquins ont la réputation d'estre cruels, et le pavillon de Florence que nous portions me fesoit imaginer qu'ils ne manqueroient pas de s'assurer par la mort de nous tous de la crainte d'estre un jour accusés de la prise qu'ils fesoient de notre barque contre toute sorte de droit. Dans une telle extrémité il me vint plusieurs fois à l'esprit le dessein d'aller me faire tuer en combattant jusqu'au dernier soupir plutôt que d'attendre qu'on m'assassinât de sang-froid ; toutefois, un mouvement intérieur et quelque reste d'espérance m'arrestoit, me figurant qu'après la première chaleur passée ils pourroient avoir quelque commisération d'un

homme seul, et pour ne garder rien qui les pût irriter je me défis de toute sorte d'armes, et je jetai de mes poches le reste de la poudre et des balles que j'y avois mises. L'endroit où j'estois estoit assez obscur, et comme je les entendois toujours faire un grand tumulte, je ne jugeois pas qu'il fût encore temps de paroître ; il en vint deux pour oster le corps du passager qui estoit mort auprès de moi, et dans l'appréhension que j'avois qu'ils ne me remarquassent s'ils s'arrestoient en ce lieu, je le poussois sans me montrer au prix qu'ils le tiroient, afin qu'ils le pussent ranger avec plus de facilité et s'en aller en quelque autre place. Mais enfin je me représentay que, comme ils chercheroient infailliblement partout, je ne pouvois pas tarder d'estre découvert, et ne doutant point qu'ils ne me perçassent d'abord qu'ils m'auroient apperçu caché, je crus qu'il estoit plus à propos d'aller à eux et de les amollir par quelques paroles. Je sortis donc après avoir imploré la protection divine et le secours de la Reine du ciel, et je n'eus pas sitôt paru que six ou sept des corsaires commencèrent à lever leurs armes contre moi ; je m'écriai alors que j'estois chrétien comme eux et que je leur demandois la vie, et je prononçai ces paroles moitié en italien et moitié en espagnol, de la manière dont je croyois qu'elles pourroient mieux estre entendues. Ensuite je me mis promptement à genoux devant l'un d'eux qui me sembloit le plus apparent de la troupe et qui me paroissoit le moins farouche, et lui ayant demandé encore la vie il me la promit avec assez d'humanité, et il empêcha ses compagnons de me frapper. Je ne devois pas raisonnablement attendre une telle grâce, parce que l'intérest de ces pirates et leur naturel nourri au sang les devoit trop porter à répandre le mien, mais c'étoit la main de Dieu qui agissoit visiblement en cette rencontre, et par un pur effet de ses bontés il voulut adoucir en mon endroit des gens qui fesoient voir d'ailleurs

une telle barbarie qu'ils perçoient encore de coups le cadavre inanimé du pauvre Lebre. Je me souviens sur son sujet qu'à mon retour à Marseille, je fus appelé en justice pour déposer qui avoit perdu la vie le premier de lui ou de son frère, parce que le doute où l'on en estoit avoit causé un grand procès entre leurs héritiers ; l'un et l'autre avoit péri à mes costés, et ma réponse fut que le plus jeune avoit été étendu le premier sur le pont, et qu'ayant trop d'autres choses à songer dans le péril pressant qui me menaçoit, je n'avois pas remarqué qui des deux avoit expiré le premier.

« Les corsaires ayant cessé de me présenter leurs armes sur ce que leur dit celui d'entre eux à qui je m'étois adressé, me lièrent les mains derrière le dos si étroitement que je ne tardai guère à les sentir cassées ; ils me fouillèrent aussitôt partout et me prirent les clefs de mes coffres où il y avoit quantité d'argent et de choses de valeur avec les perles du sieur Movelet. Ils mirent l'argent et les choses de prix à part pour en disposer plus à loisir, mais ils partagèrent entre eux sur-le-champ nos habits et nos chapeaux, m'ayant même ôté celui que j'avois sur la tête qui resta toute nue exposée à l'ardeur du soleil qui étoit extrême pour lors, à cause qu'il ne fesoit point de vent, et que c'estoit dans la saison des plus grandes chaleurs. Quand j'eus demeuré quelque temps dans cet état, ils me firent monter sur le bord de la barque toujours les mains liées, et me dirent de sauter de là dans la galiote ; bien que la bonace durât toujours, il y avait une marée qui agitoit les deux bâtiments et qui en les fesant rouler les écartoit par intervalles l'un de l'autre, et justement alors qu'on me dit de sauter ils se trouvoient séparés d'un notable espace. Toutefois, malgré cet obstacle les impitoyables me pressoient vivement et ne vouloient point attendre, et comme je voyois bien qu'il me falloit pas grand chose pour les animer à ma perte, je

ramassai toutes mes forces autant qu'il me fut possible, et je m'élançai assez heureusement dans la galiote. L'on me commanda de m'asseoir sur la poupe, et les Maillorquins y attachèrent notre barque pour la remorquer parce qu'il ne se levoit point de vent ; une partie d'entre eux y étoit encore qui jetoient les morts et qui considéroient leur butin. Cependant la barque qui avoit des voiles à la lévantine alloit jouant sur l'amarrhe qui la tenoit haussant et se baissant à tous moments à cause de la mer qui ne laissoit pas d'être grosse avec le calme. Tantôt elle s'approchoit de la galiotte et tantôt elle s'en reculoit, et durant que j'étois si fort plongé dans mes tristes pensées que je ne prenois garde, l'antenne de son trinquet ou mât d'avant vint frapper avec violence du gros bout sur l'arrière de la galiotte, et en se retirant me fit une petite blessure au visage. Les antennes à ces sortes de bâtiments vont de bas en haut et ne sont pas disposées comme dans les navires, et celle-cy qui n'avoit pas moins de quarante pieds de long estoit grosse comme la cuisse par le bout où elle me toucha, en sorte que si elle m'avoit donné à plomb sur la tête elle n'auroit pas manqué de me la briser. Les corsaires s'écrièrent alors que j'avois échappé un grand danger, et ce dernier accident faisant naître quelque pitié dans leur âme ils me délièrent les mains, et l'un d'entre eux remarquant la grande incommodité que je recevois d'avoir la tête nue au soleil, me donna un bonnet pour la couvrir.

« Quand les pirattes et leur capitaine qui s'appellait signor Francisco eurent bien visité notre barque, et reconnu la richesse du butin qu'ils avoient fait qui ne valloit pas moins de vingt mille écus, ils furent saisis d'appréhension à cause du passeport du duc de Fernandine qu'ils trouvèrent et du pavillon de Florence qu'ils virent arboré sur nostre poupe, et qu'ils n'avaient pas pû bien distinguer jusqu'alors, à cause que

manque d'un peu de vent il estoit toujours resté sans s'étendre. La plus part d'entre eux disoient au capitaine que s'il laissoit quelqu'un de nous en vie nous avertirions les marchands qui avoient chargé tant de choses de prix sur cette barque qui ne manqueroient pas d'employer le grand Duc pour la répéter auprès du roy d'Espagne, et que si cela arrivoit ils ne devoient pas moins attendre que d'estre tous mis aux galères et luy condamné à la potence. Sur ce discours ils tinrent conseil ensemble, et comme ce sont pour l'ordinaire des gens méchants qui font le metier de pirattes, c'estoit l'opinion presque génorale de nous jetter tous à la mer, et après avoir pris tout ce qu'il y avoit de bon dans la barque de la couler à fonds afin que personne n'en eut jamais connoissance. Il y avoit parmy eux quelques provençaux qui estoient fugitifs de leur païs pour des crimes qui se montroient plus acharnez à nostre perte que les propres Maillorquins, mais par-dessus tous les autres un Dunkerquois s'opiniâtroit avec châleur à ce sentiment, et pour pousser la cruauté aussi bien qu'il estoit en luy, il me vint dire que s'il en estoit crû nous servirions bientôt de pâture aux poissons. La miséricorde divine en avoit toutefois ordonné d'une autre manière, et tant de pernicieux conseils ne purent jamais persuader le capitaine de consentir à cette noire proposition, soit qu'il eût encore quelque reste d'équité dans l'âme, plûtôt parce que le ciel qui daignoit prendre soin de nous, agissoit puissamment sur luy pour nous en faire un protecteur. C'est une chose évidente que s'il n'avoit esté arreté d'en haut il auroit dû se porter à nôtre perte et la conscience à part que ces sortes de gens ne son pas accoutumez d'écouter, l'avis que l'on luy donnoit de se défaire de nous estoit le plus prudent et le plus assuré qu'il pouvoit prendre ; j'en estois tellement convaincu que voyant qu'on le différoit je croyois que les corsaires attendoient la nuit pour avoir moins d'horreur de leur

crime, et quand le jour commença de nous abandonner je sentis augmenter ma crainte et mes inquiétudes. Je ne laissois pas néanmoins de sommeiller quelques moments à cause de la grande fatigue que j'avois soutenuë, mais je me reveillois bientôt avec un serrement de cœur qu'on ne sçauroit jamais comprendre à moins que de s'estre trouvé dans de pareils états; car, outre que j'estois sensiblement affligé de me voir tombé en si peu de temps dans une telle misère, je me figurois sans cesse que ceux qui estoient auprès de moy m'alloient poignarder. L'obscurité ce me semble sert encore à redoubler les peines de l'esprit, et jamais nuit ne me parut si longue ni si insupportable que celle-là; enfin Dieu permit qu'elle s'achevât, et le lendemain le capitaine modéra nos inquiétudes en disant qu'il ne craignoit rien, parce que comme nous avions rüiné presque tout son armement par nostre défense opiniâtre, il ne pouvoit estre blâmé de nostre prise, et il ajouta qu'il vouloit aller en Espagne pour nous mettre aux galeres del Rey. Il falloit que nos disgraces fussent bien grandes puisque nous recevions de la consolation d'une promesse qui estoit capable de mettre le desespoir dans l'âme des autres personnes, et certe elles n'estoient pas médiocres, puisque nous nous voyons environnez de gens qui ne respiroient que nostre mort, et nous traittoient comme les derniers misérables du monde, et que dépoüillez de la meilleure partie de nos habits, à peine nous estoit-il resté de quoy nous couvrir. Nous estions encore sept personnes; sçavoir, deux garçons de l'équipage et cinq hommes dont il y en avoit trois de blessez, mais ils guérirent tous dans la suitte; bien qu'il y en eût un couvert d'onze playes et qu'ils fussent très-mal soignez.

« Ce jour-là je ne vis plus nôtre barque, et j'appris de quelques-uns que le capitaine Maillorquin l'avoit envoyée dès le soir precedent en Sardagne vendre les marchandises dont elle estoit chargée, et pour luy avec sa galiotte il prit la route de

Barcelonne pour nous aller remettre aux chaînes du roy. Comme il ne faisoit que bien peu de vent, et qu'il se calmoit de tems en tems, les corsaires m'obligèrent de ramer avec eux, parce qu'ils vouloient s'avancer dans la crainte du mauvais tems que la grosse mer qu'il avoit fait pendant la bonace a de coutume de présager. Aussi deux jours après ne manqua-t-il pas de le suivre, et une furieuse tourmente ayant commencé de se lever obligea le capitaine à quitter son chemin et à faire vent arrière pour n'estre pas si tôt opprimé de l'impétuosité de la mer. Mais les vagues estoient si fort enflées qu'elle passoient par dessus la poupe de la galiotte, et comme c'estoit un bâtiment qui n'avoit pas grands fonds et qui n'estoit gueres propre à sontenir tant de violence, chacun crut qu'elle alloit se perdre, et tout le monde se mit à crier miséricorde. Un jour et une nuit se passerent pendant que la tempête augmentoit toûjours, et la mer s'irritant de plus en plus agitoit nostre petit batiment d'une si étrange manière que les pirates tous remplis de consternation commencerent à desespérer de leur salut; l'extrêmité du danger les obligea d'implorer l'assistance du ciel qu'ils n'appréhendoient pas d'offenser dans les évenements favorables, et le capitaine tout effrayé de voir toûjours le vent se redoubler, nous dit de prier Dieu qu'il le préservat du naufrage, que nous sçavions bien que c'estoit luy qui avoit empêché nostre perte et qu'il nous promettoit que s'il pouvoit il nous mettroit en liberté à la première terre. Cette promesse nous aida beaucoup à nous relever le courage que la longueur du mauvais tems avoit fort ébranlé, et nous ne manquames pas de faire des prières avec tout le zèle dont nous estions capables. Notre galiotte avoit esté rechassée bien loin vers l'italie, et le quatrième jour de la tourmente le vent s'estant un peu modéré nous nous trouvâmes tout auprès de l'isle de Corse, sur le cap qui porte ce même nom. Le capitaine auroit bien voulu nous

conduire plus loin redoutant que nostre liberté ne luy fit préjudice si proche du lieu où il nous avoit pris, et il nous commanda de nous retirer au fonds de la galiotte de peur que par le moyen des lunettes d'approche nous ne fussions remarquez des capitaines qui sont dans les tours des costes, qui auroient reconnu par là leur piratrie, au lieu qu'il esperoit de passer pour un batiment de Naples qui portoit les dépêches du roy d'Espagne.

« Quand le soir nous permit de sortir, je lui representay qu'il ne falloit pas contrevenir au vœu qu'il avoit fait de nous mettre à terre, et que bien qu'il fut échappé du danger Dieu ne manquoit pas de moyens pour l'y faire retomber une seconde fois, s'il n'accomplissoit pas la parole qu'il nous avoit donnée; il m'assura que je ne devois rien appréhender, et qu'en foi de chétien il nous descendroit à Porto-Vecchio, qui est à l'extrémité de l'isle appartenant aux Espagnols, c'estoit nous livrer entre les mains de nos ennemis, ce que je le suppliois de ne vouloir pas faire pour ne pas oster tout le mérite à la bonne action où il s'estoit determiné, outre qu'ayant promis de nous rendre la liberté à la première terre, puisque la Providence nous avoit envoyez vers la Corse, ce ne seroit pas s'acquitter de son vœu de nous conduire dans une autre. Il me répliqua qu'il ne pouvoit pas nous laisser que dans un port désert, et que les gens du païs estoient si méchants qu'ils nous tueroient, mais que pour éviter ce malheur, il ne falloit rien avoir; là dessus les corsaires commencerent à dire qu'ils ne nous avoient pas bien foüillé, qu'il nous restoit bien encore quelques pistolles sur nous, et qu'ils vouloient nous visiter plus exactement avant que de nous renvoyer. Ce discours me donna bien plus d'alarmes qu'ils ne croyoient, parce que, quoy qu'ils m'eussent osté une partie de mes habits ils m'avoient laissé mon haut de chausse et mes bas, et je portois au

dessous deux jartieres garnies de seize pièces de quatre pistolles, dont personne ne s'estoit donné de garde. J'avois un peu rompu ce reste de vestement avec mes ongles, parce que comme il estoit de bonne étoffe, j'apprehendois que quelqu'un des pirattes n'eût envie de s'en saisir, et le bon Donkerquois ne manqua pas de me dire qu'assurément je mestois ainsi déchiré par malice, mais je luy répondis que cela s'estoit fait en m'accrochant contre le bordage de la galiotte. Cet entretien m'avoit remply d'une grande inquiétnde, car d'un côté j'aurois bien voulu tâcher de sauver cet argent, et d'autre part j'estois toûjours dans l'apprehension que quelqu'un des Maillorquins ne me le remarquât separement des autres, et ne me tüât sous quelque faux prétexte pour le prendre en son particulier.

« La galiotte descendant le long de la rive orientale de l'isle se trouva bientôt à l'abri de la tourmente qui venoit de devers le détroit et le dixième jour de nôtre prise nous arrivâmes sur les huit heures du matin à Porto-Cendro, qui est une petite anse de sable, où il y a un assez bon moüillage, quoy qu'il n'y ait ni tour ni habitation qu'à plus d'une lieuë de là. Nôtre capitaine envoya ses gens faire de l'eau douce à un petit rüisseau qui coule en cet endroît, et nous dit que si nous voulions nous pouvions mettre pied à terre. Je descendis avec les corsaires, et pendant qu'ils remplissoient leurs barils sans se mettre en peine de ce que je faisois, je me baissay auprès de deux buissons épais qui estoient à cinq ou six pieds l'un de l'autre, et je fourray une de mes jartieres à chacun d'eux feignant de ramasser une pierre en achevant de poser la seconde. Personne ne soupçonna ce que j'avois fait, et je rentrai dans la galiotte bientost après, faisant le dessin quand j'aurois recouvert ma liberté de venir requerir le dépost que je laissois en ce lieu, et que j'avois si bien caché sous des herbages entre des épines, que je n'apprehendois pas qu'il pust y être trouvé par d'autres personnes.

« Nous arrivâmes ce jour-là à Porto Vecchio, qui est effectivement un port grand et large, dont l'entrée se fait remarquer par une haute tour où il y a un capitaine et quelques soldats; celuy des corsaires le connoissoit particulièrement, et c'est pourquoy il avoit choisi ce lieu pour nous mettre à terre. Le lendemain il nous fit donc débarquer; et nous donna un baril pour nous servir à porter de l'eau, un pot de terre rempli d'olives, un sac de biscuit, et environ trois douzaines de sardines avec du vieux linge, et de l'onguent pour panser les blessez; le commandant de la tour nous voyant descendre vint demander qui nous estions, le capitaine maillorquin l'ayant abordé lui raconta notre prise de la façon qu'il voulut sans que nous le contredissions d'aucune chose pour ne pas retarder nostre liberté, et luy dit qu'il avoit fait vœu de nous la donner, pendant la tempeste précédente. Le commandant de la tour luy répondit que nous courions beaucoup de risque en ce lieu; et que les bandits nous tuëroient quand ils n'auroient qu'un bonnet à profiter avec nous. Le corsaire luy répliqua qu'il nous avoit déjà représenté la même chose, mais que nous l'avions tellement prié de nous laisser dans cette isle qu'il n'avoit pas voulu nous le refuser, que toutefois il nous offroit encore de nous porter jusqu'en Sardagne où selon son avis nous ne serions pas en si grand danger. Je luy repartis que puisque nous estions en terre nous préferions l'occasion présente à toutes les promesses de l'avenir, sur l'espérance que nous ne serions pas destitüés du secours du ciel qui est le deffenseur des misérables, et nos Maillorquins s'étant rembarquez nous demeurâmes à Porto-Vecchio sept que nous estions encore du triste débris de nôtre barque. Nous fûmes conduits à terre sans qu'on nous foüillât comme les pirates nous en avoient menacé, et dans l'extrême besoin où je me voyois réduit je ne sentis pas peu de regret alors d'avoir laissé mes jartieres mais

je me consolay de l'espérance que j'avois de retourner les prendre dans peu de jours.

« Porto-Vecchio est vers l'extrémité de la Corse du côté de la Sardagne à une demi journée du château de Boniface qui a donné le nom au détroit qui les sépare, et comme nous estions à l'endroit de l'isle le plus éloigné de l'Italie, nous apprhéendions de ne pas trouver si-tôt d'embarquement pour nous y porter, car il n'en falloit pas esperer pour la France où les Corses ne commercent pas. D'ailleurs nous estions si dépourvûs de toutes choses que nous ne pouvions nous arrêter en aucun lieu pour attendre qu'une occasion se presentât, et nous n'aurions pû marcher longtemps par terre, comme c'estoit nôtre dessin, sans essuyer de grands perils à cause des bandits. Nous priâmes le capitaine de la tour de nous dire quelle route nous avions à prendre pour rencontrer plûtôt une barque, et nous ayant fait réponse qu'à une lieüe de là il y avoit une fetie qui chargeoit du bois dans une forest pour porter à Gennes, nous nous rendîmes sans perdre tems au rivage où elle estoit moüillée. Nous demandâmes à parler au patron qui avoit esté blessé depuis peu d'un coup de poignard dans une dispute avec ceux dont il achetoit son bois, et luy ayant représenté nôtre disgrâce nous le suppliâmes pour l'amour de Dieu de nous vouloir mettre dans son bâtiment jusqu'en terre ferme; il nous répliqua qu'il ne pouvoit nous y recevoir tous, mais qu'à deux milles plus loin nous trouverions une autre barque dont le patron estoit son compère qui pourroit se charger d'une partie de nous autres. Nous fûmes parler à ce second qui consentit avec assez de courtoisie à prendre trois personnes, et ce fut dans cette dernière fetie où je m'embarquay après que nous eûmes fait partage du biscuit et des provisions que les corsaires nous avoient laissés. Toutes les deux firent voille ensemble, et comme elles côtoyoient l'isle en tirant vers la Bas-

tie, je priai le maître de celle où j'estois de me faire la grace de m'arrester à Porto Cendro, auprès de qui nous devions passer, il me le promit sans en faire difficulté, et quand nous fumes proches il ne manqua pas de m'y envoyer dans son esquif conduit par tois de ses hommes. D'abord que je fus en terre j'allai vers les buissons à qui j'avois confié mes deux jartières, et je n'eus gueres fait de perquisition que j'en retrouvay une où il y avoit huit pieces de quatre pistolles cousues. Je croyois que les matelots resteroient vers leur esquif sans m'observer, mais je ne faisois que prendre ma jartiere qu'ils accoururent leurs couteaux à la main me l'oster, et comme je n'estois pas en état de faire résistance je leur dis que je n'en demandois que ma part, il ne voulurent pas me la refuser de crainte que je ne me plaignisse à mon retour à leur patron, et ils me donnèrent deux pièces. Pendant qu'ils les défaisoient du morceau d'étoffe où je les avois rangées je me souvins de la prudence de ce marchand qui jetta dans la mer ses richesses qui mettoient en danger de sa vie, et je résolus de ne point chercher la seconde jartiere qui pourroit les inciter à me poignarder, ou du moins qu'ils m'osteroient presque toute. Je m'en retournay donc à la fetie avec bien du chagrin du mauvais succez qe je venois d'avoir, et les trois hommes de l'esquif en me remenant me dirent qu'ils me tüeroient sans y manquer si j'ouvrois la bouche de ce qui s'estoit passé.

« Nous ne tardâmes qu'un moment à Porto Cendro, et nos barques continüant leur route furent moüiller le lendemain au soir devant la Bastie, qui, comme je l'ay déjà dit, est la capitale de l'isle, et la demeure du gouverneur et du sénat que la république de Gennes y envoye. Le port est petit mais fort bon, et la ville qui est accompagnée d'un château se releve sur une éminence à quelques maisons le long du rivage; nos matelots descendirent à terre pour prendre plusieurs choses dont ils

avoient besoin, et des lettres pour Gennes, et quelqu'un d'entre eux ayant parlé de nous sans dessin n'excita pas un petit tumulte. Quantité de femmes commencerent à crier et à courir au gouverneur pour demander justice contre les étrangers qui estoient sur les deux feties; nous vîmes venir bientôt des officiers avec des soldats qui emmenerent à la forteresse les passagers et les principaux de la barque où je n'étois point, et un petit demy quart d'heure ensuitte on nous vint querir de la même façon que les autres. Je ne fus pas peu surpris pendant le chemin de voir que les hommes nous poursuivoient avec mille imprécations, et des injures atroces, et dans les discours que j'entendois en passant je remarquois qu'on nous estimoit pour les plus grands scelerats du monde, et qu'on s'entretenoit deja des supplices que nous devions bien-tôt éprouver. Après le premier trouble, qu'il est mal-aisé de ne pas sentir dans des choses si peu preveües, je demeuroy sans aucune appréhension, parce que je connus bien qu'il falloit qu'on se méprît, et je m'assurois que dans une ville comme la Bastie il n'estoit pas possible que nous restassions opprimez par une fausseté manifeste. Enfin je fus informé des accusations que l'on faisoit contre nous qui n'estoient pas peu considerables, et qui ne manquoient pas entierement de couleur. On avoit trouvé un peu devant la tourmente qui fut la cause de nostre liberté onze corps sans tête au bord de la mer, et comme il estoit party en ce temps-la des barques pour Naples dont on n'entendoit aucunes nouvelles, les femmes de ceux qui êtoient dessus disoient que nous les avions prises, et qu'ayant tüé leurs maris nous leurs avions osté la tête afin qu'ils ne fussent pas reconnus. Elles ajoutoyent que Dieu en vengeance de nos forfaits avoit suscité la tempête qui avoit brisé nôtre frégatte à la côte, mais qu'il nous avoit fait échapper du naufrage parce qu'il nous réservoit afin que nous ser-

vissions d'exemple à l'avenir pour les méchants. Le gouverneur avec le greffier et quelque gens de justice interrogea separément les patrons et les matelots des feties, et ensuite on nous fit venir l'un après l'autre; mes compagnons de disgrace m'ont redit depuis qu'ils parlèrent avec beaucoup de naïveté, et pour moy quand on me questionna je racontay en peu de mots nostre départ de Ligourne, nôtre prise et nostre débarquement à Porto Vecchio. J'ajoutay qu'il estoit facile d'envoyer sçavoir du capitaine de la tour ce que celuy des Maillorquins luy avoit raconté luy même, et tous ceux des feties ayant déposé qu'ils avoient veu la galiotte des corsaires qui nous avoit mis à terre seulement depuis deux jours, l'on voyoit bien que nous ne pouvions estre lēs aulteurs du massacre arrivé auparavant la tempête; d'ailleurs les deux mousses ou garçons qui estoient avec nous estoient trop simples pour avoir pû s'accorder, ainsi qu'ils firent dans toutes leurs réponses avec la déposition des autres si la vérité ne les avoit fait parler, et nous n'avions pas la mine des gens de sac et de corde, comme le sont tous ceux qui font de pareils assassinats. Le gouverneur nous fit entrer et resortir à diverses fois, et puis enfin nous ayant fait revenir tous ensemble devant luy, et dit en sa langue : *si conosce benissime que non sono quelli*, et puis il ajouta en s'addressant à nous, *andate via pauvreti*. Alors quelqu'un luy représenta que ces femmes, qui avoient formé cette accusation contre nous, estoient tellement irritées qu'il y avoit danger qu'elles ne nous mal-traitassent si nous nous en retournions sans escorte, ce qui fut cause qu'il commanda aux mêmes soldats qui nous avoient amenez de nous reconduire; un officier de la citadelle qui avoit autrefois porté les armes en France ayant esté présent quand on avoit agité nôtre cause, se trouva touché du déplorable état où il nous voyoit, et nous envoya du pain frais et du vin blanc fort délicat avec d'autres petits rafraîchissements.

« L'affaire de l'accusation terminée il fallut nous embarquer sur une seule fetie. Un de nos patrons ayant consenti de nous prendre tous sur la difficulté que l'autre fit de s'embarasser de nous d'avantage, et celuy-cy ayant mis à la voille vers les trois heures après midy alla moüiller le soir à un petit bourg à six milles de la bastie où il faisoit sa demeure. Il ne manqua pas d'y aller coucher, et comme la barque appartenoit à une veuve de ce même lieu il fut prendre ses ordres pour Gennes, et luy ayant parlé de nous elle luy fit deffense de nous mener plus loin, luy disant que quand il seroit en pleine mer nous luy osterions sa barque, et la menerions en France. Le lendemain au matin nostre patron nous vint avertir du commandement que luy avoit fait la maîtresse de la fetie de nous mettre à terre, et nous témoigna qu'il avoit du déplaisir de nous laisser en ceste isle sans amis, et sans apparence de nous en pouvoir tirer sitot.

« Ce discours si peu attendu nous fut extrêmement facheux, et comme nous tachions de luy alleguer quelque raisons pour l'obliger à nous garder, la veuve arriva sur le rivage qui insista avec emportement à nous faire débarquer tout à l'heure, le patron commençoit aussi de se mettre en colère de ce que nons ne sortions pas assez vite, et le bruit que faisoit cette défiante femme, avoit déjà attiré beaucoup de monde vers la marine. Il falut donc descendre dans nostre misérable équipage à la veüe de tout le peuple qui nous consideroit attentivement, et nous nous mîmes à marcher le long de la coste, ceux des nostres qui n'estoient pas blessés portant tour à tour le baril pour mettre l'eau, et ce qui nous restoit de pain dans nostre sac. Nous trouvions le long de la mer une certaine herbe qui porte en ce païs là le nom de basselle, et qui est d'assez bon goût dont nous mangions tant par regale que pour épargner nostre biscuit, car pour des considérations très importantes je

ne pouvois m'ayder en aucune façon des deux pièces de quatre pistolles que j'avois eües de ma jarretière. Si j'en avois voulu changer une on auroit pû m'accuser de quelque vol dans le pauvre état ou j'estois, l'on n'auroit pas manqué de croire qu'il m'en restoit plusieurs autres, et la mauvaise reputation du peuple de cette isle me faisoit apprehender que je ne causasse la perte de mes compagnons et la mienne en montrant une si grosse pièce d'or.

« Nous marchions assez lentement à cause des blessez qui auroient eu bien plus de besoin de repos que de ce travail, et nous arrivâmes à une église auprès du rivage où il y avoit beaucoup de monde assemblé pour entendre la messe; nous demeurâmes dehors pour ne pas interrompre les prières du peuple par une aussi étrange venue que la nôtre, et comme l'adversité est un moyen puissant pour obliger les hommes de recourir à Dieu, nous ne manquâmes pas durant le sacrifice de le supplier avec beaucoup d'ardeur de nous favoriser de son assistance dans l'extrême abandon où nous nous trouvions. Il nous fit bientôt reconnaître qu'on ne l'implore pas en vain, et beaucoup de gens nous estant venus interoger au sortir de l'église, je fus obligé de les informer de nos disgrâces, il n'y en eût guères qui ne nous témoignât de la compassion, et l'un d'entr'eux qui gagnoit sa vie à pêcher dans une manière de traversier ou de bateau qui luy appartenoit, offrit si nous voulions nous y embarquer de nous mener à Ligourne, pourveu que nous luy promissions de le payer à nostre arrivée. Je luy nommay quelques personnes de ma connoissance en cette ville, et nous convînmes de prix assez chèrement, parce que ce bon homme risquoit beaucoup en faisant cette entreprise, tant par le danger de la mer que par la tromperie que nous luy pouvions faire.

« Il employa le reste du jour à se disposer pour ce voyage et à prendre des provisions pour nous nourrir pendant le trajet, et comme il faisoit un très-beau tems et que le vent estoit propice, nous fîmes voille le lendemain de bonne heure. Nous estions éloignez de Ligourne de vingt-cinq lieues, mais nostre pêcheur, à cause de la petitesse de son bâtiment, voulut alonger sa route de cinq pour passer vers l'isle de Cabraire qui estoit au tiers du chemin, parce qu'il auroit cette retraitte en cas que le mauvais temps se levât, au lieu qu'à aller en droitture on ne rencontre rien de la Corse à Ligourne que la plaine mer.

« Nous arrivâmes vers les quatre heures du soir assez proche de la Cabraire que nous avions découverte de fort loin à cause de sa hauteur, et nous en estions encore pour le moins à deux milles quand on tira un coup de canon de la forteresse pour nous avertir d'y aller aborder, si nous avions voulu tenir au large sans obéir au signal l'on nous auroit pris pour des espions de pirates, et il n'auroit pas manqué de partir des barques pour suivre nôtre bateau. Nous fumes donc à terre, et on nous fit monter dans une forteresse fort élevée pour aller parler au gouverneur, qui, après nous avoir fait quelques interrogations, nous laissa en liberté de retourner à nôtre bâtiment. Ce château est d'une assez bonne déffense avec de bons fossez et un pont-le-vis, et c'est la seule place qui soit dans cette isle qui n'a que fort peu d'étendüe, elle appartient aux Genois qui y envoyent le Gouverneur, mais comme c'est un lieu assez pauvre, dont ils ne tirent point de revenu, ils n'y tiennent point de garnison, et ce sont les habitants qui gardent eux mêmes leur forteresse, par cette raison ils ne sortent gueres au dehors à cause que les corsaires de Barbarie viennent leur dresser assez souvent des embuscades, et ce sont leurs femmes qui font le travail de la campagne, parce que quand

elles seroient prises la place ne resteroit pas pour cela dépourveüe. On ne manque pas de tenir des sentinelles pour donner avis des voilles qui approchent, et comme l'isle est fort haute, on les apperçoit de plusieurs milles pendant le jour, mais les pirattes s'y rendent la nuit et se cachent en divers endroits, surprenant les pauvres femmes quand elles vont cultiver leurs possessions, ce qui fait vivre ces peuples en de continüelles craintes. Nous rencontrâmes en descendant du chateau une bande de femmes qui revenoient des champs chargées de faix de bois et de leurs outils, elles estoient habillées fort pauvrement d'une grosse toile avec une ceinture de corde et un méchant linge sur leur tête pour leur servir de coiffure.

« Nous passames la nuit dans le moüillage qui est au dessus de la route de Ligourne, le vent qui estoit large pour nous demeura médiocre jusque vers les neuf heures du matin qu'il commença de s'augmenter, et devant qu'il fut midy la mer estoit devenüe si grosse que c'est un miracle bien grand que nostre bateau n'en fut englouty; nous avancions toujours beaucoup de chemin, nostre pêcheur n'ayant pas voulu demeurer sans voile, parce qu'il disoit qu'elle nous soûlevoit sur la pointe des vagues, et nous servoit pour ainsi dire à les escalader, comme nous n'allions pas entièrement vent arrière, nostre bateau tout à la bande prenoit quantité d'eau par dessous sa voille, et il nous falloit tout ranger de l'autre bord avec les pierres qui luy servoient de leste pour faire un peu de contrepoids à la violence du vent. Mais enfin l'orage s'augmenta de telle sorte que nous n'espérions presque plus de nous sauver dans une barque si petite et si faible, et je fis vœu alors d'aller les pieds nuds à la madonne de Montenegre qui est distante de six milles par un chemin fort pierreux. La tourmente ne tarda pas à se diminuer visiblement, et nous trouvions toujours la mer moins émüe en approchant des terres; quand le tems

se fut beaucoup moderé nous passames près d'une galere de Gennes qui tâchoit de gagner contre le vent, et comme il restoit encore assez frais nous allions extrêmement vîte, et nous entrames au port de Ligourne sur les cinq heures du soir. Je ne descendis point afin de n'inquieter pas nôtre pêcheur, et j'envoyay prier un marchand de ma connoissance de m'apporter de l'argent, dont je payay le passage de nous tous à ce pauvre corse qui estoit tout remply de joye d'avoir fait si promptement un gain considérable. Après l'avoir contenté je me séparay des autres, que je n'ay jamais vû depuis, et comme je ne voulois point entrer dans la ville que je n'eusse visité l'eglise de Montenegre, je fus coucher au navire de la Cieüta qui m'avoit ramené de l'Egypte, et qui estoit toûjours resté dans le port depuis ce voyage.

« Ce jour là estoit le huitième d'aoust, et il ne se peut dire l'étonnement que faisoit naître le recit des differents dangers que j'avois courus depuis le dix-neuf juillet que j'estois party avec le patron Lebre. Chacun tenoit pour une merveille que les Maillorquins ne nous eussent pas jettez à la mer pour oster la connoissance de leur prise, et l'on avoüoit que j'avois de grandes graces à rendre à Dieu de la puissante protection dont il m'avoit assisté et du bonheur que j'avois eu d'obtenir si facilement ma délivrance. Le lendemain je ne manquay pas de m'acquiter de mon vœu, et d'aller pieds nuds à Nôtre Dame de Montenegre remercier la reine du ciel des grands secours que j'avois receus d'en haut dans mes traverses, et que je reconnoissois devoir à sa glorieuse intercession. »

(*Bouclier de l'Europe ou la Guerre Sainte..... avec une Relation des voyages faits dans la Turquie, la Thébaïde et la Barbarie, par le R. P. Jean Coppin, autrefois ca-*

pitaine-lieutenant de cavalerie, consul des François à Damiette et syndic de la Terre-Sainte; à présent visiteur des Ermites de l'institut réformé sous l'invocation de saint Jean-Baptiste au diocèse du Puy. — Lyon, 1686.)

EXTRAIT

D'UN MÉMOIRE AU ROI.

Pour mieux faire apprécier l'utilité, l'absolue nécessité des moyens de colonisation que je propose, je vais rappeler en deux mots quelles sont les difficultés que nous avons à vaincre en Afrique. La plupart des familles qui quittent leur patrie pour venir s'établir en Algérie sont pauvres, et quand elles y arrivent, il leur reste à peine quelques centaines de francs, qui ne sont rien moins que suffisantes pour s'installer comme agriculteurs en Afrique. Ensuite ces hommes ne connaissent ordinairement l'agriculture que par routine ; cette routine pouvait leur suffire dans le pays d'où ils sortent, où elle était peut-être le fruit d'une longue expérience ; mais en Afrique, toutes les circonstances sont changées ; le soleil, le climat, le sol, les saisons, tout est différent dans nos possessions transméditerranéennes. Il faut donc ici des connaissances raisonnées et pratiques en agriculture, ou au moins une routine propre au pays. En outre, pour conserver la santé au colon, il lui faut une manière de vivre, un régime hygiénique autre qu'en France ; pendant les premières années surtout, il doit être entouré de beaucoup de précautions, jusqu'à ce qu'il soit bien acclimaté. Les maladies qui excercent tant de ravages en Algérie sont ordinairement peu redoutables, si elles sont soignées convenablement et prises à temps ; mais si elles sont négligées, elles deviennent en peu de temps incurables. Il faut donc que le colon, aux premiers symptômes de la maladie, cesse tout travail et se soumette au traitement prescrit par le médecin : or, c'est ce que

ne fait pas, et ce que ne peut presque pas faire le colon individuel, parce qu'en Afrique, le temps propice soit aux semailles, soit à la récolte, est court et passe bien vite. Si le malade suit alors les prescriptions du médecin, la récolte d'une année est perdue; s'il ne les suit pas et qu'il veuille d'abord terminer des travaux urgents, le germe mortel qu'il porte dans son corps se développera rapidement et ne pourra plus être extirpé par aucun remède. Le colon atteint de maladie se trouve ainsi suspendu entre deux abîmes, et le plus souvent, dans son désespoir, il se jette dans celui d'où il ne pourra plus se retirer; je pourrais citer à ce sujet un grand nombre de faits tous plus tristes les uns que les autres. Enfin, comme les populations au milieu desquelles il faut asseoir nos colonies nous sont extrêmement hostiles, il n'y a pas, même en temps de paix, assez de sécurité, ni pour les colons éparpillés dans les champs, ni pour leurs troupeaux, ni pour leurs moissons, et en temps de guerre, ou à la première levée de boucliers, cette sécurité serait tout à fait détruite.

Telles sont les quatre grandes difficultés qui s'opposent à la colonisation non organisée, et qui feront échouer, pendant longtemps encore, tous les essais qu'on tentera en ce genre. Eh bien! toutes ces difficultés disparaissent dans le système que je propose. Voici en quoi il consiste : il s'agit de fonder de grandes fermes où les colons, au nombre de vingt à vingt-cinq familles, travailleront pendant trois ans environ sous une direction commune, composée de personnes dont les connaissances et les fonctions répondront à tous les besoins moraux, intellectuels et physiques de l'établissement. En conséquence, cette direction sera composée d'un directeur général de l'établissement, du directeur des travaux agricoles, du capitaine de la défense, du médecin et du curé. Il y aura aussi, dans chaque établissement, une petite communauté de religieuses chargées

de l'instruction des enfants, du soin des malades, du pansement des indigènes, et de tous les services importants de l'économie domestique de la ferme.

En outre, comme il y a en France un grand nombre d'orphelins et d'enfants trouvés, chaque ferme en recevra une trentaine des deux sexes; chacune rachètera aussi une vingtaine d'enfants esclaves, qui seront, ainsi que les orphelins, adoptés par la direction et les religieuses, qui leur serviront de pères et de mères. A l'âge de quinze ans, tous ces enfants seront associés aux bénéfices de la ferme, afin qu'ils puissent plus tard, avec leurs épargnes et les dots de leurs parents adoptifs, aller en fonder de nouvelles.

Les colons, comme dans toutes les grandes fermes en Europe, seront logés, nourris, et payés à tant la journée, d'après une règle établie d'avance entre eux et la direction; mais les quatre cinquièmes de ce salaire ne leur seront délivrés qu'au bout de trois ans, au moment de leur sortie de l'établissement.

S'ils tombent malades, ils seront soignés gratis; leurs enfants, quel que soit leur nombre, seront également nourris, soignés et instruits aux frais de l'établissement, jusqu'à l'âge de quinze ans; après ce terme, ils recevront aussi une solde et une part dans les bénéfices, proportionnées aux services qu'ils seront capables de rendre. Les colons pourront quitter l'établissement quand bon leur semblera, en prévenant six semaines d'avance; mais aussi la direction aura la faculté de renvoyer ceux d'entre eux dont elle n'aurait pas lieu d'être satisfaite. Dans ces deux cas, les colons qui auront quitté la ferme, ou qui en auront été renvoyés, n'auront droit qu'à la solde des travaux accomplis jusqu'au moment de leur sortie de l'établissement; mais les colons qui auront travaillé dans l'établissement pendant trois années consécutives, auront, outre

cette solde, une part proportionnelle dans les bénéfices, qui seront partagés au bout des trois premières années, et dont je parlerai plus bas.

Comme cette part dans les bénéfices pourra être considérable, et atteindre même le chiffre du salaire, il y aura là un stimulant puissant pour les engager à bien faire leur devoir et à n'être pas renvoyés de l'établissement.

Pour arriver promptement à des résultats considérables, et ménager cependant autant que possible les forces de nos colons, il y aura dans chaque ferme des troupeaux nombreux et bien choisis, et un grand matériel d'instruments aratoires; une vingtaine de paires de bœufs, une trentaine de chevaux, principalement des juments, dix bonnes vaches d'Espagne ou d'Italie, une quarantaine de vaches indigènes, un millier de brebis, plusieurs truies et une nombreuse basse-cour.

Voici à quelle somme pourront monter les frais de fondation d'un pareil établissement, pendant les trois premières années, y compris la solde et l'entretien des colons :

1° Prix des constructions pour loger vingt-cinq familles de colons, le personnel de la direction et de l'administration, cinquante orphelins et enfants trouvés ou rachetés, et pour mettre à couvert les troupeaux. . . . . 50,000 fr.

M. le colonel Marengo, qui a déjà rendu de si grands services à la colonie par l'organisation des condamnés militaires et par la construction des villages de Saint-Ferdinand, de Ste-Amélie, du couvent des trappistes, de la maison des orphelins, de celle des orphelines, etc., m'a assuré qu'avec la troupe il ferait ces constructions à ce prix ; si

A Reporter. , 50,000 fr.

REPORT. . . 50,000 fr.

elles étaient faites par des ouvriers civils, elles reviendraient pour le moins au double.

2° Prix du mobilier indispensable, y compris ce qui est nécessaire pour monter des petits ateliers de forgeron, de charpentier et de bourrelier. 10,000

3° Pour les troupeaux :

20 paires de bœufs.	6,000 fr.	
25 chevaux.	10,000	
10 vaches d'Espagne. . . .	3,000	
40 vaches indigènes. . . .	4,000	
1,000 brebis.	10,000	
Basse-cour, abeilles, truies. .	1,000	
Entretien de ces troupeaux pendant les premiers mois. . .	6,000	
		40,000

4° Instruments aratoires, charrues, herses, semoirs, chariots, machines à battre le blé, et harnais. 10,000

5° Semences : blé, orge, pommes de terre, patates, plans d'olivier, de mûrier, de vignes, etc. 10,000

6° Entretien de vingt-cinq familles pendant la première année. 25,000

7° Entretien et frais de l'administration de la petite communauté religieuse. 10,000

8° Entretien et habillement de trente orphelins pendant trois ans. 15,000

9° Rachat et entretien de vingt enfants esclaves. 10,000

A REPORTER. . 180,000 fr.

Report. . .	180,000 fr.
10° Solde des colons pendant les trois premières années.	40,000
11° Solde de manœuvres indigènes pendant les trois premières années.	10,000
12° Comestibles nécessaires pendant la seconde et la troisième année, que la ferme ne produirait pas encore.	10,000
13° Frais imprévus.	10,000
Total des dépenses. . . .	250,000 fr.

Ainsi, c'est à la somme de 250,000 francs que s'élèvent tous les frais d'un grand établissement agricole de vingt-cinq familles et de cinquante orphelins, *jusqu'à ce qu'il soit en grand rapport*. Cette somme est un peu élevée, j'en conviens; mais, en agriculture aussi bien que dans toutes les autres exploitations, si les moyens ne sont pas proportionnés à la grandeur et à la difficulté de l'entreprise, les résultats sont ruineux. Mais quelque élevée que soit cette somme, ce mode de colonisation coûtera cependant bien moins à la France que le système qu'on suit actuellement, et même que le système des colonies militaires de M. le gouverneur général. Il ne me sera pas difficile de prouver ce que j'avance.

Dans le système suivi jusqu'ici pour la fondation des villages, le gouvernement dépense ordinairement de 50 à 80,000 francs pour le fossé d'enceinte, les tours de défense, la fontaine, les lavoirs, la maison d'école; et quand il bâtit une mairie, une gendarmerie, une église et un presbytère comme à Drariah, à Dély-Ibrahim et a Douéra, les dépenses s'élèvent jusqu'à 150, 200 et même 300,000 francs; il donne en outre à chaque colon, en matériaux de construction, en semences, en instruments aratoires et en bestiaux, une somme de 1,200 francs au

moins, en sorte qu'il dépense pour chaque famille une somme de 3 à 4,000 francs. Et quels en sont les résultats? ils sont presque nuls. M. le gouverneur général compte également faire une dépense de 2 à 4,000 francs pour un militaire colon; car il demande une somme de 3 à 400 millions pour implanter en Afrique 100,000 colons.

Mais ces énormes dépenses seraient des dépenses improductives, qui ne rentreraient plus dans le trésor. Dans le système des villages civils, c'est bien pis, puisqu'ils nécessitent pendant de longues années, sinon pour toujours, le maintien d'une armée de près de 100,000 hommes [1], qui coûtera chaque année 100,000,000 francs. Et qu'on ne fasse pas sonner bien haut l'impôt que pourront bientôt payer ces colons : non-seulement ils n'en pourront point payer d'ici à bien longtemps, mais le gouvernement doit s'estimer heureux s'il n'est pas obligé de venir à leur secours.

Le mode de colonisation que je propose ne coûtera à la France qu'une simple avance de fonds, qui rentreront sûrement au trésor, et qui porteront un intérêt de 4 pour 100 dès la première année, mais qui ne sera touché qu'à la fin de la troisième. Avant de développer cette assertion, je vais exposer brièvement quels seront, à peu près, les produits de l'établissement pendant les trois premières années d'abord, puis dans les années qui suivront.

Afin de ne pas laisser le moindre doute sur les chiffres que je vais établir, je me permettrai de rappeler que l'établissement est composé de vingt-cinq familles, d'une cinquantaine d'enfants orphelins, d'un certain nombre de manœuvres indigènes, d'une direction de cinq personnes, et d'une petite communauté de religieuses; que le terrain de la ferme est de

[1] C'est l'opinion de M. le général de Lamoricière.

1,000 hectares; qu'il y a un matériel d'exploitation comprenant vingt paires de bœufs, vingt-cinq chevaux, une cinquantaine de vaches, mille brebis, etc. Les résultats d'un pareil établissement, s'il est composé de personnes honnêtes, laborieuses s'il se trouve à la tête une direction bien dévouée, énergique et intelligente, doivent être certainement considérables. Afin de ne pas nous tromper, nous ne prendrons plus pour base le maximum, comme nous l'avons fait pour les dépenses, pas même le terme moyen, mais nous établirons nos calculs sur le minimum des produits à espérer.

Je suppose donc que la première année soit nulle, qu'elle ne produise que ce qui est nécessaire pour le pain et les semences de l'année suivante. Je suppose que la seconde année nous ne puissions, avec vingt paires de bœufs et vingt-cinq chevaux, ou une vingtaine de bons attelages, ensemencer que 150 hectares; je suppose encore que nous ne récoltions que huit pour un; cela fera, en mettant 2 hectolitres par hectare, 2,400 hectolitres dont je retranche 1,200 pour le pain et la semence de la troisième année. Je suppose enfin que la troisième année, nous ne puissions ensemencer que 300 hectares; en prenant de nouveau huit pour un, nous aurons 4,800 hectolitres, dont nous retrancherons de nouveau 1,400 hectolitres pour la semence et la consommation de l'année suivante: il nous en restera donc 3,400 hectolitres; en y ajoutant les 1,200 de la seconde année, nous aurons en tout 4,600 hectolitres pour les trois premières années, qui, à raison de 16 francs l'hectolitre, donneront une somme de 73,600 francs.

Jusqu'ici, nous n'avons qu'un côté de la production; nous supputerons maintenant celle des troupeaux.

Cette production est très-lucrative en Afrique. Depuis quinze ans, les colons qui ont pu mettre des capitaux dans les troupeaux les ont presque doublés chaque année: cela provient

de ce que, aux mois d'août et de septembre, les bestiaux sont à très-bon marché, et que trois ou quatre mois plus tard, ils ont une valeur double et presque triple. Ainsi on achète, à la fin de l'été, une brebis 7 ou 8 francs, et aux mois de janvier et de février, cette même brebis vaut 18 à 20 francs ; pareille augmentation a lieu pour les bœufs et les vaches, et il en sera de même, tant que la reproduction de ces animaux ne sera pas plus soignée.

Mais je suppose de nouveau que nous ne soyons pas aussi heureux, sous ce rapport, qu'on l'a été jusqu'à présent, et que nos troupeaux, pour lesquels nous avons dépensé une quarantaine de mille francs, ne produisent, outre ce qui est nécessaire pour la consommation de l'établissement pendant la seconde et la troisième année, que 10,000 francs par an (nos brebis seules pourront facilement nous donner cette somme) : cela fera pour les trois premières années 30,000 francs, qui, joints aux 75,000 francs portés ci-dessus, donneront un total de 205,000 francs. Je me permettrai de rappeler que je n'ai pris, pour bases de mes calculs, que la culture des céréales qui rapportent le moins ; mais, quoique nous nous fassions un devoir de nous occuper principalement de cette culture, pour les raisons que j'ai exposées plus haut, cela ne nous empêchera pas de planter et ensemencer quelques hectares de tabacs fins, de lin, de chanvre, de pavots somnifères, etc., etc., dont le rapport est quadruple et même sextuple de celui des céréales, et qui nous mettront à même de découvrir les déficits qu'une mauvaise année pour les céréales pourrait nous laisser.

Voici comment, à la fin de la troisième année, se fera le partage des bénéfices de la ferme. D'abord, le gouvernement prélèvera un intérêt de 4 pour 100 du capital de fondation, ce qui, pour un an, fait 10,000 francs, et 30,000 francs pour les trois années. Le reste, dont on fera trois parts, sera déclaré

produit net. La première sera répartie entre les colons, proportionnellement au travail de chacun d'eux; la seconde reviendra à la direction et à l'administration de l'établissement, et la troisième sera réservée pour payer la solde des colons pendant la quatrième année.

Ce même partage se fera à la fin de la quatrième et de la cinquième année; l'excédant qu'il y aura dans la troisième part, réservée à la solde des colons, sera employé pour améliorer et augmenter les troupeaux et le matériel d'exploitation qui doivent être au moins doublés dans la suite. Mais, à la fin de la sixième année, comme la somme des bénéfices doit avoir augmenté en proportion de l'augmentation et surtout de l'amélioration des cultures et des troupeaux, on prélèvera, outre l'intérêt de 4 pour 100 du capital de fondation, la solde des colons pour l'année suivante, et alors la troisième part dans les bénéfices nets sera touchée par le gouvernement comme un à-compte d'amortissement de ce même capital : et cela jusqu'à son extinction totale. Après quoi, il ne continuera pas moins à toucher, chaque année, la troisième part du bénéfice, aussi longtemps que subsistera l'établissement.

Il est donc hors de doute que ce mode de colonisation, loin d'être onéreux au gouvernement, lui offre au contraire de grands avantages, puisqu'au bout d'un petit nombre d'années il sera rentré dans tous ses déboursés, pour lesquels il aura touché un intérêt de 4 pour 100 courant, dès la première année; et qu'ensuite il entrera pour toujours dans le partage des bénéfices, qui pendant bien des années deviendront de plus en plus considérables.

On me fera observer peut-être que je porte un peu haut le chiffre des produits des trois premières années. J'ai souvent réfléchi sur ce point important, non pas dans mon cabinet, mais dans les champs que j'ai fait défricher et cultiver moi-

même et dans mes excursions agronomiques chez les cultivateurs français et arabes, et je suis bien persuadé que je n'ai donné que le minimum des produits à espérer. Il ne faut point comparer les résultats d'une exploitation agricole privée, où il y a souvent des personnes qui portent peu d'intérêt à la prospérité de l'établissement, et où quelquefois les chefs ont plus d'idées théoriques en agriculture que de connaissances pratiques. Je veux cependant supposer que, sur le total des produits des trois premières années, je me trompe de 10, ou de 20 et même de 30,000 francs; qu'en résulterait-il ? que les colons et les directeurs de l'établissement, au lieu de participer à un bénéfice de 50,000 francs, ne pourraient se partager entre eux qu'une somme de 20 à 30,000 francs; mais n'oublions pas que cette dernière somme est presque tout *bénéfice net*, que le colon a déjà été soldé pour tous ses travaux, et que le gouvernement a également prélevé un intérêt de 4 pour 100 de toutes ses avances. Dans ce cas, il resterait néanmoins une somme de plus de 12,000 francs pour la solde des colons pendant la quatrième année.

On m'a conseillé de demander que le gouvernement avançât les fonds nécessaires, sans intérêts pendant trois ans, comme il l'a fait à l'égard des Trappistes et de plusieurs établissements privés; je n'ai pas voulu suivre ce conseil, parce que je suis convaincu que les fermes pourront facilement payer un intérêt de 4 pour 100 : si cependant le gouvernement voulait faire cette générosité, je m'y opposerais d'autant moins, qu'il ne manquerait pas de bonnes raisons pour en agir ainsi, puisque les fermes que je propose d'établir s'occuperont spécialement de la production des denrées de première nécessité, denrées que le gouvernement doit tirer du sol algérien même, à tout prix et par des cultivateurs français.

Il est facile de démontrer que, dans ce système, les difficul-

tés qui s'opposent à la colonisation civile non organisée, et à la colonisation militaire même, disparaissent toutes, ou sont au moins bien diminuées. Ainsi le colon pourra gagner, en peu d'années, les capitaux qui lui sont nécessaires pour se créer un établissement, et de cette manière, il saura aussi mieux les apprécier; car l'homme n'apprécie ordinairement à sa juste valeur que ce qu'il a gagné à la sueur de son front. Il acquerra aussi les connaissances agricoles raisonnées et pratiques qui sont indispensables pour prospérer en Afrique, et, avant tout, pour n'être pas exposé à tenter des expériences ruineuses. Ces avantages, il ne les aura pas achetés au prix de sa liberté ou de sa santé, puisqu'il se sera associé et soumis volontairement à un régime d'ordre et d'hygiène convenable à sa nouvelle position, et que d'ailleurs il aura toujours été entouré de tous les soins de l'art et de la charité.

Si, malgré toutes nos précautions et tous nos soins, quelque colon venait à succomber, il aura du moins, en mourant, la consolation que ses enfants ne seront point abandonnés, mais qu'ils continueront à demeurer dans l'établissement, et qu'ils seront asosciés à tous les bénéfices de la ferme, aussitôt qu'ils auront atteint l'âge fixé par le règlement.

Enfin, l'organisation de l'établissement le garantira également contre tous les dangers extérieurs, auxquels sont et seront pendant longtemps exposés les colons individuels au milieu d'une population hostile.

Cette sécurité dont jouiront nos fermes sera le résultat de leur organisation, et de la disposition bien combinée des uns vis-à-vis des autres; car il est bien entendu que ces établissements de vingt-cinq familles seulement ne seront pas jetés à de grandes distances les uns des autres, mais qu'ils seront disposés par groupes de six, huit, dix et même davantage, selon l'exigence et l'importance des lieux, afin qu'en cas de guerre,

ils puissent se soutenir et se secourir mutuellement. Nous prendrons ces mesures de précaution, ainsi que toutes les autres que l'on jugera convenables, non pas tant parce que nous les croyons réellement nécessaires, mais parce qu'elles seconderont et appuieront beaucoup les moyens par lesquels nous espérons gagner les indigènes et les rallier définitivement à notre civilisation. Il faut qu'ils aient la conscience que nous sommes, en tout temps, en mesure de leur faire du mal, et que si nous ne le faisons pas, mais qu'au contraire nous leur fassions du bien, ce n'est pas par une politique rusée et intéressée, mais par générosité naturelle, et par une conviction intime et religieuse qui nous défend l'une et nous commande l'autre...

Pour retirer l'Algérie de la position anormale dans laquelle elle se trouve, position qui, depuis quatre ans, a déjà deux fois failli nous attirer la guerre avec l'Angleterre, et qui, vu la grandeur de la tentation, nous l'attirera infalliblement en peu d'années si nous ne nous hâtons, je crois que cent cinquante fermes suffiront : elles devront être placées principalement autour des villes de l'intérieur qui forment la seconde ligne d'occupation, Ghelma, Constantine, Sétif, Hamza, Médéah, Milianah, Orléansville, Mascara, Tlemsen. Mais, pour la solution complète du problème, et pour qu'on puisse sans danger réduire l'armée d'occupation à 30,000 hommes, il n'en faudra pas moins de 400. En effet, d'après le minimum des produits établi plus haut, chaque ferme placée dans une position avantageuse, et montée comme il a été dit, pourra facilement produire dans la seconde année douze cents hectolitres de blé au delà de ses besoins, et trois mille quatre cents dans la troisième année; cela fait pour cent cinquante établissements un total de cent quatre-vingt mille hectolitres de blé pour la seconde année et cinq cent dix mille pour la troi-

sième. Or, avec un pareil approvisionnement, joint à nos nombreux troupeaux, on ne pourra certainement plus nous prendre par la faim.

D'un autre côté, chaque établissement, étant composé de vingt-cinq familles, de cinquante orphelins, et du personnel de l'administration, donne une population de deux cents âmes; ce qui fait, pour quatre cents établissements, une population purement agricole de quatre-vingt mille âmes; c'est peut-être peu, si on s'arrête au chiffre, et si on le compare à celui des colons militaires proposé par M. le gouverneur général, ou à celui de la population indigène, qui dans le Tell monte à un million. Mais je répondrai d'abord qu'une population civile moins nombreuse, mais bien choisie, bien organisée, bien florissante, et qui produit beaucoup au delà de ses besoins, nous sera bien plus utile en Afrique qu'une foule considérable de colons aventureux et abandonnés à leur faiblesse individuelle, ou de soldats sans connaissances agricoles, qui ne feront que végéter, et dépériront bientôt. Je répondrai, en second lieu, que si nous ne sommes pas, et si nous ne pouvons pas être en trois années aussi nombreux que les indigènes, nous serons beaucoup plus forts qu'eux par notre position, par notre organisation, par notre ascendant moral, par l'union de tous les établissements entre eux, et par tous les moyens puissants que nous fourniront nos progrès dans les arts et dans les sciences. Et je ne crains pas d'avancer que, quand ces quatre cents fermes seront fondées en Algérie, il ne faudra plus, quelque parti qu'aient pris les indigènes, qu'ils se soient ralliés à nous ou non, que 10,000 hommes de troupes dans chacune des trois provinces; 6,000 cavaliers et 4,000 fantassins, ce qui fera pour toute la colonie une armée de 30,000 hommes, c'est-à-dire le tiers de l'armée actuelle.

L'abbé LANDMANN.

LETTRES DE VOITURE SUR L'AFRIQUE.

—

A Mademoiselle Paulet.

« ..... Il faut avouer, mademoiselle, que ma fortune a quelque chose de bien bizarre. Moi qui autrefois n'ai pu me résoudre d'aller jusqu'au Pont-aux-Dames, en la meilleure compagnie du monde, j'ai été à cette heure plus loin qu'Hercule, et il y a plus d'un mois que j'ai passé ses colonnes, et au lieu que je ne pouvois souffrir un petit vent dans le cabinet de madame de Rambouillet, je m'en vais à cette heure en défier trente-deux au milieu de l'océan et de l'hiver. Ce n'est pas là pourtant le plus grand péril. Trente vaisseaux de Barbarie qui couvrent cette côte, donnent davantage de peur à ceux qui partent d'ici, et se font plus craindre que la tempête. Je voudrois bien savoir s'il y a quelque astrologue qui eût pu dire en me voyant, il y a deux ans, dans la rue Saint-Denis, avec ma rotonde, que je courrois bientôt fortune de ramer dans les galères d'Alger, ou d'être mangé par les poissons de la mer Atlantique. Mais puisque je suis destiné à être pris par les pirates, je souhaite au moins que je tombe entre les mains d'un célèbre corsaire que j'ai ouï nommer autrefois à mademoiselle de Rambouillet, et dont le nom seul me fait avoir de l'inclination pour lui. Si mademoiselle de Rambouillet le peut deviner en partie, et le dire après sans rire, je lui donnerai un petit peigne dont on me fit hier présent, qui avoit été fait pour la reine de Chine. Je n'ai pourtant pas trop peur de payer ma rançon, et d'être réduit à racheter ma liberté. Car le capitaine de marine m'a assuré que je pouvois dormir en repos pour ce qui est de cela, et m'a juré qu'en tout cas il mettroit le feu aux

poudres. Voyez le bon expédient, et s'il ne me vaudroit pas mieux embarquer avec un anabaptiste. Mais ce qui est remarquable et qui s'est plaisamment rencontré, c'est (et par ma foi je ne mens pas) que je m'en vais dans un vaisseau qui ne porte que moi et huit cents caisses de sucre. De sorte que si je viens à bon port, j'arriverai confit; et si d'aventure je fais naufrage avec cela, ce me sera au moins quelque consolation de ce que je mourrai en eau douce... »

Voiture écrivait un an après à Godeau, évêque de Grasse, en réponse à l'envoi d'un de ses ouvrages.

« Sans mentir rien ne m'a jamais semblé si agréable que celles (les fleurs) qui naissent de votre esprit. J'en ai veu quelques-unes sur les derniers bords de l'Océan, et en des lieux où la nature ne sauroit produire un brin d'herbe. J'en ai veu des bouquets qui m'ont fait trouver, dans les déserts, toutes les délices de l'Italie et de la Grèce. Quoiqu'elles fussent venues de quatre cents lieues, le temps ni le chemin ne leur auront rien fait perdre de leur éclat. Aussi sont-elles de celles que l'on nomme immortelles, et si différentes de tout ce qui se forme sur la terre, que c'est avec beaucoup de justice que vous les avez offertes au ciel, car il n'y a que les autels qui en doivent être parées. Croyez, monsieur, que je vous dis mon sentiment comme il est. Lorsque ma curiosité m'a fait passer, comme vous dites, les bornes de l'ancien monde, pour rencontrer quelque chose de vrai, je n'ai rien veu qui le fût tant que vos ouvrages. L'Afrique ne m'a rien fait voir de plus nouveau ni de plus extraordinaire. En le lisant à l'ombre de ses palmiers, je vous les ai toutes souhaitées, et en même temps que je me considérois avoir été plus avant qu'Hercule, je me suis veu très-loing derrière vous... »

Bruxelles, 3 février 1634.

LISTE DES ÉVÊQUES

qui ont porté le titre d'évêque d'Hippone depuis le quatorzième jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

NOMS des Évêques.	DATE de leur mort.	NOMS des Évêques.	DATE de leur mort.
Jean.	1375	Guillaume.	1532
Henri.	1398	Pierre Giachinus.	1533
Grisnius.	1423	Sébastien du Val d'Olivier.	1536
Pierre.	1433	Jean-Marie Canigianus.	1540
Gundisalvius.	1445	Pierre Ferdinand.	1542
Volfangus.	1448	François.	1555
Pierre de Melino.	1448	Pierre.	1558
Nicolas.	1451	Jean-Dominique Annius.	1561
Antoine Brusson.	1463	Pierre Ursin.	1580
Jean.	1463	Denis Hernault.	1582
Robert Clément.	1469	Jean Salius.	1603
Bernard Seratius.	1478	Michel Dzialynsch.	1624
Nicolas Capseus.	1491	Albert Pilcovitz.	1648
François.	1497	Louis de Souza.	1671
Guillaume Serra.	1498	François Dumont.	1680
Tiliman.	1498	Antoine Bottadius.	1696
Nicolas.	1508	François Julien.	1703
Barthélemy.	1511	Jean-Paul Mariconce.	1728
Elie de Brucha.	1528	François-Ignace Vuisok.	1728
Jean Reiberus.	1525	Pierre-Louis Jaquet.	1737
Jean Reuter.	1528	Barthélemy Menoch.	1795
Jean Maxanasseus.	1531	(*Morcelli, Africa Christiana.*)	

NOTE SUR GHELMA.

Ghelma (*Calama* des Romains) est une ville toute française, car avant 1836, époque à laquelle nous vînmes nous y établir, des ruines seules indiquaient l'emplacement de l'ancienne cité.

Telle qu'elle est aujourd'hui, Ghelma forme deux parties distinctes, le camp et la ville, si toutefois on peut donner ce nom à un commencement de ville.

Le camp est jusqu'à présent la partie la plus vaste. Il renferme trois belles casernes, pouvant loger chacune trois cents hommes, deux pour l'infanterie, une pour la cavalerie, un hôpital pour 120 malades, remarquable par sa bonne disposition, une manutention, des magasins, etc. De nouvelles constructions sont en projet, entre autres un hôtel pour le commandant supérieur, un pavillon pour les officiers et des dépendances nécessaires à l'hôpital. Une muraille, restaurée avec les ruines de l'enceinte romaine, construite à neuf en certaines parties, entoure le camp. Une belle porte cintrée, de construction récente, fait communiquer le camp avec la ville.

La ville future compte aujourd'hui trente maisons environ, remarquables la plupart par une certaine élégance. Chaque jour voit s'en élever de nouvelles, et tout fait espérer qu'à la fin de 1845 leur nombre ne sera pas moindre de cinquante, surtout si le gouvernement réalise son projet d'y envoyer cent familles.

Le plan de la ville, basé sur une population de 7,000 âmes environ, est définitivement dressé et adopté. L'emplacement des rues et des édifices publics est déterminé, de sorte que chaque constructeur est certain que sa maison, une fois bâtie, ne pourra pas être détruite pour cause d'alignement, ainsi que cela est arrivé quelquefois dans d'autres localités de l'Algérie.

La population civile est encore peu élevée à Ghelma, mais son mouvement ascendant indique que l'avenir de cette colonie est compris aujourd'hui.

Le chiffre de la population civile était, en 1842, de 92 ; de 108 en 1843, et de 317 au 31 décembre 1844, divisé ainsi qu'il suit : Européens, 300, dont 223 hommes, 39 femmes, 38 enfants ; Musulmans, 16 ; Israélites, 1. Cette population, à défaut d'administrateur civil, est sous les ordres du commandant de la place, qui, à lui seul, résume toutes les fonctions civiles, à l'exception des services financiers qui sont représentés par un receveur des domaines.

Parmi la population civile, il n'y a guère que deux classes d'ouvriers : maçons et manœuvres. Les premiers gagnent 5 et 6 fr., les seconds 3 fr. par jour. Dans la saison des foins, les faucheurs ont 5 fr. par jour et la nourriture. Les femmes ouvrières à la journée, blanchisseuses, couturières, ne gagnent pas moins de 2 fr. et la nourriture. Les domestiques, fort rares, n'acceptent pas de gages moindres de 25 à 30 fr. par mois. Les ouvriers des deux sexes sont donc certains de trouver à Ghelma, pendant longtemps encore, du travail à des prix élevés.

L'effectif de la garnison, au 31 décembre, était de 774 hommes, ainsi répartis : légion étrangère, 624 ; spahis, peloton de service, 40 ; corps détachés, gendarmerie, génie, artillerie, ouvriers d'administration, infirmiers, 102 ; officiers, 28.

La situation de l'hôpital, à la même date, était de 63, dont 47 fiévreux et 16 blessés, dont 2 civils français, 2 civils indigènes ; 3 femmes, 1 française et 2 indigènes.

Les femmes indigènes entrent à l'hôpital sans trop grande répugnance, bien qu'il n'y ait point, dans l'établissement de salle distincte pour les femmes, et qu'elles ne soient séparées

des hommes que par un simple rideau. Les Arabes y entrent volontiers et guérissent rapidement.

L'état sanitaire de Ghelma est satisfaisant, et si les fièvres intermittentes sont encore assez fréquentes, elles présentent rarement des symptômes graves, et c'est à peine si, dans le cours de l'année 1844, on a observé trois cas de fièvres pernicieuses. Les dyssenteries ont été rares, les diarrhées, plus fréquentes, ont été rarement funestes.

La comparaison de l'état sanitaire pour 1843 et 1844 donne les résultats suivants :

1843. Garnison, 600 ; civils, 108. Total, 708, donnant 1,405 entrées à l'hôpital, et 30 morts.

1844. Garnison, 774 ; civils, 317. Total, 1091, donnant 1,290 entrées à l'hôpital, et 21 morts.

La culture des terres par les Européens est nulle jusqu'ici, et c'est à peine si les colons de Ghelma récoltent les légumes nécessaires à leur consommation. Sous ce rapport, Nech-Meya est plus avancé. Le jardin du cantinier de ce poste fournit toutes les primeurs qui ornent les tables de Bône.

Les soldats de la légion étrangère possèdent de beaux et vastes jardins potagers, dont les produits alimentent leur ordinaire. Quelques officiers s'adonnent à l'horticulture.

Ghelma possède une pépinière sur laquelle on fonde de grandes espérances. Elle est due aux soins éclairés d'un chirurgien sous-aide de l'hôpital, M. Kremer, qui y consacre tous ses loisirs avec une abnégation bien digne d'éloges. Elle compte à peine deux ans d'existence, et renferme un nombre considérable d'arbres étrangers et rares. On cultive surtout les espèces qu'on voudrait propager dans le pays. Cette pépinière est assez vaste pour contenir des terrains différents, de sorte que chaque espèce peut y trouver, jusqu'à un certain point les conditions de sa terre natale.

Si les cultures européennes ne sont encore qu'à l'état rudimentaire, les cultures arabes ont, par contre, une grande importance, et chaque année les indigènes comprenant mieux les avantages qui s'attachent à la production, défrichent de nouvelles terres. Ce progrès n'est pas spécial au cercle de Ghelma ; on en jugera par les chiffres suivants :

Djebda cultivées en céréales par les tribus des différents cercles de la subdivision de Bône.

	En 1840.	En 1844.
Cercle de Bône.....	748 1/2	1,908
— l'Edoug.....	415	1,011
— la Calle.....	281 1/2	1,827
— Ghelma.....	980	3,303
	2,425	8,031

La culture des céréales est la seule dont s'occupent les Arabes du cercle de Ghelma ; mais ce beau pays est apte à produire tout ce qu'on voudra lui demander. Le tabac, le coton, le mûrier et l'indigo réussissent à merveille à la pépinière.

Le cercle de Ghelma se compose d'une région montagneuse, où quelques belles et riches vallées suivent les principaux cours d'eau. Plusieurs de ces montagnes, d'une médiocre élévation, sont cultivées sur toute leur superficie ; vers l'est, elles s'étendent en vastes plateaux extrêmement riches en céréales. Les principaux cours d'eau sont la Seybouse, l'Oued-Scherf, l'Oued-Bou-Hamden, l'Oued-Alligah et l'Oued-Zenati, qui reçoivent eux-mêmes un nombre assez considérable d'affluents ; ainsi le cercle de Ghelma est richement partagé en eaux ; des travaux d'irrigation entrepris sur une grande échelle pourraient arroser la plus grande partie des terres et leur donner une fécondité sans égale.

Il existe dans le cercle plusieurs marchés deux ; seulement sont fréquentés par les Européens : celui de Ghelma, le mardi ; pour les objets de consommation journalière, assez mal pourvu ; et celui des Beni-Muzlin, le mercredi, plus riche en grains et en bestiaux. C'est sur ce dernier marché que se pourvoit le service des subsistances militaires.

Le prix moyen des denrées vendues pendant la première quinzaine de décembre est de 10 à 15 fr. le quintal métrique de blé, 9 fr. l'orge, 38 à 42 fr. la viande sur pied, et 1 fr. 20 à 1 fr. 50 c. le bois de chauffage. En résumé, les denrées de première nécessité sont à bon compte à Ghelma. Dans l'avenir, cette ville sera le plus grand marché aux grains et aux bestiaux de la subdivision de Bône et d'une partie de la province de Constantine.

La population civile de Sétif, au 31 décembre, comptait 438 hommes, 42 femmes, 20 enfants ; total, 500 habitants, parmi lesquels 200 miliciens.

Ces 500 habitants possèdent quarante-neuf maisons à un étage d'une valeur moyenne de 2,400 fr. ; vingt-deux à rez-de-chaussée d'une valeur de 1,500 fr. ; plus, quelques baraques en bois d'une valeur moyenne de 1,000 fr.

Sétif possède une église, une promenade, une pépinière, quatre tuileries et briqueteries, des moulins à farine, des jardins nombreux, etc., sans parler des établissements militaires.

Un village qui compte déjà sept maisons est commencé.

(*L'Algérie.*)

Extrait d'un rapport de M. Hase sur quelques inscriptions latines récemment découvertes dans l'ancienne régence d'Alger; lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, aux mois d'avril et de mai 1837.

« ..... Cette ville nouvelle ou cette citadelle, » dit M. Hase en parlant de Calame relevée après l'invasion des Barbares, « dans l'enceinte de laquelle nos troupes sont établies aujour- « d'hui prouve que Ghelma avait partagé le sort de presque « toutes les cités Romaines de l'Occident. Sous le règne de « Trajan et d'Adrien, lorsque l'empire jouissait d'une sécurité « profonde, la ville occupait des espaces considérables. Per- « sonne ne songeait encore à rendre les demeures des parti- « culiers susceptibles de défense. Les habitations commodes, « élégantes, entourées de jardins s'étendaient au loin; les villas, « les tombeaux décorés par l'art bordaient les routes jusqu'à « une grande distance du centre de la cité. Mais, à des mo- « ments donnés, toutes les nations ont été trouvées faibles. « Avec la perte de l'esprit militaire arrivaient les invasions des « Barbares; et au siècle de Théodose et même auparavant, il « fallait se réunir dans un espace plus circonscrit, pour mieux « résister à l'ennemi qui était aux portes. Alors s'élevaient « partout de nouvelles enceintes dans la construction hâtive « desquelles on employait des pierres tumulaires, des statues « plus ou moins mutilées, des bas-reliefs, des frises et autres « parties de grands monuments, restes d'un temps plus heu- « reux... Les mêmes particularités, à ce qu'il paraît, se re- « trouvent à Ghelma, bien que ces nouvelles fortifications ne « datent que du sixième siècle, comme nous aurons occasion « de le faire remarquer en parlant de l'inscription n° 43...»